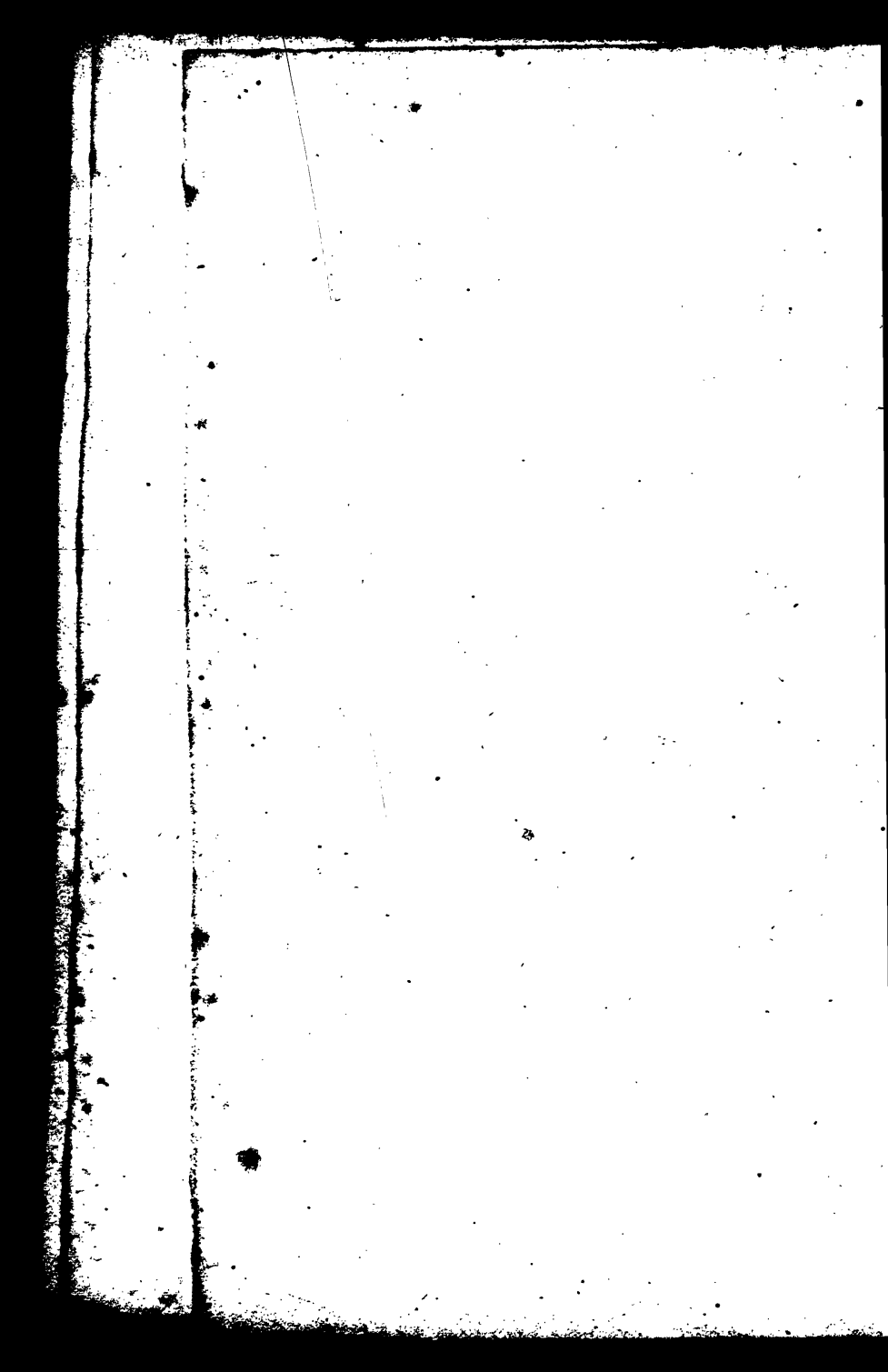


VOYAGE

DE

SAMUEL HEARNE.

TOME I.



U C E



Carte

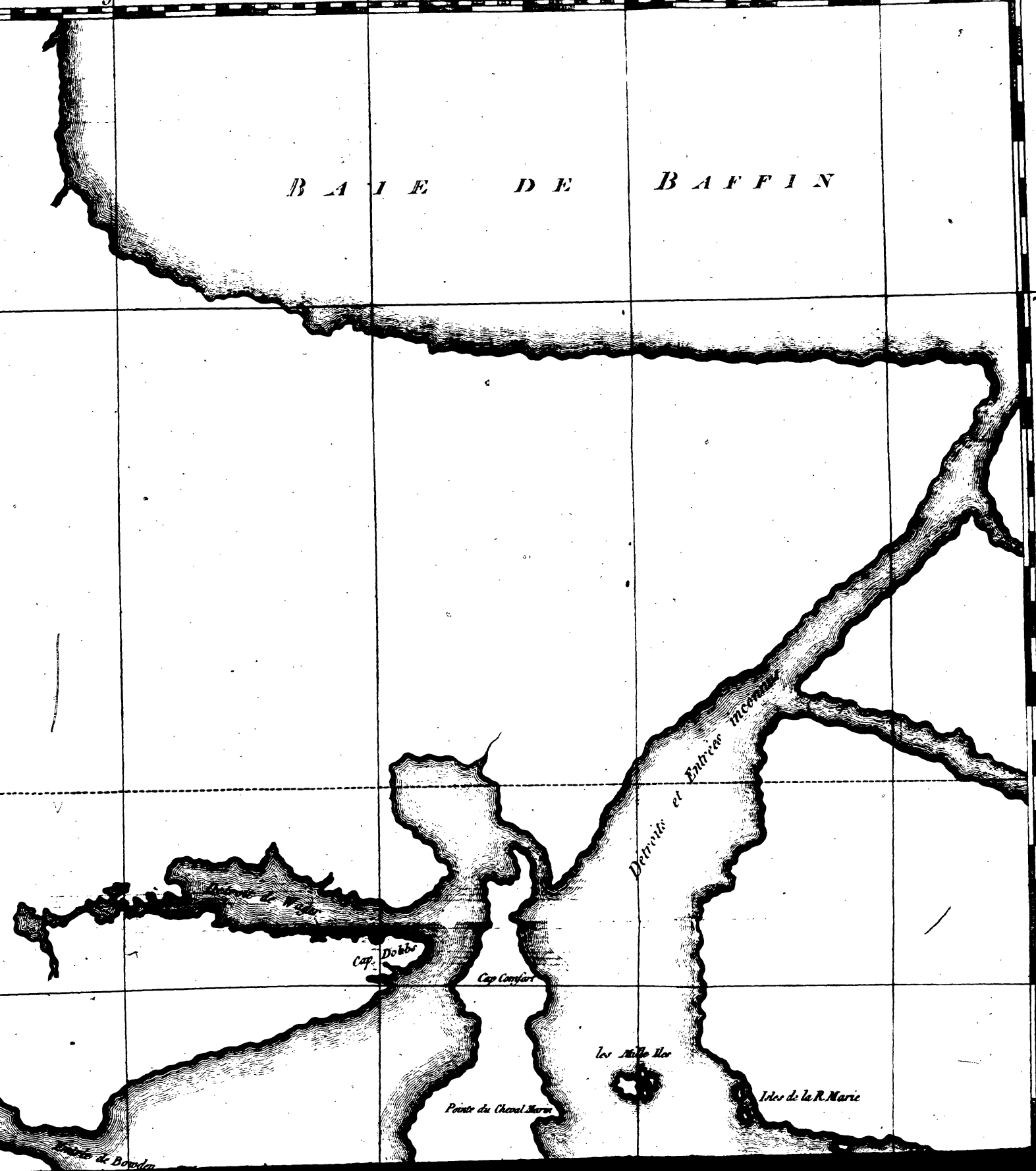
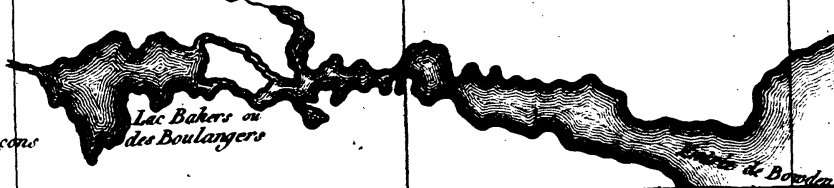
représentant les **ROUTES DE M^R HEARNE** dans les deux
Voyages entrepris par lui en 1770, 1771 et 1773.
 sous la direction de la
COMPAGNIE DE LA BAIE DE HUDSON,
pour la Découverte de la
RIVIERE DE LA MINE DE CUIVRE.

PARTIE

Carte

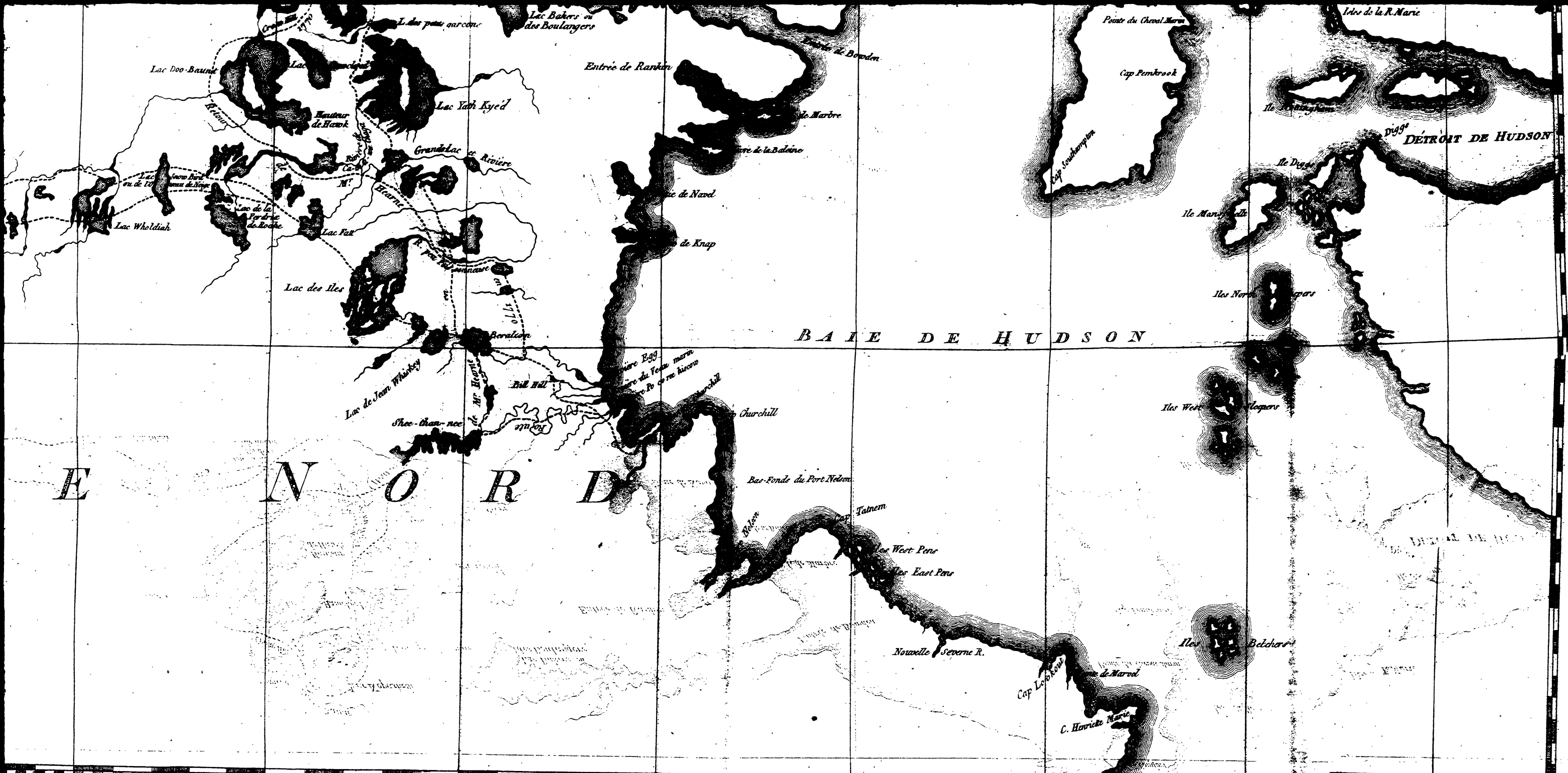
représentant les **ROUTES DE M^r HEARNE** dans les deux
Voyages entrepris par lui en 1770, 1771 et 1772,
sous la direction de la
COMPAGNIE DE LA BAIE DE HUDSON,
pour la Découverte de la
RIVIERE DE LA MINE DE CUIVRE.

A R T I E D E

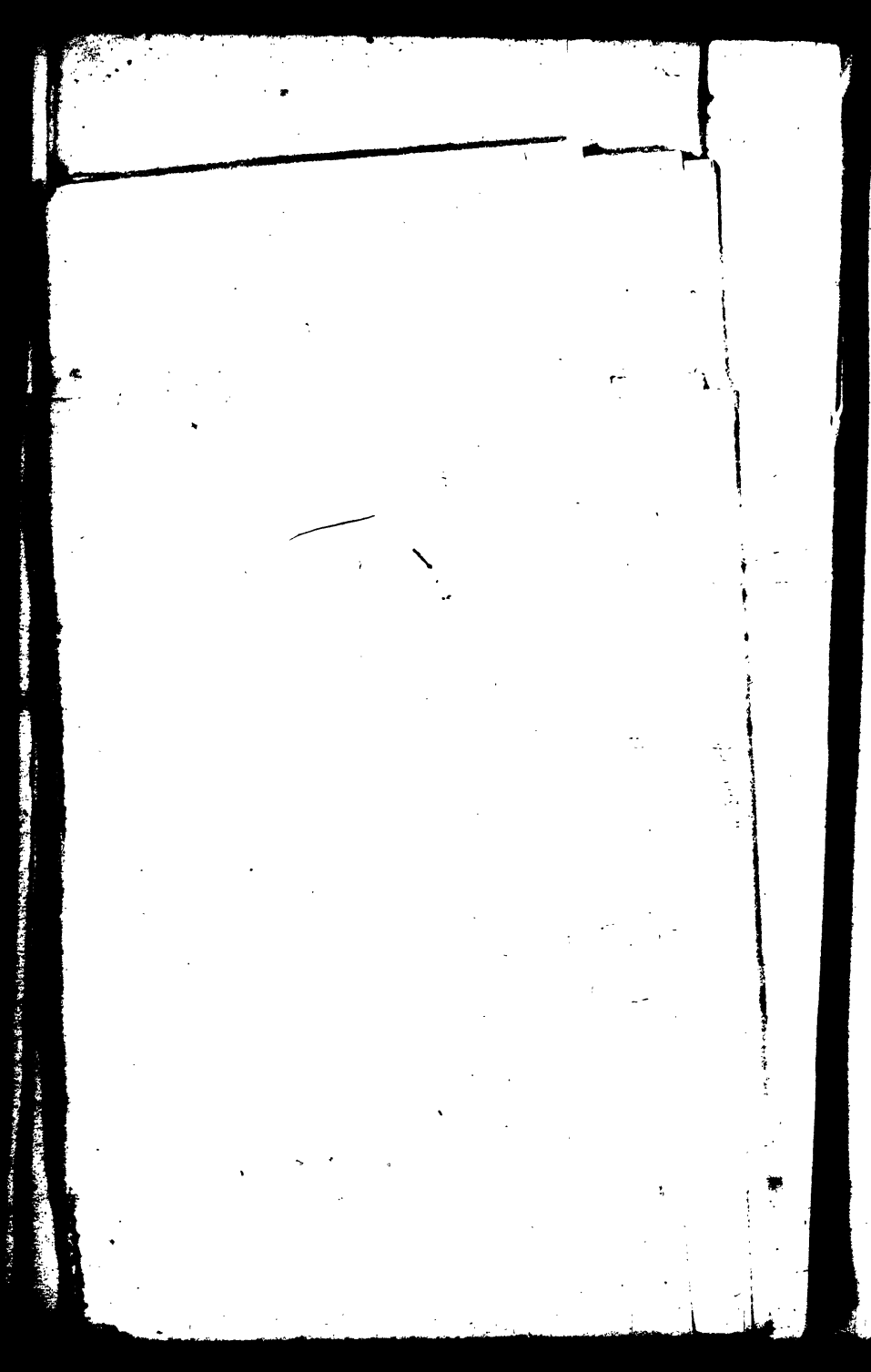




Blanchard sculp.



110 105 100 95 90 85 80 75



VOYAGE

DE

SAMUEL HEARNE,

DU FORT DU PRINCE DE GALLES

DANS LA BAIE DE HUDSON,

A L'OCÉAN NORD,

*ENTREPRIS par ordre de la Compagnie de
la Baie de Hudson, dans les années 1769,
1770, 1771 et 1772, et exécuté par terre,
pour la découverte d'un passage au Nord-
Ouest.*

Traduit de l'Anglais, et accompagné de Cartes et
de Planches.

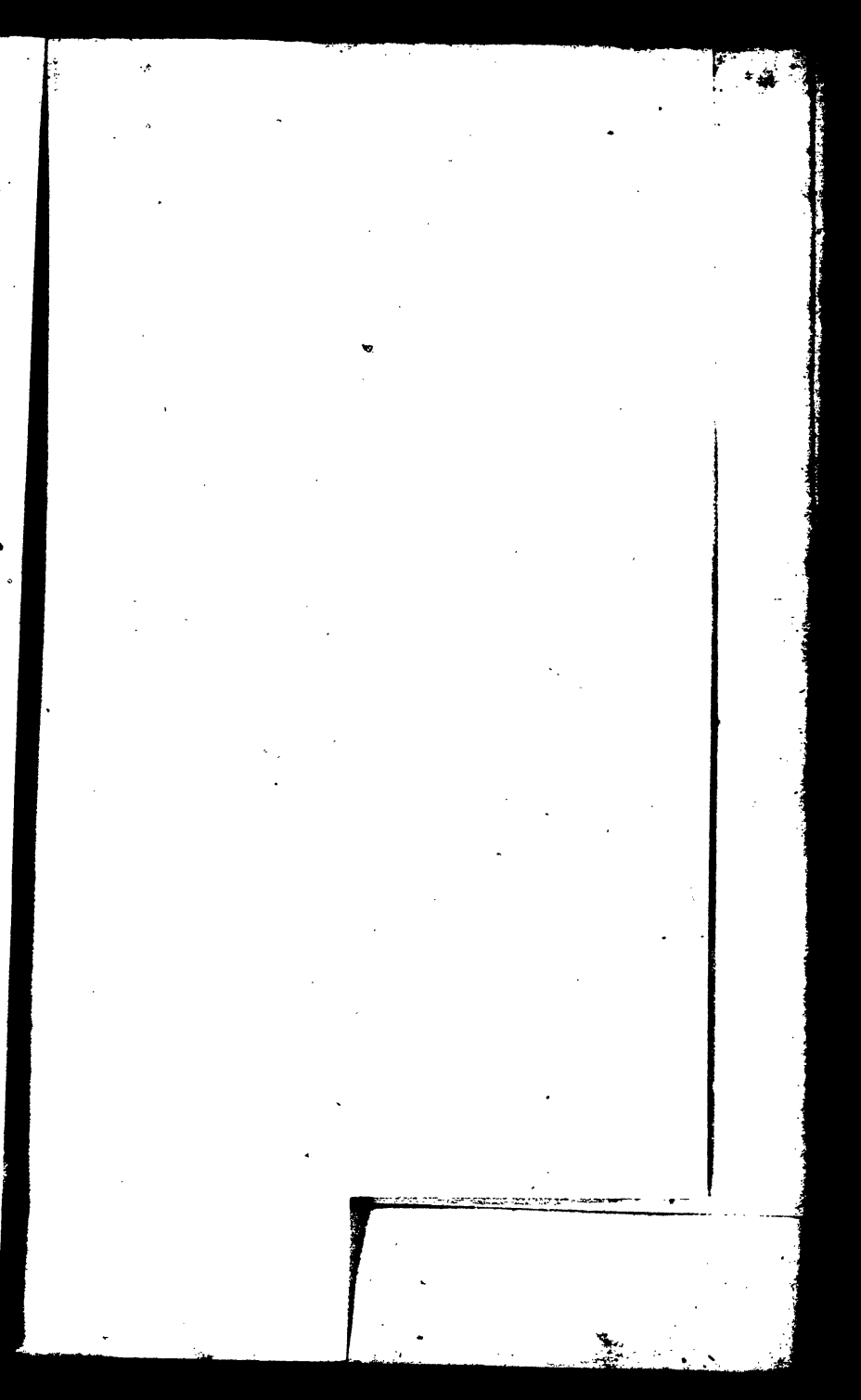
TOME I.

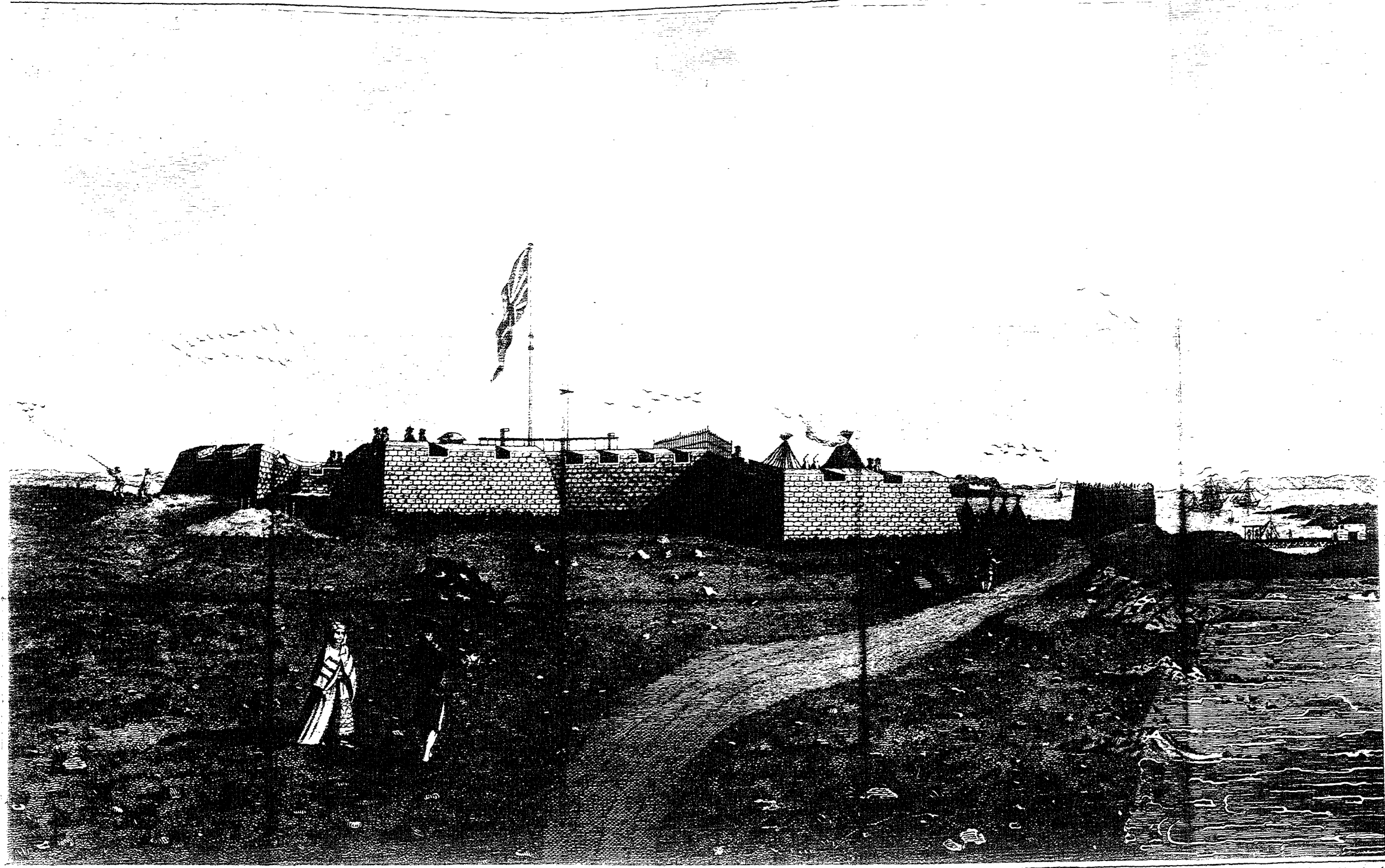
IMPRIMERIE DE PATRIS.

AN VII.

A PARIS.

CHEZ PATRIS, Imprimeur, quai Mala-
quais N^o. 2, au coin de la rue de Seine.





Gravé par Blanchard

VUE DE LA PARTIE NORD-OUEST DU FORT DU PRINCE DE GALLES DANS LA BAYE DE HUDSON.

Par Samuel Hoare, 1777.

Planche 1^{re}



EXTRAIT

D U

TROISIEME VOYAGE DE COOK.

» N O U S devons à la Compagnie de la *Baie de Hudson* un voyage par terre qui donne des preuves, qu'il est permis d'appeler démonstratives, sur la hauteur Nord à laquelle doivent s'élever les vaisseaux ; du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir passer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre.—Les Sauvages établis dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde, qui viennent commercer aux Forts de la Compagnie,

ij *Extrait du III Voyage de Cook.*

nous avaient fait connaître une rivière appelée *Rivière de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle est remplie. -- La Compagnie, voulant la reconnaître d'une manière précise, ordonna au Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, et digne de confiance, sous l'escorte de quelques Sauvages, habitants des districts septentrionaux de l'*Amérique*; de lui enjoindre de remonter la *Rivière de Cuivre*, de relever exactement sa direction, et de la suivre jusqu'à la mer où elle a son embouchure. -- M. *Hearne*, jeune homme qui se trouvait au service de la Compagnie, et qui avait

Extrait du III Voyage de Cook. iij
été Officier de Marine , très-propre
d'ailleurs à faire des observations
pour déterminer la longitude et la
latitude , et à marquer sur une carte
les Terreins et les Rivières qu'il tra-
verserait , fut chargé de ce service.

Il partit en effet le 7 décembre 1770
du Fort du Prince de Galles , situé
sur la Rivière Churchill , et il a ra-
conté fidèlement , dans son Journal ,
chacune de ses opérations. Le public
accueillerait ce Journal avec intérêt ,
puisqu'on y trouve un tableau naïf et
sans art de la manière de vivre des
Sauvages de l'immense espace qu'a
trouvé M. Hearne , et qu'on peut
dire avoir été ajouté par lui à la géo-
graphie du Globe , &c.

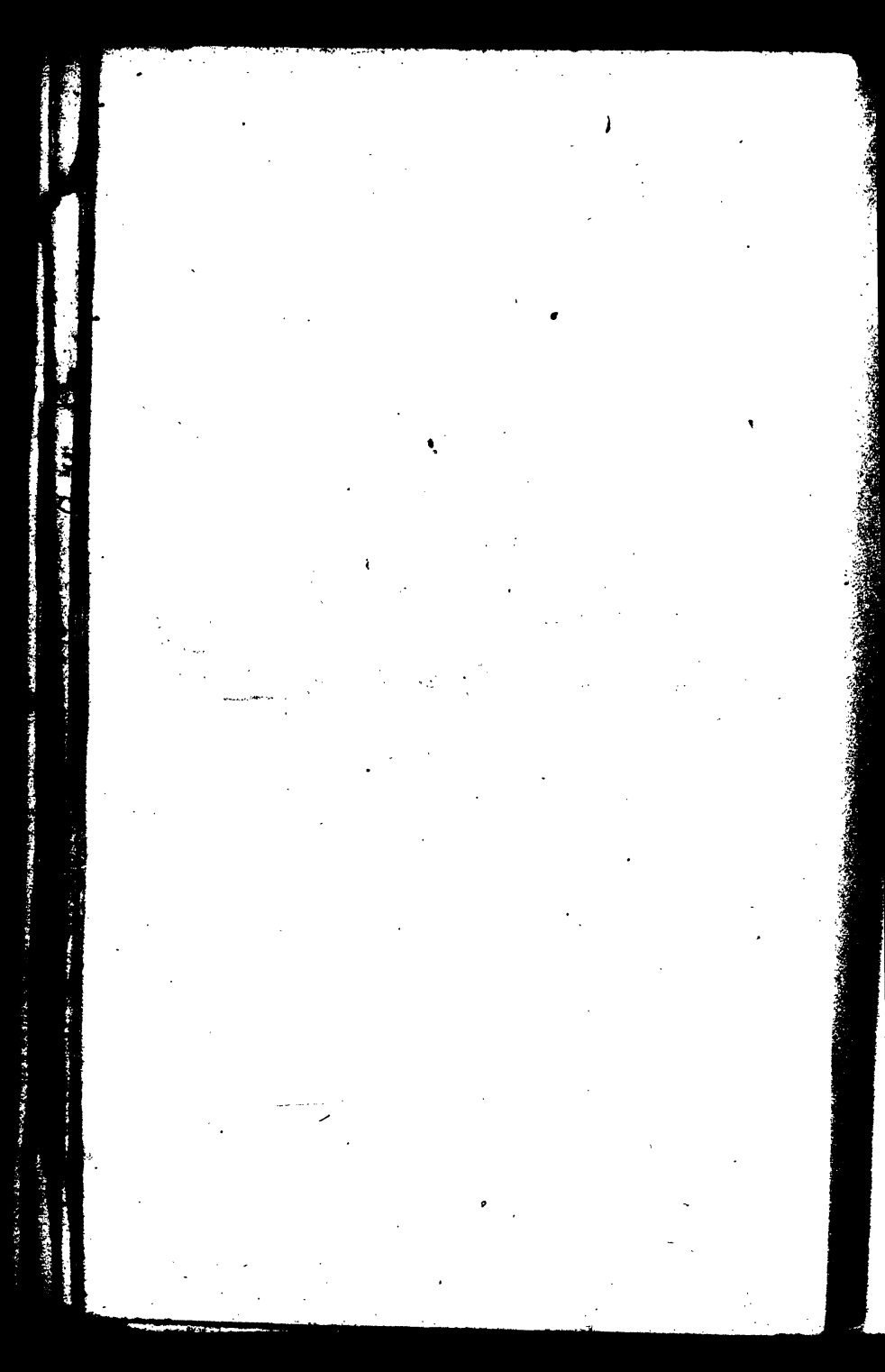
iv *Extrait du III Voyage de Cook*

M. Hearne ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles*, que le 30 Juin 1772 : son voyage avait été de dix-neuf mois. Les fatigues et les peines extraordinaires qu'il souffrit, et le service distingué qu'il rendit à la Compagnie, furent dignement récompensés ; il est aujourd'hui Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, où il a été fait prisonnier par les Français en 1782, et où il est retourné l'Été dernier.

On sent tout le prix des découvertes de ce voyageur. Il en résulte que le continent de l'Amérique septentrionale se prolonge beaucoup au Nord-Ouest de la Baie de Hudson, puisque M. Hearne fit près de 1300

*Extrait du III Voyage de Cook. v
milles avant d'arriver à la mer. Il se
porta à près de 600 milles à l'Ouest
de la côte de la Baie de Hudson ;
et plusieurs faits rapportés dans son
Journal, indiquent que les Sauvages
qui lui servaient de guides, savaient
que l'Amérique s'étend bien plus loin
de ce côté, &c.*

(Introduction générale, pages 69, 70,
71, 74 et 75 de l'édition in-4°.)



A LA PÉROUSE.

C'EST à vous que l'Europe est redevable de la publication de cet ouvrage, dont le manuscrit fut trouvé parmi les papiers du Gouverneur du fort du Prince de Galles, lorsque vous vous rendîtes maître des établissements anglais dans la Baie de Hudson. En le remettant à son auteur, à la condition expresse de le faire imprimer et publier, jamais vainqueur n'exerça plus utilement son droit de conquête et n'imposa au vaincu une condition plus honorable (1). Elle était digne du marin aussi généreux qu'éclairé qui devait, quelques années après, entreprendre un voyage non moins important, et dont aujourd'hui nous déplorons la perte.

(1) « Le Gouverneur *Hearne* avait fait, en » 1772, un voyage par terre vers le Nord, en » partant du fort Churchill dans la Baie de Hud- » son, (*Samuel Hearne partit du fort du Prince » de Galles le 7 Décembre 1770.*) » voyage dont » on attend les détails avec impatience; le journal

vijj A L A P E R O U S E.

Pourquoi faut-il, brave et excellent *Du-
petit-Thouars*, que vous nous ayez été aussi

— » manuscrit en fut trouvé par *la Pérouse* dans
» les papiers de ce Gouverneur, qui insista pour
» qu'il lui fût laissé comme sa propriété particu-
» lière. Ce voyage ayant été fait néanmoins par
» ordre de la Compagnie de Hudson, dans la vue
» d'acquérir des connaissances sur la partie du
» Nord de l'Amérique, le journal pouvait bien
» être censé appartenir à cette Compagnie, et par
» conséquent être dévolu au vainqueur; cepen-
» dant *la Pérouse* céda, par bonté, aux instances
» du Gouverneur *Hearne*, et lui rendit le ma-
» nuscrit; mais à la condition expresse de le faire
» imprimer et publier dès qu'il serait de retour en
» Angleterre. Cette condition ne paraît pas avoir
» été remplie jusqu'à présent (*). Espérons que
» la remarque qui en est faite, rendue publique,
» produira l'effet attendu, ou qu'elle engagera le
» Gouverneur à faire connaître si la Compagnie
» de Hudson, qui redoute qu'on ne s'immisce
» dans ses affaires et son commerce, s'est opposée
» à sa publication ».

(*) Le Voyage de *Samuel Hearne* a été publié à Londres en l'an 5, et celui de *la Pérouse* à Paris, en l'an 6. (*Note du Traducteur du Voyage de Samuel Hearne*).

A L A P É R O U S E. ix

ravi ! vous qui m'excitâtes avec tant d'ardeur à traduire la relation de *Samuel Heerne*, et qui, après avoir tout sacrifié pour aller redemander *la Pérouse* aux îles de la mer du Sud, soupiriez après la paix pour reprendre vos projets de découvertes ! Accablé par le nombre au combat d'*Aboukir*, une mort glorieuse vous a enlevé à votre patrie, à deux sœurs chéries, à l'amitié, aux sciences, et il ne nous est revenu de vous que cette réponse héroïque à l'ennemi : « Voyez mon pavillon ; on ne le déplacera » qu'en m'ôtant la vie ».

La Pérouse, vous l'eussiez pleuré comme nous ! il était si attaché à son pays, à son métier, et si passionné pour leur gloire ! Il avait une ame si forte et un cœur si sensible ; un esprit si cultivé et des dehors si modestes ! Il était ami si vrai et frère si tendre ! *Perpétue*, *Félicité*, j'en appelle à votre douleur profonde !

En associant son nom au vôtre, *la Pérouse*, permettez qu'il partage avec vous

x A L A P É R O U S E .

l'hommage d'une traduction à laquelle je me suis empressé de consacrer mes veilles pour concourir à vos vues respectives d'utilité. Puisse ce monument être digne de vous deux !

L A L L E M A N T ,

l'un des Secrétaires de la Marine.

P R É F A C E.

M. *Dalrymple*, dans l'un de ses Mémoires relatifs à la *Baie de Hudson*, a porté l'exactitude de ses observations sur mon voyage jusqu'à remarquer que je n'avais pas expliqué la construction du *Quart de Cercle* que j'ai eu le malheur de briser dans mon second voyage au Nord. -- C'était un *Quart de Cercle d'Hadley*, de la composition de *Daniel Scatlif* de *Wapping*, auquel était attaché un niveau à bulles d'air pour servir d'horizon. -- Ne pouvant me procurer, lorsque je partis pour ma dernière expédition, un instrument construit d'après les mêmes principes, je fus obligé de me servir d'un vieux *Quart de Cercle d'Elton*, le seul qui se trouvât dans le Fort, et qui y existait depuis

xij P R E F A C E.

plus de trente ans, très-peu propre d'ailleurs pour des observations sur terre.

M. *Dalrymple* remarque, en outre, que je n'ai inséré dans le dernier de mes Journaux remis à la Compagnie, qu'une seule observation de latitude, ce qui peut être vrai ; mais j'en ai fait néanmoins plusieurs autres pendant le cours de mon troisième voyage, particulièrement sur le lac de *Snow-bird*, à *Thelwey-aza-yeth*, et *Clowey*, sans compter celle de *Conge-Cathawhachaga*, dont il est mention dans le Journal indiqué. -- Lorsque j'entrepris mes voyages, et même plusieurs années après, je pensais peu que mes observations deviendraient un jour publiques. Si tel eût été mon projet, j'eusse redoublé d'efforts pour les rendre plus dignes de l'attention générale. Toutes mes idées, toute mon ambition, se bornaient alors à répondre aux vues de mes supérieurs, et à mettre sous leurs yeux le

P R É F A C E. xiiij

compte le plus satisfaisant de mes opérations. -- J'étais donc bien loin de prévoir que mes Journaux tomberaient entre les mains d'un géographe aussi clairvoyant et aussi infatigable que M. *Dalrymple*; mais les choses ayant tourné différemment, je me suis occupé, dans mes heures de loisir, à fondre tous mes Journaux en un seul, et à y ajouter de nouvelles observations, moins pour l'usage des personnes qui critiquent en géographie que pour l'amusement de celles qui croiront devoir quelque indulgence à l'Auteur, en retour du plaisir qu'il leur aura procuré de connaître une étendue de pays entièrement ignorée jusqu'ici des Européens. J'ose me flatter que les curieux liront, avec le même intérêt, la description que je leur présente des mœurs et des usages des Naturels, qui, quoique connus depuis long-temps, n'avaient jamais cependant été décrits.

xiv P R É F A C E.

Mais je reviens à M. *Dalrymple*, et j'observe que la manière tranchante avec laquelle il rejète ma latitude est d'autant plus déplacée, qu'avant mon arrivée à *Conge-Cathawhachaga*, le Soleil ne s'était pas couché de toute la nuit, preuve certaine que je me trouvais alors au Nord-Ouest du *Cercle arctique*. -- J'ajouterai qu'à la *Rivière de Cuivre*, le 18 Juillet, la déclinaison du Soleil ne donnait que $21.^{\circ}$, et il était encore certainement élevé au-dessus de l'horizon, je ne saurais dire de combien de degrés, ne l'ayant pas remarqué dans le temps; mais cette circonstance prouve que la latitude était plus considérable que ne veut l'admettre M. *Dalrymple*. -- De ce qu'il ne se trouve aucune végétation sur la côte bordée de rochers du *Groenland*, au-delà de la latitude de $65.^{\circ}$, il ne s'ensuit nullement qu'il n'en existe point à une plus haute latitude dans

P R É F A C E. xv

les parties intérieures du Nord de l'Amérique. — S'il est plus que probable que la *Rivière de Cuivre* se décharge dans une espèce de mer méditerranée ou de baie profonde à-peu-près comme celle de *Hudson*; s'il est bien connu, en outre, qu'il ne croît point d'arbres sur aucune partie de la côte des détroits de *Hudson* et du *Labradore*, du moins pendant quelques degrés au Sud, et sur-tout sur la côte orientale de la *Baie de Hudson*, jusqu'à ce qu'on arrive près de la rivière *Whale*, tandis que la côte occidentale de cette baie, par les mêmes latitudes, est bien fournie de bois de construction; que devient l'objection de M. *Dalrymple*? S'il eût réfléchi à toutes ces circonstances, j'ose croire qu'il ne se fût pas aussi pressé de nier qu'il existât des plantes et des arbres dans les mêmes positions, quoique par une latitude beaucoup plus haute. — La conséquence que M. *Dalrymple* tire de l'erreur

xvj P R É F A C E.

que j'ai commise dans mon estimation de la distance à la maison de *Cumberland*, n'affecte en rien la question présente, parce que cette distance étant principalement en longitude, je n'avais aucun moyen de la rectifier par une observation, et il n'en était pas de même dans le cas dont il s'agit.

Mon dessein n'est point d'entrer en controverse avec *M. Dalrymple*, ni de rien dire qui puisse l'offenser; mais en se rappelant qu'il ne m'a nullement traité avec l'indulgence que je méritais, il m'excusera, sans doute, d'avoir cherché à convaincre le public que ses objections étaient entièrement dénuées de fondement. -- Je terminerai cette tâche désagréable par assurer que si quelque partie de cet ouvrage réussit à intéresser *M. Dalrymple* ou tout autre Lecteur, ce sera la plus grande faveur qu'il pourra me procurer, comme c'est aussi la seule récompense que j'ambitionne pour dédommagement

P R É F A C E. xvij

dédommagement des périls que j'ai courus et des fatigues que j'ai éprouvées à la recherche des matériaux qui le composent.

Instruit que plusieurs personnes, amies des sciences et des découvertes, possédaient des copies manuscrites ou des extraits de mes Journaux, je me suis décidé à publier cet Ouvrage, après l'avoir rendu le plus correct possible. — J'y ai été sur-tout déterminé en voyant que, dans le nombre des extraits qui ont été imprimés de mes Journaux, à peine s'en trouvait-il deux qui s'accordassent sur les dates de mon arrivée et de mon départ, relativement aux lieux principaux. — Pour corriger ces inexactitudes, j'ai demandé au Gouverneur et aux autres Commissaires de la Compagnie de la Baie de *Hudson*, qu'il me fût permis de recourir à mes Journaux originaux et à mes Cartes, ce qui m'a été accordé avec la plus grande honnêteté. — Ce secours m'a facilité

xviii P R É F A C E.

les moyens de rectifier quelques erreurs qui, pour m'être trop confié à ma mémoire, s'étaient glissées dans la rédaction de mon Voyage. — Je l'offre aujourd'hui avec des dates authentiques, et je garantis son exactitude, quelque différent qu'il puisse paraître des imprimés qui en ont été déjà faits.

J'ai cru devoir retrancher de l'original quelques passages de nul intérêt pour le public, et j'ai fait subir à d'autres des altérations considérables; de sorte que je puis dire que tout l'Ouvrage a été refait à neuf, y ayant introduit, en outre, une grande quantité de notes et d'observations que ne comporte point l'original, et qu'une longue résidence postérieure dans le pays m'a permis d'ajouter.

La description des principaux quadrupèdes et oiseaux qui fréquentent en Eté ces régions du Nord, et de ceux qui les

P R E F A C E. xix

habitent constamment, quelque dépourvue qu'elle soit d'un appareil scientifique, ne paraîtra peut-être pas sans intérêt aux personnes versées dans la *Zoologie*. -- Quant à celles qui sont étrangères aux mots techniques de cette science, elles trouveront sans doute plus utile et plus agréable pour elles que j'aye décrit ces objets de la manière la plus classique. -- Mais je ne dois pas terminer cette Préface sans reconnaître hautement les obligations que j'ai à la *Zoologie arctique* de M. *Pennant*, qui m'a servi à désigner plusieurs oiseaux par leurs noms propres; car ceux sous lesquels on les connaît dans la Baie de *Hudson* sont purement indiens, et tout-à-fait nouveaux pour un Européen qui n'a pas demeuré dans ce pays.

Je finirai aussi par exprimer combien je regrette d'avoir perdu un Vocabulaire très-étendu de la langue des Indiens du Nord,

xx P R É F A C E.

contenant seize pages *in-folio*. Je l'avais prêté à M. *Hutchins*, alors Secrétaire-Employé à la correspondance de la Compagnie, pour en tirer une copie pour le Capitaine *Duncan*, lorsqu'il vint en 1790 faire des découvertes dans la *Baie de Hudson*. A la mort de M. *Hutchins*, arrivée bientôt après, ce Vocabulaire fut confondu avec ses effets, et il m'a été aussi impossible depuis de le recouvrer, qu'à ma mémoire d'y suppléer.

INTRODUCTION.

ON avait cru assez généralement, pendant un grand nombre d'années, que la Compagnie de la *Baie de Hudson* était ennemie des découvertes, et que, contente des bénéfices qu'elle retirait de ce qu'on appelait alors son petit capital, elle n'ambitionnait nullement d'étendre son commerce. -- Je ne saurais dire quelle était l'opinion des premiers Membres de la Compagnie relativement aux découvertes; mais je puis assurer qu'ils ont toujours accueilli avec empressement, ainsi que les Membres actuels, toute entreprise raisonnable tendante à l'accroissement de leur commerce. Il me suffira, pour le prouver, de citer les sommes immenses qu'ils ont dépensées, à différentes époques et sans succès, pour établir des pêcheries. -- Mes voyages et les tentatives faites par *Bean*, *Christophe*, *Johnston* et *Dutcañ*, pour

xxij INTRODUCTION.

trouver un passage au Nord-Ouest, sont des preuves récentes que les Membres actuels de la Compagnie désirent autant de favoriser les découvertes que d'augmenter leur commerce.

L'air de mystère et de secret qui accompagna quelques-unes des premières opérations de la Compagnie dans la *Baie*, a pu donner lieu à lui imputer des sentiments opposés, imputation qu'auront ensuite fortifiée les calomnies de *Dobbs*, d'*Ellis*, de *Robson*, de *Dragge* et du *Voyageur Américain*, les seuls dont nous ayons des ouvrages sur la *Baie de Hudson*, et qui, soit par des motifs d'intérêt, soit par un esprit de vengeance, se sont fait un plaisir particulier d'attaquer la conduite de la Compagnie, quoiqu'ils fussent en général étrangers à ses opérations et à son service, et conséquemment hors d'état de pouvoir la juger avec connaissance de cause. -- Aussi les faits allégués par la plupart de ces écrivains sont si absurdes, qu'il n'y a que les personnes déjà prévenues contre la

INTRODUCTION. xxiiij

Compagnie qui peuvent y ajouter foi. (*)

Il était à présumer cependant que *Robson*, qui avait résidé pendant six ans dans la *Baie de Hudson*, au service de la Compagnie, possédait quelque connaissance du climat et du sol des factoreries auxquelles il avait été attaché; mais tout son ouvrage porte l'empreinte de la prévention et du ressentiment d'avoir vu ses plans romanesques et inconsistants rejetés par la Compagnie. -- Il est d'ailleurs notoire que *Robson* n'était qu'un instrument dans la main de *M. Dobbs*.

Le *Voyageur Américain*, quoique meilleur écrivain, a encore moins de droits à notre indulgence, par la raison qu'il en impose davantage à notre crédulité. La découverte qu'il dit avoir faite de plusieurs

(*) Depuis que ceci est écrit, un *M. Umfreville* a publié une *Relation* sur la *Baie de Hudson* dans le genre de celles des Auteurs que je viens de citer, et cela, pour n'avoir point été nommé à un commandement dans la *Baie*, qui ne se trouvait pas vacant.

xxiv INTRODUCTION.

blocs du plus beau *Cuivre-vierge*, (*) est une fable qui n'a pas besoin d'être réfutée; car jamais voyageur, soit Anglais, soit Indien, n'a trouvé dans ces contrées un morceau de cuivre au Sud du 71.° degré de latitude, à moins que quelque Indien, habitant plus au Nord, ne l'eût laissé tomber sur le chemin en se rendant au Fort.

Les Naturels, qui errent plutôt qu'ils ne résident sur la vaste étendue de terre située au Nord de la rivière *Churchill*, ayant apporté consécutivement des échantillons de cuivre à la Factorerie, beaucoup de personnes s'étaient imaginé qu'ils avaient été recueillis dans le voisinage de nos établissemens, et sur ce que les Indiens leur disaient, que les Mines n'étaient pas fort éloignées d'une grande rivière, elles en conjecturaient que cette rivière devait se décharger dans la *Baie de Hudson*, tant il leur paraissait impossible qu'aucune peuplade, quelque voyageuse qu'on la supposât, pût

(*) Le *Voyageur Américain*, page 23 de l'original.

INTRODUCTION. xxv

traverser, et sur-tout par terre, une aussi grande étendue de pays que celle qui borne la Baie au Nord. -- Le Voyage que je publie prouvera combien ces personnes étaient dans l'erreur, en même temps qu'il renversera leur plan d'exploitation.

La première nouvelle de l'existence de cette grande rivière, que quelques-uns font aboutir à un détroit, ainsi que les premiers échantillons de Cuivre, furent apportés à la Factorerie située sur la rivière *Churchill*, dans l'année 1715, immédiatement après son établissement; et il ne paraît pas qu'on ait commencé les recherches sur la Rivière et les Mines avant 1719, époque où la Compagnie fit équiper la frégate *l'Albanie*, Capitaine *George Barlow*, (*) et le sloop la

(*) Le Capitaine *Barlow* était Gouverneur du fort *Albanie* lorsque les Français vinrent, par terre, du Canada en 1704 pour l'assiéger. -- Les Canadiens et les Indiens qui leur servaient de guides demeurèrent cachés pendant plusieurs jours dans le voisinage du fort avant de l'attaquer, et détruisirent une grande partie des

xxvj INTRODUCTION.

Découverte, Capitaine David Vaughan. --
Le commandement de cette expédition fut

bestiaux qui paissaient dans les marais. Un Indien fidèle, attaché au fort, ayant découvert ces étrangers, pendant qu'il chassait, et les soupçonnant ennemis, courut en donner avis au Gouverneur, qui ajouta peu de foi à son rapport. Néanmoins le fort fut mis en état de défense, et le maître d'un sloop mouillé à quelque distance eut ordre de se rendre à *Albanie* au premier coup de canon qu'il entendrait tirer.

Vers le milieu de la nuit ou plutôt à la pointe du jour, les Français se présentèrent devant le fort, et demandèrent à y être introduits. -- *M. Barlow*, qui se tenait sur ses gardes, leur répondit que le Gouverneur était couché; mais qu'il allait envoyer chercher les clefs. -- Les Français tranquilisés, par cette réponse, contre toute espèce de résistance, se réunirent autour de la porte, en attendant qu'ils pussent entrer. -- *Barlow*, profitant de la circonstance, fit ouvrir, au lieu de la porte, deux meurtrières garnies de deux canons de 6 chargés à mitraille, auxquels il ordonna de mettre le feu. -- La décharge tua un grand nombre de Français, et entr'autres, le Commandant, qui était *Irlandais*.

A cette réception inattendue, le reste de la

INTRODUCTION. xxvij

confié à *M. James Knight*, employé au service de la Compagnie, homme d'une

troupe battit précipitamment en retraite, tandis que le maître du sloop, averti par les coups de canons, se hâta d'arriver au fort; mais il fut tué, ainsi que l'équipage de son bateau, par quelques Français, qui s'étaient cachés le long du bord de la rivière.

Les ennemis cependant n'abandonnèrent la place qu'avec beaucoup de répugnance; car dix jours encore après avoir été repoussés, on entendit qui tiraient dans le voisinage du fort; on en vit même un se promener; tout un jour, sur l'esplanade. *M. Fullarton*, qui commandait alors *Albanie*, lui adressa la parole en français, et lui proposa de se rendre, à des conditions avantageuses. -- Celui-ci, pour toute réponse, se contenta de secouer la tête. -- *M. Fullarton* insista, et lui dit que s'il ne se rendait prisonnier, il tirerait sur lui. -- Le Français alors s'approcha plus près du fort, et *M. Fullarton* le tira de la fenêtre de sa chambre. -- Il est possible que les difficultés et les fatigues que ce malheureux prévoyait devoir essuyer en retournant au Canada, lui aient fait préférer la mort; mais je m'étonne qu'il ait refusé de recevoir quartier d'un ennemi aussi humain et aussi généreux que l'Anglais.

xxviiij INTRODUCTION.

grande expérience, qui avait été Gouverneur pendant plusieurs années des différentes Factoreries situées dans la Baie, et auquel la Compagnie devait l'établissement de celle de la rivière *Churchill*. — Mais quelque initié que fût M. *Knight* dans les affaires de la Compagnie, et quelque connaissance qu'il eût acquise des parties de la *Baie* où il avait résidé, il n'était pas à supposer qu'il possédât toutes celles qu'exigeait cette entreprise, n'ayant pour se diriger que les renseignements imparfaits qui lui avaient été fournis par les Indiens, dont la langue était encore peu comprise à cette époque.

Loin d'être détourné de son projet par cette considération, ni par celle de son âge avancé, car il avait près de 80 ans, le brave *Knight* parut au contraire tellement assuré du succès et des grands avantages qui devaient résulter de ses découvertes, qu'il embarqua avec lui de larges caisses garnies de fer pour recevoir toute la poudre d'or et les autres objets précieux qu'il comptait recueillir dans son voyage.

INTRODUCTION. xxix

Les ordres délivrés par la Compagnie à M. *Knight* étaient précédés, à ce qu'il paraît, de la lettre suivante :

Au Capitaine JAMES KNIGHT.

4 Juin 1719.

MONSIEUR,

» D'après l'habileté dont vous avez fait
» preuve dans la conduite de nos affaires,
» et à votre requête, nous avons ordonné
» d'équiper la frégate *l'Albanie*, Capitaine
» *George Barlow*, et la *Découverte*, Capi-
» taine *David Vaughan*, pour une expé-
» dition au Nord-Ouest, dont nous vous
» confions entièrement la direction, n'ex-
» ceptant de vos pouvoirs que le comman-
» dement des Bâtimens, aux Capitaines
» desquels nous avons transmis nos ordres
» et nos instructions à ce sujet.

» Vous partirez de *Gravesend* à la pre-
» mière apparence de beau temps et de
» vent favorable, et vous vous rendrez,
» avec la grâce de dieu, dans le détroit

» d'*Anian*, pour recueillir l'or et les autres
 » objets précieux , particuliers au Nord-
 » Ouest , &c. &c. »

M. *Knight* ne tarda pas à quitter *Gravesend* pour aller remplir sa mission. Mais l'année s'étant écoulée sans le retour des Bâtimens attendus en Angleterre, on jugea qu'ils avaient hiverné dans la *Baie de Hudson*; et comme ils s'étaient pourvus en partant d'une assez grande quantité de vivres, d'une maison en bois démontée, de toutes sortes d'ustensiles, et d'un fort assortiment de marchandises de traite, on était en général rassuré sur leur sort. Il n'en fut pas de même l'année suivante 1720, lorsqu'on la vit expirer sans qu'ils reparussent. — La Compagnie en conçut de si vives allarmes, qu'elle ordonna, par les Vaisseaux qui partirent en 1721 pour *Churchill*, d'envoyer le sloop *la Baleine*, commandé par *Jean Scroggs*, à la recherche de *Knight*; mais la saison étant trop avancée, lorsque les Vaisseaux arrivèrent à *Churchill*, on ne put mettre à exécution l'ordre que dans l'Eté de 1722.

INTRODUCTION. xxxj

La côte Nord-Ouest de la Baie de *Hudson* était encore peu connue, et M. *Scroggs* se trouvant, en outre, arrêté par des rochers et des bancs de sable, il retourna au *Fort du Prince de Galles* sans avoir pu découvrir ni la frégate, ni le sloop. Quelques dépouilles apperçues sur les *Esquimaux* à *Whale-Cove* lui parurent provenir plutôt d'une circonstance particulière que d'un naufrage.

La forte opinion répandue alors en Europe sur la probabilité d'un passage au Nord-Ouest par la *Baie de Hudson*, fit conjecturer à beaucoup de personnes que MM. *Knight* et *Barlow* avaient découvert ce passage, et pénétré ensuite dans la mer du Sud, près de la Californie. Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien démentît cette croyance, si ce n'est l'inutilité des recherches faites par *Middleton*, *Ellis*, *Bean*, *Christophe* et *Johnston* pour trouver ce passage; et quoiqu'on expédiât tous les ans un sloop pour faire des découvertes au Nord et commercer avec les *Esquimaux*, ce ne fut que dans l'Été de 1726 qu'on acquit des preuves certaines que

M. *Knight* et le Capitaine *Barlow* avaient péri dans la *Baie de Hudson*.

La Compagnie, voulant étendre la pêche de la baleine noire, venait de désigner l'*Île de Marble* pour lieu de rendez-vous, non seulement à cause de la commodité du hâvre, mais encore parce qu'on avait remarqué que les baleines étaient plus abondantes aux environs de cette île que sur aucune autre partie de la côte. -- Les bateaux employés à cette pêche, qui les obligeait de faire souvent le tour de l'île, découvrirent un nouveau hâvre situé près de son extrémité orientale, au fond duquel ils trouvèrent des canons, des ancres, des câbles, des briques, une enclume, ainsi que beaucoup d'autres articles que le temps avait respectés, et qui, inutiles aux Naturels ou trop lourds pour pouvoir être déplacés par eux, étaient restés à leur première place. -- Les restes de la maison mise en pièces par les Esquimaux, pour avoir les planches et le fer, se voient encore, de même que le corps ou plutôt la carcasse de chacun des bâtiments qui se trouvent

INTRODUCTION. xxxiiij

trouvent recouverts par cinq brasses d'eau à la tête du hâvre. -- Les figures et les canons de la frégate et du sloop furent apportés au fort, et n'y attestèrent que trop la perte de MM. *Knight* et *Barlow* sur cette île inhospitalière, où il ne croît pas même un arbuste, et éloignée d'environ 16 milles de la grande terre. -- Celle-ci n'offre pas beaucoup plus de ressources, n'étant qu'un assemblage de rochers et de montagnes dont toute la végétation consiste dans de la mousse. Les bois sont situés à plusieurs centaines de milles de la côte.

Dans l'Été de 1769, la pêche nous ayant conduits sur l'île, nous rencontrâmes plusieurs Esquimaux dans le nouveau hâvre. -- Remarquant parmi eux un ou deux vieillards, la curiosité nous porta à les questionner sur la perte des deux Bâtiments, ce que nous pûmes faire par le moyen d'un *Esquimau*, alors au service de la Compagnie comme interprète, et qui était embarqué tous les ans en cette qualité sur un

de ses Vaisseaux. Voici en abrégé le récit très-détaillé qu'ils nous firent.

Lorsque les Bâtimens arrivèrent à l'*Île de Marbre*, le jour était tombé, et en entrant dans le hâvre, le plus grand reçut beaucoup de dommages. Une fois mouillés, les Anglais, qui pouvaient être alors au nombre de cinquante, commencèrent à monter leur maison de bois. L'Été suivant (1720), aussi-tôt que la glace le permit, les *Esquimaux* leur firent une seconde visite. Le nombre des Anglais se trouvait très-diminué, et ceux qui restaient paraissaient fort malades. -- Suivant le rapport des vieillards, ils étaient occupés à un travail que ces *Esquimaux* eurent de la peine à désigner, et qui consistait probablement à allonger leur chaloupe; car on voit encore, à peu de distance de la maison, beaucoup de copeaux de bois de chêne, qui ne pouvaient provenir que des charpentiers.

La maladie et la famine avaient fait un tel ravage parmi les Anglais, qu'à l'entrée du

INTRODUCTION. xxxv

second hiver ils n'étaient plus que vingt. -- Dans cet hiver de 1720, quelques *Esquimaux* s'établirent sur le côté du hâvre, opposé à celui où les voyageurs avaient bâti leurs cabanes, (*) et ils leur apportèrent fréquemment des provisions, telles que de l'huile de baleine et de la chair de veaux-marins. -- A l'approche du Printemps, les Esquimaux repassèrent sur le Continent, et dans une nouvelle visite qu'ils firent à l'*Ile*

(*) J'ai vu souvent les restes de ces cabanes. -- Ils existent dans la partie occidentale du hâvre, et probablement ils seront visibles encore longtemps.

Il est surprenant que *Middleton*, *Ellis*, *Christophe*, *Johnston* et *Garbet*, qui ont tous abordé à l'*Ile de Marbre*, et quelques-uns d'eux même plusieurs fois, n'aient pas découvert ce hâvre, sur-tout *Garbet*, qui fit tout le tour de l'*Ile*, par un très-beau temps, dans l'Eté de 1766. -- Cette découverte était réservée à *M. Joseph Stéphens*, qui commandait alors le *Succès*, vaisseau *Baleinier*, et qui, en 1769, eut le commandement de la *Charlotte*, joli brik de 100 tonneaux, sur lequel j'étais embarqué en qualité de *Contre-Maitre*.

xxxvj INTRODUCTION.

de Marbre, pendant l'Été de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais en vie, et pressés tellement par la faim, qu'ils dévorèrent crue la chair de veaux-marins et de baleines que les Esquimaux venaient de leur apporter. Trois en moururent, et les deux autres, quoique très-faibles, firent une fosse pour les enterrer. Ceux-là vécutent encore quelque temps. Ils montaient fréquemment sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au Sud et à l'Est pour voir si quelque vaisseau ne venait pas à leur secours. Après avoir été ainsi nombre de fois à la découverte, et n'apercevant jamais rien, ils finirent par se renfermer et s'abandonner au désespoir. Un des deux ne tarda pas à succomber, et les forces de l'autre étaient si épuisées, qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. Les crânes et les os de ces deux hommes sont encore épars sur le terrain qui avoisine la maison. Celui qui mourut le dernier, à ce que nous dirent les Esquimaux, était continuellement occupé

INTRODUCTION. xxxvij

à leur faire des outils et des instruments de fer ; c'était probablement l'armurier ou le forgeron.

Quelques Indiens du Nord venus pour commercer au *Foirt du Prince de Galles* dans le Printemps de 1768, avaient apporté de nouveaux renseignements sur ce qu'on appelait la *grande Rivière*, ainsi que plusieurs morceaux de cuivre qu'ils assurèrent provenir d'une mine située près de cette rivière. M. *Northon*, qui se trouvait à cette époque Gouverneur de *Churchill*, crut devoir faire part de ces informations à la Compagnie, et les lui représenter comme dignes de toute son attention. Un voyage qu'il fut obligé de faire en Angleterre la même année, le mit dans le cas d'être porteur lui-même de ces renseignements, et du plan qu'il avait conçu pour faciliter la découverte des mines. D'après les représentations de M. *Northon*, la Compagnie se décida à envoyer par terre une personne intelligente pour observer la longitude et la latitude de l'embouchure

xxxviiij INTRODUCTION.

de la rivière, pour en décrire le cours, et faire des remarques sur le pays. Je fus choisi comme propre à l'entreprise. Un bâtiment expédié pour *Churchill* y arriva, dans l'Été de 1769, avec plusieurs instruments d'astronomie portatifs et analogues aux observations que j'étais chargé de faire. -- La Compagnie joignait à cet envoi un ordre pour moi de me mettre en route, et la promesse en même temps de m'accorder à mon retour une récompense proportionnée aux périls et aux fatigues que j'aurais éprouvés dans le cours de mon voyage. (*)

(*) Je ne puis mieux faire connaître les intentions et les promesses de la Compagnie, qu'en transcrivant ici ses propres expressions extraites d'une lettre qu'elle m'adressa le 25 Mai 1769.

» D'après la bonne opinion que nous avons
» de vous, et sur la recommandation de M. *Nor-*
» *thon*, nous avons approuvé que votre traite-
» ment annuel fût porté à la somme de
» pendant l'espace de deux années, et nous vous
» avons nommé membre de notre Conseil au Fort
» du Prince de Galles. Nous vous eussions même
» promu, suivant vos desirs, au commandement

INTRODUCTION. xxxix

Je n'hésitai pas à me rendre au choix de la Compagnie; et dans le mois de Novembre suivant, quelques Indiens du Nord étant venus pour commercer, M. *Northon*, qui avait repris le commandement

» de *la Charlotte*, si nous n'avions pas besoin
» de vous pour une expédition d'une plus grande
» importance.

» M. *Northon* nous a soumis le projet d'un
» voyage par terre fort avant dans le Nord de
» *Churchill*, à l'effet d'accroître notre com-
» merce, et de découvrir un passage au Nord-
» Ouest et des mines de cuivre, &c. -- Comme
» un voyage de cette nature demande un homme
» en état de faire des observations relativement
» à la longitude et à la latitude des lieux, au
» cours des rivières et à leur profondeur, nous
» avons fait choix de vous pour exécuter, avec
» l'assistance convenable, cette entreprise que
» l'on nous a assuré d'ailleurs être de votre goût.

» Nous espérons donc que vous remplirez
» promptement notre attente, et nous nous fe-
» rons un plaisir, à votre retour, de reconnaître
» dignement vos services.

» Nous approuvons infiniment le voyage que
» vous avez fait l'année dernière pour l'amé-
» lioration de la pêche de la baleine, et nous

x1 INTRODUCTION.

du Fort du Prince de Galles; engagea ceux d'entr'eux qu'il crut les plus propres à me servir de guides; mais aucun de ces Indiens ne connaissait la grande Rivière. Je me

» vous souhaitons santé et succès dans celui que
» vous allez entreprendre.

» Nous sommes vos fidèles amis. »

BIBYE LAKE, Député, Gouverneur.

JOHN ANTHONY MERLE, SAMUEL WEGG,
JAMES WINTER LAKE, JOSEPH SPURREL,
JAMES FITZ GERALD, ROBERT MERRY.

La Compagnie n'eut pas plutôt pris connaissance de mes Journaux et de mes Cartes, qu'elle me fit compter une somme honnête; et les deux premiers paragraphes de la lettre qu'elle m'écrivit le 12 Mai 1775 contenaient les expressions suivantes :

A M. SAMUEL HEARNE.

» Monsieur, votre lettre du 28 Août dernier
» nous a donné la satisfaction d'apprendre votre
» heureux retour à notre Factorerie. -- Votre
» Journal et les deux Cartes que vous nous avez
» fait passer, nous ont convaincus suffisamment
» de la justesse de vos observations.

» Nous avons suivi avec attention votre con-
» duite dans les différents évènements qui ont eu

INTRODUCTION. xli

pourvus d'effets et de munitions pour deux ans. J'étais accompagné de deux serviteurs de la Compagnie, de deux de ses chasseurs (*) Indiens du Sud, et d'un nombre suffisant d'Indiens du Nord, pour porter mes bagages et m'assister dans la route, &c. Le public lira peut-être avec intérêt les instructions qui me furent données et que je joins ici. Non seulement elles répandront

- » lieu pendant le cours de vos voyages, et nous
- » l'avons trouvée digne des plus grands éloges.
- » En témoignage de notre reconnaissance pour
- » vos services, nous avons arrêté de vous ac-
- » corder une gratification de la somme de.... »

La Compagnie, voulant me donner une nouvelle preuve de sa satisfaction, me nomma, à l'unanimité des voix, Gouverneur du Fort du Prince de Galles dans l'Été de 1775. M. *Bibye Lake*, qui était alors Président du Comité, et plusieurs autres Membres, n'ont cessé de m'honorer de leur correspondance pendant tout le temps qu'ils ont vécu.

(*) Ces chasseurs sont des Naturels du pays, résidant sur la plantation de la Compagnie, sous la surveillance immédiate de ses serviteurs blancs, et employés à chasser pour la Factorerie.

xlj INTRODUCTION.

beaucoup de lumières sur mon voyage, mais elles serviront encore à faire juger combien il s'en faut qu'elles ayent été suivies à la lettre, en même temps que les réflexions dont je les accompagne indiqueront les motifs qui m'en ont fait négliger quelques-unes comme inutiles, et d'autres comme impossibles à remplir.

Ordres et instructions pour M. SAMUEL HEARNE, chargé d'une expédition par terre vers la latitude de 70°. Nord, afin de reconnaître le pays des Indiens septentrionaux, &c. délivrés au nom de l'honorable Compagnie de la Baie de Hudson, en l'année 1769.

A M. SAMUEL HEARNE.

» Monsieur, l'honorable Compagnie de
» la Baie de *Hudson* ayant été informée,
» par le rapport des Indiens, qu'une con-
» naissance plus exacte et plus étendue de
» leur pays devait procurer des avantages

INTRODUCTION. xliij

» considérables, et désirant vivement pro-
» fiter de toutes les circonstances qui peu-
» vent être utiles aux intérêts de tous ses
» Membres ou à ceux de la nation en gé-
» néral, elle a fait choix de vous pour di-
» riger la présente expédition. Munie déjà
» de votre acceptation, elle vous invite en
» conséquence à vous mettre en chemin le
» plutôt possible avec *William Isbester*,
» Marin, et *Thomas Merriman*, Cultivateur,
» qui ont demandé à vous accompagner.
» Vous prendrez avec vous deux Indiens
» du Sud, chasseurs de la plantation, pour
» vous approvisionner de gibier dans la
» route. Le Capitaine *Chawchinahaw*, son
» Lieutenant *Nabyah*, et six à huit In-
» diens du Nord, d'élite, suivis d'une pe-
» tite partie de leurs familles, sont chargés
» de vous servir de guides, et de vous as-
» sister, ainsi que vos compagnons, dans
» tout ce qui dépendra d'eux, conformé-
» ment à l'ordre spécial que nous leur en
» avons donné.

» 2°. Nous vous avons fait pourvoir,

» vous et vos compagnons, des objets que
 » nous avons jugé vous être nécessaires,
 » et il y a été ajouté par notre ordre diffé-
 » rentes marchandises, pour être distri-
 » buées en forme de présents seulement
 » aux Indiens étrangers que vous rencon-
 » trerez, après avoir fumé le *Calumet* (*)
 » de paix avec leurs Chefs, à l'effet de vous
 » concilier leur amitié. Vous ne manquerez
 » pas de les exciter à porter la guerre chez
 » leurs voisins, afin de se procurer des
 » fourrures et autres articles de commerce,
 » en les assurant qu'on leur en payera un
 » très-bon prix à la Factorerie de la Com-
 » pagnie. (**)

(*) Le *Calumet* est une longue pipe ornée, très en usage parmi les tribus d'Indiens qui connaissent le tabac. On l'admet principalement dans les cérémonies relatives à la guerre ou la paix, ainsi que dans toutes les fêtes et prières publiques.

(**) Quel système de commerce, grand dieu ! Sans la fidélité que je devais au texte, j'eusse supprimé cette phrase des instructions par honneur pour l'humanité. (*Réflexion du Traducteur.*)

INTRODUCTION. xlv

» Il vous est sur-tout recommandé , à
» vous et à vos compagnons , de traiter les
» Naturels avec bienveillance , et de leur
» éviter tout sujet de plainte et de dégoût ,
» comme il leur est expressément ordonné
» d'avoir pour vous les plus grands égards ,
» et de se prêter à tout ce que vous exigerez
» d'eux pour le succès de l'entreprise.

» Si , parmi les Indiens que vous ren-
» contrerez venant au Fort , quelques-uns
» vous offrent des vivres ou des vêtements ,
» vous traiterez avec eux ; et vous les char-
» gerez d'une lettre pour moi , spécifiant la
» quantité de chaque article , dont ils se-
» ront payés d'après le prix que vous aurez
» fixé. Conformément aux ordres de la
» Compagnie , vous devez , pendant toute
» la durée de votre voyage , correspondre
» avec moi ou avec celui qui se trouvera
» Gouverneur alors du *Fort du Prince de*
» *Galles* ; et comme vous êtes pourvu d'ins-
» truments de mathématiques , vous m'en-
» verrez successivement , ou audit Gouver-
» neur d'alors , une note des observations

» de latitude et de longitude que vous aurez
 » pu faire , ainsi que des extraits de votre
 » Journal , pour le tout être transmis à la
 » Compagnie par le retour de ses Vais-
 » seaux. (*)

» 3°. Les Indiens qui sont chargés de
 » vous servir de guides vous conduiront
 » dans le pays des Indiens d'*Athapus-*
 » *cow* , (**) où le Capitaine *Matonabee*
 » vous joindra (***) dans l'Été de 1770 ,

(*) Il ne s'est offert à moi , pendant tout le cours de mon dernier voyage , qu'une seule occasion sûre , le 22 Mars 1771 , et comme à cette époque il ne m'était encore arrivé rien de bien remarquable , je ne crus pas nécessaire d'envoyer un extrait de mon Journal ; j'indiquai seulement , dans ma lettre au Gouverneur , les degrés de latitude et de longitude où je me trouvais , en y ajoutant quelques mots sur les Natures.

(**) Je lui ai donné par erreur le nom d'*Arathapuscow* dans mon premier Journal et ma première Carte.

(***) Cette jonction n'était que probable ; *Matonabee* ignorait à cette époque qu'il fût question de ce voyage , encore moins avait-il

INTRODUCTION. xlvij

» pour vous mener à une rivière dont les
» Indiens représentent les bords abon-
» dants en mines de cuivre et en animaux
» de toute espèce , &c. Elle est située si
» avant dans le Nord, disent-ils, que vers
» le milieu de l'Eté le Soleil reste sur l'ho-
» rizon, et ils la supposent se décharger dans
» quelque océan. Les Indiens du Nord lui
» donnent le nom de *Neetha-san-san-dazey*,
» autrement la *grande Rivière de Métal*. --
» Vous la suivrez jusqu'à son embouchure,
» dont vous déterminerez la latitude et la
» longitude avec le plus de précision pos-
» sible , sur-tout si vous la trouvez navi-
» gable et susceptible d'un établissement

reçu les ordres pour me joindre aux temps et lieu indiqués, et le hazard nous eût-il réunis, il n'aurait jamais consenti à faire le voyage avant d'avoir été au Fort traiter avec le Gouverneur ; car aucun Indien ne rend de services aux Anglais qu'après être convenu d'un salaire. En outre, si j'avais pris cette route en partant, je me serais écarté de quelques centaines de milles de mon chemin. — (Voyez sur la Carte ma route dans l'Hiver de 1770 et le Printemps de 1771.).

xlviij INTRODUCTION.

» sûr et avantageux pour la Compagnie.
» Vous observerez avec attention l'es-
» pèce de mines situées près de la rivière,
» la qualité de l'eau à l'embouchure de
» cette même rivière, sa direction, la dis-
» tance des bois du bord de la mer, la
» nature du sol et de ses productions; vous
» y ajouterez les autres remarques que vous
» croirez nécessaires ou agréables. -- Dans
» le cas où ladite rivière vous paraîtrait
» devoir être de quelque utilité, vous en
» prendrez possession au nom de la Com-
» pagnie de la *Baie de Hudson*, en gravant
» sur un rocher votre nom, ainsi que les
» dates de l'année, du mois, &c. (*)
» Lorsque vous releverez le cours de

(*) Je n'étais point muni d'instruments pour graver sur la pierre; mais j'y suppléai, le mieux qu'il me fut possible, en inscrivant mon nom, la date de l'année, &c. sur une planche, servant de bouclier aux Indiens, que je plaçai au milieu d'un tas de pierres rassemblées au sommet d'une éminence qui commande l'entrée de la rivière du côté du Sud.

cette

INTRODUCTION. xlix

» cette rivière ou de quelqu'autre, vous
» aurez soin que les Indiens soient pourvus
» d'un nombre suffisant de canots, pour
» sonder la profondeur de l'eau, et re-
» connaître la force du courant, &c. --
» Si quelque évènement malheureux vous
» empêchait d'atteindre ladite rivière, il
» vous est expressément recommandé de
» tâcher de découvrir où aboutit le dé-
» troit de *Wager*, (*) que les derniers

(*) Il est permis sans doute de chercher à étayer ses instructions; mais les deux recherches qui m'étaient prescrites ici pouvaient très-bien être omises de ma part; car *Middleton*, *Ellis* et *Christophe* n'ayant pas pénétré assez avant dans ce détroit pour découvrir quelque végétation, si ce n'est de la mousse, et encore moins des bois, il n'était pas vraisemblable que le pays se fût boisé depuis eux, au point que je consacrasse mon temps à faire cette recherche. J'ai d'ailleurs eu occasion de reconnaître, dans mon second voyage, que les bois étaient éloignés de plusieurs centaines de milles des côtes de la mer, dans le parallèle du détroit de *Chesterfield*; et comme la direction des bois y est toujours du Nord-Ouest à l'Ouest, la distance doit être encore

1 INTRODUCTION.

» Voyageurs nous représentent terminé
» par de petites rivières et des lacs. Vous
» calculerez la distance qu'il y a des bois
» aux parties navigables du détroit, et vous
» examinerez en même temps s'il est possible
» d'y former un établissement com-
» mode. Dans la supposition contraire,
» vous appliquerez les mêmes recherches
» au lac *Baker*, placé à l'extrémité du
» passage de *Bowden* ou *Chesterfield*, (*)
» ainsi qu'aux autres rivières que vous
» rencontrerez. Vous vous réglerez sur
» leur utilité pour en prendre possession,
» comme ci-dessus, au nom de l'hono-
» rable Compagnie de la *Baie de Hudson*.
» 4°. Un autre point qui vous est princi-
» palement recommandé, vu son extrême

plus considérable par la latitude du détroit de *Wager*. — Cette partie, en trouée, a été explorée anciennement par des personnes attachées à la Compagnie, et est comprise dans les limites de ses concessions. Une nouvelle prise de possession devenait dès-lors inutile.

(*) Voyez la note précédente.

INTRODUCTION. 1j

» importance, c'est de vérifier par vous-
» même, s'il est possible, ou par les ren-
» seignements des Indiens, l'existence d'un
» passage à travers cette partie du con-
» tinent de l'Amérique. (*) Il est très-
» intéressant d'éclaircir la question pour
» savoir à quoi s'en tenir sur ce que dit le

(*) Le continent de l'Amérique est beaucoup plus large que bien des gens ne le croient, entre autres *Kobson*, qui se figurait que l'*Océan pacifique* n'était qu'à quelques journées de la côte occidentale de la *Baie de Hudson*. Il s'en faut bien que cela soit ainsi; car lorsque j'étais à ma plus grande distance occidentale, au-delà de 500 milles du *Fort du Prince de Galles*, mes guides, Naturels du pays, m'assurèrent que beaucoup de tribus d'Indiens résidaient à l'Ouest de nous, et qu'ils ne connaissaient point de bornes au Continent dans cette direction. De mon côté, je n'ai rencontré aucun Indien, soit du Nord, soit du Sud, qui ait jamais aperçu la mer à l'Ouest. Les employés de la Compagnie les mieux informés ne doutent pas qu'une tribu d'Indiens fort populeuse, appelée *E-arch-e-thinnews*, dont le pays très-étendu est situé fort loin à l'Ouest de quelques-uns des établissements de la Compagnie ou du Canada, ne trafique avec

lij INTRODUCTION.

» *Voyageur Américain* d'un passage existant par la Baie de Hudson dans l'Océan occidental. (*) -- Vous aurez soin d'insérer dans votre Journal tout ce que vous

les Espagnols dans la partie occidentale du Continent. -- Leur croyance est fondée sur le rapport des Indiens qui commerçaient autrefois au *Fort d'York*, lesquels, lorsqu'ils sont en guerre avec cette tribu, lui enlèvent des selles, des brides, des mousquets, ainsi que beaucoup d'autres effets, qui ne peuvent provenir que des manufactures espagnoles.

J'ai connu plusieurs Indiens dont la course s'est prolongée si loin à l'Ouest, qu'ils ont traversé le sommet de cette chaîne immense de montagnes qui courent du Nord au Sud du continent de l'Amérique. Toutes les rivières au-delà de ces montagnes coulent à l'Ouest. J'observerai ici que ces mêmes Indiens ont pénétré si avant dans le Sud, qu'ils n'ont point éprouvé d'hiver, ni aperçu la moindre apparence de glace et de neige, quoique leurs voyages aient duré quelquefois dix-huit mois ou deux ans.

(*) Ce passage à travers le continent de l'Amérique par la Baie de Hudson est depuis si longtemps relégué au rang des Fables, que, malgré tout ce que dit *Ellis* en sa faveur, et quoiqu'il

INTRODUCTION. . liij

» recueillerez à ce sujet, pour être transmis
» de suite à la Compagnie.

» Dans le cas où vous vous trouveriez
» avoir besoin de vivres ou autres objets
» nécessaires, vous dépêcherez vers le
» Fort quelques Indiens de confiance,
» avec une lettre qui spécifiera la quantité
» de chacun des articles, et vous con-
» viendrez avec ces Indiens du lieu où ils
» devront vous rejoindre.

» A votre retour, s'il a lieu dans une
» saison favorable, et que venant à passer
» près des hâvres fréquentés par le bri-
» gantin *la Charlotte* ou le sloop *le Chur-*
» *chill* dans leurs voyages au Nord-Ouest,
» vous préféreriez de vous embarquer sur
» l'un de ces Bâtimens, vous aurez l'at-
» tention d'allumer des feux à mesure que
» vous approcherez de ces hâvres, et ce
» sera aussi le signal par lequel il vous sera

occupe une place dans la Carte du *Voyageur*
Américain, tout commentaire à son sujet de-
viendrait absolument inutile. Ma latitude suffira
pour prouver qu'il n'existe pas.

liv . INTRODUCTION.

» répondu. Comme il est probable que
» votre retour s'effectuera en 1771, les
» maîtres de ces Bâtimens recevront à
» cette époque des ordres particuliers.

» Je serai charmé d'apprendre par la
» première occasion dans quelles latitude
» et longitude vous aurez rencontré le chef
» *Matonabee*, la distance à laquelle il
» place la *Rivière de la Mine de Cuivre*,
» et le temps à-peu-près qu'exigera votre
» voyage. Si, contre notre attente, ce
» Chef ne pouvait se réunir à votre troupe,
» vous vous procurerez parmi les Indiens
» des guides sûrs et entendus, dont vous
» augmenterez ou diminuerez le nombre
» toutes les fois que vous le jugerez con-
» venable au bien de l'expédition.

» Je finis en vous souhaitant, ainsi qu'à
» vos compagnons, une continuation de
» bonne santé, un heureux voyage et un
» prompt retour. Adieu. »

MÔSES NORTHON, Gouverneur.

Datés du *Fort du Prince de Galles*, Rivière Churchill, Baie
de Hudson, Amérique Nord, ce 6 Novembre 1769.

INTRODUCTION. lv

Ibester et *Merriman*, dont il est parlé dans mes instructions, m'accompagnèrent dans ma première et courte expédition ; mais les Indiens, sachant qu'ils étaient d'une classe inférieure, les traitaient avec une si grande indifférence, sur-tout dans les temps de disette, que j'eus quelque crainte de les voir mourir de faim, et que je me regardai comme très-heureux de les avoir ramenés sains et saufs à la Factorerie. Cette conduite singulière des Indiens me détermina à ne plus prendre d'Européens avec moi dans mes deux dernières expéditions.

Quant à cette partie de mes instructions qui m'enjoignait d'observer la nature du sol et celle de ses productions ; &c. , je remarquerai que pendant tout le temps de mon absence du Fort, je me trouvai ne voyager l'Été qu'entre des montagnes de rochers ou des plaines stériles, et qu'avant que je n'atteignisse les bois en Hiver, la terre était déjà couverte de neige à une profondeur considérable, de sorte que je

n'eus jamais occasion de voir la moindre végétation à l'Ouest. Mais à juger par les apparences et l'accroissement lent, ainsi que la mauvaise venue des bois, excepté dans le pays d'*Athapuscow*, la partie occidentale offre certainement beaucoup moins de productions végétales que celle où sont situés les établissements les plus Nord de la Compagnie. — A l'Est des bois, parmi les terres stériles des hauteurs comme des vallées, il ne croît aucune herbe, si ce n'est de la mousse, sur laquelle paissent les daims. On rencontre par intervalles sur cette mousse quelques saules nains, avec l'*wish-à-capucca* et du gazon; mais ce dernier est à peine suffisant pour les oies et les autres oiseaux de passage pendant leur séjour dans ces contrées, séjour en général très-court; car, hors le temps de la ponte et de la mue, ces oiseaux sont dans un état continuel d'émigration.

Il est naturel de supposer qu'après avoir accepté les offres de la Compagnie, je m'empressai de faire les arrangements

INTRODUCTION. lvii

tendant à faciliter le succès de mes opérations, &c., et que je dus en même temps éprouver beaucoup de difficultés. — Je traçai sur une large peau de parchemin une Carte qui contenait 12 degrés de latitude Nord et 30 de longitude Ouest, à partir de la Factorerie de Churchill. — J'y esquissai toute la côte occidentale de la Baie, laissant l'intérieur en blanc, pour le remplir pendant mon voyage. Je formai aussi plusieurs cartes particulières, sur une échelle plus grande, pour chacun des degrés de latitude et de longitude contenus dans la Carte générale. Elles me servaient à marquer ma route journalière, ainsi que les lacs et les rivières que je rencontrais, après m'être informé soigneusement aux Naturels de la communication d'une rivière avec une autre, et de celle qui subsistait entre elles et les lacs dont ce pays est couvert; et lorsque l'occasion me permettait de confirmer leurs rapports par mes propres observations, je portais alors les résultats sur la grande Carte. A ces

lviii INTRODUCTION.

préparatifs , je joignis tous ceux qui pouvaient simplifier mon travail et contribuer à la perfection , ainsi qu'à la conservation de mon Journal et de ma Carte. Quant à ce qui me regardait personnellement , j'avais peu de choses à faire ; car les voyages de long cours dans ces pays ne permettent pas même de porter avec soi les hardes les plus nécessaires , de manière que le voyageur dépend absolument , pour ces objets comme pour ses provisions , des contrées qu'il traverse. Des munitions , quelques instruments et ustensiles de fer nécessaires , et plusieurs autres articles non moins indispensables , sont une charge suffisante pour un homme qui a un voyage de vingt mois ou deux ans à faire à pied. Comme je me trouvais dans ce cas , je me contentai d'emporter avec la chemise et les autres vêtements que j'avais sur moi , une casaque , un caleçon , du drap pour me faire deux ou trois pantalons indiens , et une couverture de laine. Telle était toute ma garde-robe.

VOYAGE

A

L'OCÉAN NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Evènements depuis mon départ du Fort du Prince de Galles pour ma première expédition, jusqu'à mon retour audit Fort.

Départ du Fort. — Mon arrivée à la rivière de Po-co-ree-his-cow. — Désertion d'un des Indiens du Nord. — Passage de la rivière Seal, et marche à travers des terres stériles. — Fausse indication de la distance des bois. — Le temps commence à devenir très-froid; épuisement de nos provisions et point de moyens de les remplacer. — Pris à l'Ouest; arrivé aux bois et tué trois daims. — Fait route au Nord-Ouest; découvert des traces

1769.
Novem. *de bœufs à musc et de daims sans possibilité d'en tuer aucun. — Disette absolue de provisions. — Chawchinahaw nous presse de retourner au Fort. — Refus d'assistance de sa part et de celle de sa troupe. — Il parvient à faire désertier plusieurs de nos Indiens. — Il finit, ainsi que tous les siens, par nous abandonner. — Repris le chemin de la Factorerie ; tué quelques perdrix, qui furent notre première nourriture depuis plusieurs jours. — Conduite infâme d'un de nos Indiens et de sa femme, Indienne du Nord. — Arrivé à la rivière Seal ; tué deux daims ; abondance de perdrix. — Rencontre d'un étranger, Indien du Nord, que nous suivons à sa tente. — Réception que nous en éprouvons. — Mes Indiens m'aident à tuer quelques castors. — Continué ma route et arrivé au Fort.*

6. **A**YANT achevé, le 6 Novembre, tous les préparatifs nécessaires pour mon départ, je pris congé du Gouverneur, ainsi que de mes

autres amis , et je me mis en route , salué de ~~sept coups de canon.~~

1769.

Novem.

Comme il faisait très-doux , (1) et que ma troupe était extrêmement chargée , nous ne pûmes voyager d'abord qu'à petites journées. Néanmoins nous traversâmes , le 8 , la rivière de *Po-co-ree-his-cow* , et nous vîmes passer la nuit sous un bouquet de bois , situé entre cette rivière et celle de *Seal* ou du *Veau-marin*. — Il nous déserta cette nuit un de nos Indiens du Nord. Les autres , ainsi que mes compagnons , se trouvant déjà surchargés , je fus obligé de tirer le traîneau qu'il avait laissé , et qui heureusement n'était pas très-lourd , car son poids excédait à peine soixante livres. 8.

Le temps continua d'être très-beau. Nous dirigeâmes notre course à l'*Ouest Nord-Ouest* , et nous traversâmes de bonne heure la rivière *Seal*. Nous fîmes rencontre dans le cours de 9.

(1) Plus le temps est froid , mieux les traîneaux glissent sur la neige.

— la journée de plusieurs Indiens du Nord, qui
 1769. portaient à la Factorerie des fourrures et de
 Novem. la venaison. Comme nous n'avions encore rien
 tué depuis notre départ du Fort, j'achetai de
 ces Indiens plusieurs quartiers de bêtes, et
 leur donnai un bon sur le Gouverneur, ar-
 rangement qui parut faire plaisir à tout le
 monde.

Quand nous eûmes atteint le côté Nord-
 Ouest de la rivière *Seal*, je demandai au
 Capitaine *Chawchinahaw* à quelle distance
 étaient les grands bois, et le temps à-peu-près
 qu'il nous faudrait pour y arriver. Il m'assura
 que nous y serions dans quatre ou cinq jours
 au plus tard. Cette réponse ranima notre
 courage, et nous poursuivîmes notre route
 entre l'*Ouest quart Nord-Ouest* et le *Nord-
 Ouest*, nous attendant chaque jour à découvrir
 ces bois qui, au rapport des Indiens, devaient
 nous approvisionner de toutes les productions
 du pays. Mais le calcul de *Chawchinahaw* était
 si peu exact, qu'après avoir marché le double

A L'OCEAN NORD. 5

du temps qu'il nous avait indiqué, nous ne ~~_____~~
vîmes aucune apparence de bois dans la direc- 1769.
tion que nous suivions; nous en eûmes seule- ^{Novem.}
ment des indices très-fréquents dans la partie
du Sud-Ouest.

Le froid étant devenu fort vif, et nos petites provisions anglaises se trouvant épuisées sans pouvoir les remplacer sur les hauteurs couvertes de neige, à travers lesquelles nous voyagions depuis quelque temps, nous fûmes contraints de diriger notre route plus à l'Ouest. Nous atteignîmes, le soir suivant, un mauvais 19.
petit bois dont les sentiers étroits portaient plusieurs traces de daims; nous y tuâmes quelques perdrix. Le chemin que nous avions parcouru jusque-là était si rude et si pierreux, que nos traîneaux se rompaient à chaque instant, et pour comble de malheur, le sol ne nous offrait rien pour les réparer; mais le petit bois dans lequel nous venions de pénétrer nous fournit d'amples ressources à ce sujet. — La facilité d'y dresser nos tentes toutes les nuits

nous procura des abris plus commodes que 1769. dans la contrée stérile dont nous sortions, et Novem. où nous nous estimions tous très-heureux, lorsque nous pouvions rassembler de quoi faire un peu de feu. — Nous n'avions en général d'autre moyen de nous garantir des injures du temps, que de creuser un trou dans la neige qui recouvrait la mousse. Nous nous y étendions enveloppés de nos couvertures, et après avoir établi nos traîneaux en travers au vent.

21. Nous fîmes halte toute la journée du 21. — Les Indiens s'occupèrent à chasser, et leurs femmes à pêcher dans un petit lac, près duquel nous avions fixé nos tentes, et où elles prirent quelques poissons après avoir rompu la glace en plusieurs endroits. Les hommes revinrent le soir avec trois daims qu'ils avaient tués, et qui nous arrivaient fort à propos; mais notre nombre était si grand, et les Indiens avaient un tel appétit, qu'en moins de deux ou trois bons repas presque toute la chasse disparut. — Les trois daims dévorés, et nos traîneaux réparés

A L'OCEAN NORD. 7

réparés ainsi que nos raquettes, ce qui ne nous prit qu'un jour, nous dirigeâmes notre route ~~1769.~~ au Nord-Ouest quart-Ouest et à l'Ouest ^{Novem.} Nord-Ouest, à travers des pins d'une médiocre apparence, et entremêlés de mélèzes nains, qui sont connus dans la Baie de Hudson sous le nom de *génévriers*. Nous découvrîmes, chemin faisant, beaucoup de traces de daims et de bœufs musqués, comme on les appelle dans cette partie de l'Amérique; mais aucun de mes compagnons ne fut assez heureux pour en tuer, de sorte que nous nous trouvions réduits à quelques perdrix; car elles étaient si peu abondantes, qu'à peine la part de chacun de nous allait-elle à la moitié d'une perdrix par jour, ce qui formait toute notre nourriture pour vingt-quatre heures.

Je remarquai alors que le Capitaine *Chaw-chinastaw* n'avait point le succès de notre entreprise à cœur; il en représentait les difficultés comme insurmontables, et ne laissait échapper aucun moyen de me décourager, 26.

1709. ainsi que mes compagnons Européens. Plus-
 Novem. sieurs fois même il nous donna à entendre,
 qu'il désirait retourner à la Factorerie; mais
 voyant que j'étais décidé à continuer mon
 voyage, il eut recours à tous les expédients
 qui lui parurent propres à remplir son objet.
 L'une de ces mesures fut de nous couper les
 vivres; de manière que nous nous trouvâmes
 réduits, pendant un temps considérable, à ne
 subsister que du gibier que les deux chasseurs
 Indiens du Sud, mes deux compagnons blancs
 et moi, pouvions tuer; mais le produit de
 notre chasse était bien disproportionné à nos
 besoins, vu la quantité de femmes et d'enfants
 qui nous accompagnaient.

Chawchinahaw, s'apercevant que son
 projet de nous prendre par famine ne répon-
 dait point à tout ce qu'il en avait espéré, et
 que nous n'étions pas gens à céder facilement
 à la faim, parvint à détacher de nous plu-
 sieurs de nos meilleurs Indiens du Nord, qui
 29. désertèrent dans la nuit, emportant avec eux

A L'Océan Nord. 9

quelques sacs de munition , plusieurs outils ~~de~~
de fer , comme des haches , des ciseaux à 1769.
fendre la glace , des limes , et d'autres articles ^{Novem.}
de première nécessité pour nous.

Aussi-tôt que je fus instruit de cette in- 30.
famie , je demandai à *Chawchinahaw* la raison
d'une pareille conduite. — Il me répondit qu'il
ne connaissait rien de l'affaire , et que si le
fait était vrai , la prudence nous conseillait
de ne pas aller plus loin , m'ajoutant que lui
et tout le reste de sa troupe étaient décidés
à retourner chez eux. En effet , après m'avoir
donné quelques renseignements sur la route
la plus courte à tenir pour gagner la rivière
Seâl , et delà le Fort , et m'avoir remis ,
ainsi que les siens , les effets commis à leur
charge , tous prirent leurs paquets , et mar-
chèrent au Sud-Ouest en faisant retentir les
bois de leurs longs éclats de rire , et nous
abandonnant à nos réflexions , qui ne pouvaient
être que très-tristès , éloignés , comme nous
l'étions , de près de 200 milles du *Fort du*

~~17~~ *Prince de Galles*, chargés d'un lourd bagage,
17 9. et abattus au moral et au physique par la faim
Décem. et la fatigue.

Notre situation , quoique très-allarmante , ne nous permettait pas de donner beaucoup de temps à la réflexion. Ainsi , après avoir arrimé de notre mieux nos traîneaux , dont nous fûmes obligés de jeter quelques sacs de balles et de plomb , nous nous mêmes aussi-tôt en route pour retourner au Fort. Nous eûmes le bonheur de tuer plusieurs perdrix dans le cours de la journée ; je dis le bonheur , car nous n'avions pas mangé depuis quelques jours. A peine , dans les cinq précédents , avions-nous tué assez de perdrix pour en distribuer la moitié d'une à chacun , et cette provision individuelle avait été bientôt dissipée. J'observerai que pendant le temps que nous souffrions de la faim , les Indiens du Nord étaient bien loin de l'éprouver. Marchant toujours à notre tête , ils avaient l'avantage presque exclusif de tuer les perdrix , les lapins ou les

A L'OCCÉAN NORD. 11

autres animaux qui se présentaient. Ils possédaient en outre une grande quantité de farine ^{1769.} de froment, de gruau d'avoine, et d'autres ^{Décem.} vivres anglais qu'ils avaient détournés de mes provisions dans les premiers temps de notre voyage; et comme un des Indiens de la Factorerie, ainsi que sa femme, qui était une Indienne du Nord, se transportaient fréquemment dans les tentes de leurs compatriotes, et n'en revenaient jamais qu'avec d'amples provisions, lorsque mes compagnons et moi nous mourions de faim, je me crus fondé à les soupçonner d'avoir été les principaux agents du détournement en question, d'autant plus que cet homme et sa femme étaient capables de tous les crimes.

La journée fut très-belle pour la saison. — 1.
Nous étions partis de bon matin, et nous arrivâmes le soir à la rivière *Seal*, dont nous suivîmes les bords pendant quelques jours. — Nous tuâmes, chemin faisant, beaucoup de perdrix, et nous aperçûmes plusieurs daims;

mais le temps était si clair, que mes Indiens
 1769. ne purent tuer que deux de ces derniers. Le
 Decem. gibier finissant par devenir fort abondant, nos
 craintes de disette disparurent, et, quoique
 nous fussions très-chargés, et que nous fissions
 de grandes journées, nos esprits étaient en bon
 état, et les forces nous revenaient insensiblement.

5. En descendant le long de la rivière *Scal*, nous rencontrâmes un étranger, Indien du Nord, qui chassait. Quoiqu'il n'eût rien tué de la journée, il nous invita très-obligamment à venir à sa tente, en me disant qu'il avait ample provision de gibier à mon service, et qu'il serait charmé en même temps de profiter de la présence de mes Indiens du Sud, pour s'emparer de deux à trois maisons de castors, situées près de sa tente, où il n'avait qu'un homme et trois femmes.

Nous étions loin alors d'avoir besoin de provisions; néanmoins nous acceptâmes son invitation, et nous suivîmes notre nouveau

guide à sa tente. Suivant son calcul , il ne ~~ne~~ devait exister qu'une distance de cinq milles 1769. entre elle et le lieu où nous nous étions ren- ^{Décem.}contrés ; suivant le nôtre , elle se trouva être de près de quinze , et nous ne pûmes arriver chez l'Indien que vers le milieu de la nuit. Quand nous en fûmes près , nous tirâmes un ou deux coups de fusil , qui est le signal ordinaire pour annoncer l'approche de quelque étranger , et il fut répondu au nôtre par l'homme qui était dans la tente. Ce bon Indien vint nous recevoir à la porte , et me prenant par la main , il nous invita à entrer ; mais comme la tente se trouvait trop petite pour nous contenir tous , il ordonna à ses femmes de nous aider à dresser nos tentes ; en même temps il m'introduisit dans la sienne avec tous ceux de ma troupe qui purent y trouver place , et il nous régala de tout ce qu'il avait de meilleur. Chacun alluma gaiement sa pipe , et la conversation roula naturellement sur les procédés de *Chawchinalaw* et de ses gens envers nous. — A chaque trait , notre hôte

— s'écriait : » *Ah ! si j'avais été là , les choses*
 1769. *ne se seraient point passées ainsi ! »* — Malgré
 Décom. toutes ses belles exclamations, et l'hospitalité
 qu'il exerçait envers nous dans ce moment ,
 cet homme se fût comporté comme les autres ,
 s'il s'était trouvé avec eux.

Après un excellent souper , nous prîmes
 congé , pour la nuit , de notre hôte , qui , en
 recevant nos adieux , nous rappela assez clai-
 rement qu'il aurait besoin de nous le lende-
 main. Nous nous retirâmes alors dans nos
 tentes.

6. Le lendemain de grand matin , mes Indiens
 nous aidèrent à nous emparer des maisons des
 castors dont j'ai parlé ci-dessus. Ces maisons
 étaient petites , et comme quelques-uns des
 castors avaient déjà pris la fuite , nous ne
 pûmes en tuer que six , qui furent cuits et
 dévorés la nuit suivante en grande pompe.
 Je reçus de mes hôtes plusieurs pièces de
 venaison , équivalant au moins à deux daims ;
 et quoique j'offrisse d'en payer la totalité , je

A L'Océan Nord. 15

m'aperçus que *Mackachy* et sa femme s'en ~~approprièrent~~ appropriaient les meilleurs morceaux. Je m'en ^{1769.} plaignis aux Indiens; mais ils aimèrent mieux, ^{D. cem.} par un sentiment de fraternité, en faire présent à *Mackachy*, plutôt que de me vendre le tout au double du prix que coûte ordinairement le gibier dans ces pays. Ce fait suffit pour prouver tout l'avantage qu'un Indien de ces contrées a sur un Anglais, lorsque celui-ci, jeté à une aussi grande distance des comptoirs britanniques, se trouve dépendre des Naturels pour sa subsistance.

Réfléchissant que je m'étais arrêté assez ^{7.} long-temps chez ces étrangers, je donnai ordre de tout préparer pour notre départ; en outre de la grande quantité de venaison que j'avais achetée pour notre usage pendant notre séjour dans la tente, je m'en procurai une nouvelle pour achever notre route.

Nous prîmes finalement congé de notre hôte ^{8.} de bonne heure dans la matinée, et nous continuâmes notre marche vers le Fort. — Un

~~Un~~ des étrangers se joignit à nous, et je n'en
1769. devinai pas d'abord le motif; mais bientôt
Décem. après notre arrivée à la Factorerie, j'appris
que sa visite avait pour objet de réclamer le
paiement du gibier dont il avait été fait pré-
sent à *Mackachy* dans la tente. — Le temps
fut très-beau, mais extrêmement froid; et il
ne nous survint rien de remarquable jusqu'à
notre entrée au *Fort du Prince de Galles*, où
nous arrivâmes le 11 Décembre, à ma grande
mortification, et à l'extrême surprise du Gou-
verneur, qui avait beaucoup compté sur l'hon-
nêteté et l'intelligence de *Chawchinahaw*.

CHAPITRE II.

Événements depuis mon retour à la Factorerie jusqu'à mon second départ, ainsi que ceux de la première partie de ma seconde expédition jusqu'au moment où j'eus le malheur de rompre mon Quart de Cercle.

Événements survenus à la Factorerie. — Départ pour ma seconde expédition. — Arrivée à la rivière Seal. — Grande provision de daims pour quelque temps. — Comment les Indiens pêchent sous la glace. — Etabli nos filets. — Manière de les placer sous la glace. — Mon guide me propose de nous arrêter jusqu'à ce que les oies commencent à voler. — Consenti à sa proposition. — Nous fixons notre tente à demeure. — Manière de tenter

en hiver. — Le poisson très-commun pendant quelque temps, devenu ensuite très-rare. — Grande disette de vivres. — Emploi de mon temps. — Mon guide tue deux daims. — Expéditions vers l'endroit où ils se tenaient; tué plusieurs autres, ainsi que trois castors. — Nouvelle disette de provisions. — Beaucoup d'Indiens de l'Ouest se joignent à nous. — Remis en marche et dirigé notre route vers les terrains stériles. — Arrivée à Shee-than-nee, où nous éprouvons une grande détresse par le défaut de vivres. — Les Indiens tuent deux cignes et trois oies. — Abondance d'oies et d'autres oiseaux de passage. — Départ de Shee-than-nee, et arrivée à Béralzone. — Le fusil d'un de mes compagnons crève, et le blesse à la main gauche. — Départ de Béralzone, et marche vers les terres stériles, entièrement dépourvues de bois. — Quitte nos traîneaux et nos raquettes. — Chacun de nous prend sur son dos partie du bagage. — Ma part du fardeau. — Eprouvé beaucoup de fatigues. — Privation de vivres pendant plusieurs jours. — Les Indiens tuent trois

A L'OCEAN NORD. 19

beaufs à musc que, faute de feu, nous mangeons crusds. — Retour du beau temps; allumé du feu; suites d'une longue abstinence; nous nous arrêtons un jour ou deux pour faire sécher quelques viandes au Soleil. — Fait route au Nord-Ouest, et arrivé à Cathawhachaga, où nous trouvons quelques tentes d'Indiens. — Rencontre d'un chef du Nord, nommé Kcelshies; remise à lui faite d'une lettre pour le Gouverneur du Fort. — Evénements durant notre séjour à Cathawhachaga; parti de ce lieu et marché au Nord-Ouest. — Rencontre de plusieurs Indiens. — Refus de la part de mon guide d'aller plus loin; motifs par lui allégués. — Beaucoup d'Indiens se joignent à nous. — Arrivée à la rivière de Doo-baunt-whoie. — Manière dont les Indiens traversent les rivières avec leurs canots. — Inutilité en général de ces rivières pour les Naturels du pays par les difficultés de la navigation. — Le quart de Cercle et la poudre se trouvent égarés. — Réflexions sur notre situation et sur la conduite des Indiens. — Retrouvé le

— quart de Cercle et une partie de la poudre.
 1770. — Latitude observée. — Rupture du quart de
 Fév. Cercle. -- Nous nous décidons à retourner
 à la Factorerie.

PENDANT l'absence que je venais de faire du Fort du Prince de Galles, plusieurs Indiens du Nord étaient arrivés à la Factorerie dans un grand état de détresse, et on les avait employés à tuer des perdrix pour la consommation du Fort. Un de ces Indiens, nommé *Conne-e-quesc*, ayant rapporté qu'il avait été très-près de la fameuse rivière dont j'étais chargé de faire la recherche, *M. Northon* l'engagea, ainsi que deux autres Indiens du Nord, à m'accompagner dans une nouvelle expédition. Pour en écarter, autant que possible, les embarras et les obstacles, il fut décidé que les Indiens n'emmèneraient point leurs femmes avec eux. (1) Je déclarai que je

(1) La proposition en fut faite par le Gouverneur, quoiqu'il sût bien que nous ne pouvions nous passer de

A L'Océan Nord. 21

ne prendrais aucun compagnon Européen, ~~et~~
et que je me bornerais aux deux chasseurs ^{1770.}
Indiens du Sud qui m'avaient suivi la pre- ^{Fév.}
mière fois. — Les Indiens, soit du Nord, soit
du Sud, avaient eu si peu d'égards pour
Ibester et *Merriman*, lors de mon premier
voyage, sur-tout dans les temps de disette,
que c'est ce qui me détermina à les laisser,
quoique le premier désirât beaucoup de m'ac-
compagner, malgré les périls et les fatigues
d'une pareille entreprise. Pour *Merriman*, sa
santé était affaiblie de nos courses, et d'un
rhume violent qu'il avait contracté avant que
d'arriver à la Factorerie, de sorte que loin de
m'offrir ses services pour un second voyage,
il me parut au contraire très-content de rester
en sûreté avec ses amis.

Toutes ces dispositions faites, et le nombre
des Indiens qui devaient m'accompagner

ces femmes, pour nous aider soit à tirer notre bagage,
soit à dresser nos tentes, à allumer du feu, à tendre nos
peaux, &c.

déterminé, nous nous approvisionnâmes de
1770. beaucoup de munitions, ainsi que de tous
Fév. les autres articles utiles dont nous pouvions
nous charger. Nous y ajoutâmes quelques
marchandises, pour faire des présents aux
Indiens, comme nous l'avions pratiqué ci-
devant.

Mes nouvelles instructions se bornaient à
un ordre de pénétrer aussi loin qu'il me serait
possible. On m'y renvoyait à celles du 6 No-
vembre 1769, pour la manière de me con-
duire dans cette seconde expédition.

23. Tout étant prêt pour notre départ, je me
mis en route du Fort le 23 Février, accom-
pagné de trois Indiens du Nord et de mes
deux chasseurs du Sud. J'eus bien soin d'em-
pêcher que *Mackachy* ne se joignît à nous.
Quoiqu'il fût un excellent chasseur, il ne
m'avait que trop prouvé qu'il était encore un
plus grand fourbe.

La neige, à l'époque de mon départ,
couvrait

couvrait tellement les remparts du Fort, qu'à ~~peine~~ peine pouvait-on distinguer quelques canons. 1770.
 Cet incident fut cause que le Gouverneur ne ^{Fév.} me fit pas saluer comme à ma première sortie; mais cet honneur ne pouvant rien ajouter à l'importance de mon expédition, j'en fis volontiers le sacrifice. Je reçus à la place trois acclamations de la part du Gouverneur, des Officiers et des habitants.

Après avoir quitté la Factorerie, nous tinmes à-peu-près la même route que dans mon premier voyage jusqu'à la rivière *Seal*; mais au lieu de la traverser et de pénétrer sur les terrains stériles comme précédemment, nous suivîmes le cours de la rivière, excepté en deux endroits où les bords se prolongeaient si avant dans le Sud, qu'en traversant deux langues de terre de l'étendue tout au plus de cinq à six milles, pour rejoindre toujours la rivière, nous économisâmes chaque fois près de vingt milles de chemin.

Le temps était si variable, et en général si

orangeux, que nous nous vîmes souvent obligés
1770. de passer deux ou trois nuits dans la même
Mars. place. En revanche, les daims donnèrent avec
une telle abondance pendant les huit ou dix
premiers jours, que les Indiens en tuèrent
autant qu'il nous était nécessaire; mais nous
étions tous déjà si chargés, qu'il nous fut
impossible d'en emporter la totalité. L'expé-
rience ne tarda pas à me prouver combien cet
inconvenient était grave pour nous; car lorsque
nous n'avions pas fait provision de gibier pour
trois ou quatre jours, nous ressentions une
grande disette. Il nous arriva rarement néan-
moins de nous coucher sans souper jusqu'au
3. 8 Mars. — Quoique nous n'eussions fait qu'en-
viron huit milles dans la matinée, et que nous
eussions employé le reste du jour à chasser,
nous n'avions pas même tué une perdrix lors-
que la nuit arriva. — Nous ne découvrîmes
pas non plus de traces à nous faire espérer un
meilleur succès le lendemain matin. — D'après
cela, nous préparâmes des lignes et des ha-
meçons pour la pêche, notre tente se trouvant

A L'OCCÉAN NORD. 25

placée sur le côté d'un lac, dépendant de la ~~rivière~~
rivière *Seal*, et qui dès-lors nous sembla devoir 1770.
être poissonneux. Mars.

Nous pliâmes de bon matin notre tente, et 9.
nous fîmes environ cinq milles à l'*Ouest quart*
Sud-Ouest pour arriver à une partie du lac
qui nous parut plus commode pour pêcher que
celle où nous venions de passer la nuit. Aussi-
tôt après avoir atteint cet endroit, nous nous
distribuâmes l'ouvrage. Les uns furent em-
ployés à faire des trous dans la glace, les autres
à dresser la tente et à allumer du feu, &c.
Nos tâches remplies, comme la matinée était
peu avancée, ceux de nous qui avaient été
chargés de dresser la tente partirent pour la
chasse, et l'un d'eux nous rapporta le soir
un porc-épic. Les pêcheurs, de leur côté,
prirent plusieurs belles truites, qui nous pro-
curèrent un excellent souper, et le lendemain
un très-bon déjeuner.

Tout le procédé de la pêche sous la glace

1770. en Hiver consiste à pratiquer dans la glace
 Mars. des trous en rond, d'un ou de deux pieds de
 diamètre, dans lesquels on introduit des ha-
 meçons amorcés, que l'on a soin de tenir
 toujours en mouvement, soit pour empêcher
 l'eau de se geler faute d'être agitée, soit pour
 attirer le poisson vers les trous; car il est
 reconnu dans ces pays que le poisson se prend
 plutôt à une amorce tenue en mouvement qu'à
 celle qui ne l'est pas.

10. Nous nous remîmes à pêcher de grand
 matin; mais y ayant employé toute la matinée
 sans succès, nous levâmes notre tente et
 vînmes l'asseoir à environ huit milles plus
 loin à l'*Ouest*, sur les bords du même lac, où
 nous creusâmes une plus grande quantité de
 trous dans la glace. Cette pêche nous valut
 11. plusieurs beaux brochets. — Le jour suivant
 nous transportâmes notre tente à environ cinq
 milles au *Sud-Ouest*, près d'une petite rivière.
 — Quatre filets nous rapportèrent dans le cours
 de la journée beaucoup de beaux poissons,

principalement des brochets, des truites, des ~~perches~~ perches, et une autre espèce commune de ^{1770.} poisson à qui l'on donne le nom de *Methy* (1) ^{Mars.} dans la Baie de Hudson.

Avant que d'établir un filet sous la glace, on commence par en mesurer exactement la longueur, et à cet effet, on l'étend près de l'endroit où l'on se propose de pêcher. — On ouvre ensuite, à dix ou douze pieds de distance l'un de l'autre, une rangée de trous, dont le nombre est proportionné à la grandeur du filet. — On passe alors sous la glace une ligne attachée par l'un de ses bouts à une longue perche d'un bois léger, que l'on a commencé par introduire dans un des trous de l'une des extrémités, et à l'aide de deux bâtons fourchus, on dirige et on fait passer cette perche d'un trou à l'autre jusqu'au dernier, par lequel on la retire. — Les deux bouts de

(1) Ce poisson se prend ordinairement avec l'hameçon. — Le temps le plus favorable pour le pêcher est la nuit. Plus elle est obscure, mieux cela vaut.

la ligne saisis , une personne lie fortement le
 1770. filet à l'un , et une seconde le tire sous la
 Mars. gl. ce. — On a la précaution de suspendre une
 pierre d'un certain poids à chacune de ses
 extrémités inférieures , afin de le tenir toujours
 plongé , et de l'empêcher en même temps de
 remonter par l'effet du courant. — Les Euro-
 péens établis à la *Baie de Hudson* se servent
 du même procédé ; mais avec beaucoup moins
 d'intelligence , de dextérité et de succès que
 les Indiens.

Quand il est question de visiter le filet ,
 on ne laisse ouverts que le premier et le dernier
 trou : pendant qu'un Indien file la ligne , un
 autre retire à lui le filet de dessous la glace.
 — Le poisson pris , on ramène le filet à la
 première place , et on le replie.

Comme l'endroit semblait nous promettre
 abondance soutenue de poisson , mon guide
 me proposa d'y séjourner jusqu'à ce que les
 oies commençassent à voler , ce qui dans ces

A L'OCÉAN NORD. 29

parties septentrionales arrive rarement avant ~~le~~
le milieu de Mai. Il appuya sa proposition 1770.
des motifs suivants : » La saison , me dit-il, ^{Mars.}
» est trop froide pour traverser les terrains
» stériles, et si les bois qui se trouvent ici
» nous offrent un abri passable pour voya-
» ger , leur direction se prolonge tellement à
» l'Ouest , que notre route , dût-elle nous
» valoir l'Ouest Sud-Ouest, nous nous écar-
» terions toujours de celle que nous avons à
» tenir. En nous décidant , au contraire , à
» rester ici jusqu'à ce que le temps nous per-
» mette d'aller droit au Nord , à travers les
» terrains stériles , nous avancerons alors plus
» en un mois que si nous continuions de
» voyager tout le reste de l'Hiver parmi les
» bois. »

Ces raisons me parurent si justes , que je
ne balançai pas à acquiescer à la proposition ,
d'autant plus que le projet en lui-même offrait
peu d'inconvénients. Notre séjour décidé , nous
ne pensâmes plus qu'à fixer notre tente d'une

manière solide, et à nous arranger du mieux
1770. qu'il nous était possible.

Mars.

Quand on veut *tenter* en Hiver, on commence par chercher un terrain uni et sec, et pour cet effet, on sonde avec un bâton le sol recouvert par la neige. — L'emplacement trouvé, on écarte circulairement la neige jusqu'à ce qu'on rencontre la mousse. — Si l'on se propose de passer plus d'une nuit ou de deux dans l'endroit, on coupe et on transporte cette mousse pour éviter les accidents auxquels sa facilité à prendre feu, lorsqu'elle est sèche, n'expose que trop souvent. — On se procure ensuite des pieus dont le nombre et la grandeur sont proportionnés à l'étendue de la tente et à la quantité de ses habitants. Dans le cas où il n'aurait pas été possible de trouver un pieu fourchu, on en lie deux ensemble par le haut, que l'on dresse ensuite, en prenant pour l'écartement de leurs pieds la mesure du diamètre de la tente. — Les autres pieus sont placés tout autour à une égale distance l'un

A L'OCÉAN NORD. 31

de l'autre, et alignés de manière à représenter ~~un~~
un cercle parfait par le bas. On étend alors ^{1770.}
la tente sur les pieux, et on l'arrête à l'exté- ^{Mars.}
rieur, en ayant soin de présenter l'ouverture
au vent. Je dois faire observer que ce dernier
procédé n'est employé par les Indiens que
lorsqu'ils se transportent d'un lieu à un autre ;
car lorsqu'ils se proposent de séjourner quelque
temps dans un endroit, ils placent toujours la
porte de leurs tentes au Sud.

Ces tentes sont faites en général de peaux
d'élans peu épaisses, que les Indiens préparent
et façonnent. — Elles ressemblent de près à
un éventail renversé, de manière que la plus
grande largeur se trouve au pied, et la plus
petite à l'extrémité de la partie supérieure,
où l'on pratique une ouverture pour servir à
la fois de cheminée et de fenêtre.

Le feu est toujours placé au milieu et à
terre. — Le reste du plancher est couvert de
petites branches de pins, qui tiennent lieu de

sièges et de lits. — On en étend pareillement
1770. une grande quantité autour des pieux à l'exté-
Mars. rieur , que l'on enduit ensuite d'une couche
épaisse de neige pour garantir l'intérieur de
l'air du dehors et y entretenir la chaleur. —
La tente que je décris ici est celle en usage
parmi les Indiens du Sud , et la même dont
j'ai fourni un modèle à la Factorerie ; car
celles que l'on rencontre chez les Indiens du
Nord sont composées de divers matériaux ,
et ont une forme absolument différente ,
comme on le verra ci-après.

Notre tente occupait une position vraiment
agréable , sur-tout pour une résidence de
printemps. Elle était placée sur une petite
élévation , qui commandait la vue d'un lac
considérable , dont les bords étaient ombragés
d'arbres de différentes espèces , tels que des
pins , des mélèses , des bouleaux et des peu-
pliers. Au loin , et par intervalles , de hautes
montagnes , dont les sommets couverts de
neige dominaient des bois de haute-futaie ,

A L'OCÉAN NORD. 33

présentaient un contraste magnifique. A deux ~~cent~~ ^{1770.} cents verges environ de la tente grondait une cataracte, que sa rapidité ^{Mars.} préserve de la gelée, même dans les hivers les plus froids. Au pied de cette chute d'eau qui communique avec le lac au-dessous, était un beau bassin de près d'un mille de long, et de plus d'un demi-mille de large, sur les bords duquel nous avons établi nos filets en vue de la tente.

Nous passâmes le reste de ce mois sans éprouver d'évènement susceptible de troubler notre repos ou qui mérite d'être rapporté. — Nos filets nous approvisionnaient chaque jour de poisson, et mes Indiens avaient assez du travail de la pêche, ou plutôt étaient trop paresseux pour se donner des peines au-delà; car pendant tout le temps de notre séjour, aucun ne s'offrit d'aller tuer une perdrix ou quelque autre chose qui pût varier nos mets.

Comme le lecteur suppose peut-être que le temps devait me paraître long, je vais

===== l'informer de la manière dont je l'employais.

1770. — Premièrement , je saisis toutes les occasions favorables pour déterminer la latitude de l'endroit que je trouvai être de $58^{\circ}, 46^1, 30$ Nord , ainsi que la longitude que je calculai de $5^{\circ}, 57^1$ à l'Ouest du Fort du Prince de Galles. Ces observations vérifiées , je m'occupai de la rédaction de mon Journal et de ma Carte. — Je m'amusai ensuite à construire des trappes , où je pris quelques martinets , et pour ménager ma poudre , je tendis des pièges aux perdrix. — On se sert pour les premières de souches d'arbres , arrangées de façon qu'au moindre effort du martinet , pour s'emparer de l'appât qu'on y a placé , la petite pièce de bois , sur laquelle porte la trappe , cède , et la souche renversée accable de son poids l'animal , qu'elle tue du coup ou qui y périt soit par la gelée , soit de la main du premier chasseur.

Le procédé pour prendre les perdrix au piège consiste à clorre un terrain de petites palissades , ou à projeter celles-ci à angles

A L'Océan Nord. 35

droits du côté d'une touffe de saules , que les perdrix aiment beaucoup à fréquenter. — On laisse entre chaque palissade une ouverture pour faire un passage à ces oiseaux. On garnit d'un piège l'ouverture , et lorsque les perdrix , suivant leur usage , vont sautillant le long des saules pour chercher leur subsistance , quelques-unes ne manquent pas de donner dans le piège , où elles restent jusqu'à ce qu'on les en retire — Je prenais dans un jour de trois à dix perdrix par ce procédé simple , qui n'exige d'autre soin que celui d'aller examiner les pièges le soir et le matin.

J'ai déjà observé qu'il ne nous était rien arrivé qui pût troubler notre repos jusqu'au premier Avril. Ce jour-là , à notre grand étonnement , les filets ne nous rapportèrent pas un seul poisson. — Quoique nous eussions fait les jours précédents une pêche assez abondante , mes compagnons , en vrais Indiens , l'avaient toute consommée ; car ces peuples se couchent rarement sans avoir débarrassé

leurs tentes de toutes les provisions qui s'y trouvent. — Voyant que nos filets ne nous produisaient rien, nous eûmes recours à nos lignes, qui ne nous fournirent dans toute la journée qu'un seul poisson. Ce changement subit dans notre régime diététique alarma tellement un de mes compagnons, qu'il pensa à reprendre l'usage de son fusil, auquel il n'avait pas touché depuis près d'un mois.

2. Nous nous levâmes de très-bonne heure ; *Conne-e-quesc*, mon guide, fut à la chasse, et le reste s'occupa à pêcher au filet et à la ligne près de la tente, mais avec si peu de succès de part et d'autre, que le produit suffisait à peine pour le souper de deux hommes. — Ceci, au lieu de tenir éveillés mes compagnons, hâta au contraire l'heure de leur sommeil, et pas un n'eut la précaution d'aller observer les filets, quoiqu'ils ne fussent pas éloignés de plus de deux à trois cents verges de notre tente.

Mon guide, qui était un homme actif et un

A L'OCÉAN NORD. 37

excellent chasseur, habité depuis long-temps ~~■~~
à pourvoir aux besoins d'une nombreuse fa- 1770.
mille, semblait bien supérieur par son in- Avril.
dustrie à mes autres Indiens. — Il persévéra
dans sa chasse pendant plusieurs jours, et
rarement nous rejoignait-il avant la nuit,
tandis que ses camarades passaient la plus
grande partie du temps à fumer et à dormir.

Plusieurs jours s'étaient écoulés sans aucun
changement dans notre position, lorsque, le
10, l'absence de notre guide, plus prolongée 10.
qu'à l'ordinaire, nous fit conjecturer qu'elle
était due à la rencontre de quelques Indiens
étrangers, ou à la découverte soit de daims,
soit de quelqu'autre gibier. — Après l'avoir
attendu assez long-temps, nous fûmes nous
coucher sans souper, étant réduits malheu-
reusement depuis trois jours à une pipe de
tabac et à un verre d'eau. Les perdrix même
avaient disparu entièrement, contraintes par
le dégel de se retirer vers les terrains stériles.
— A minuit, nous eûmes la joie d'être réveillés

— par l'arrivée de notre chasseur , qui apportait
 1770. avec lui le sang et les quartiers de deux daims
 Avril. qu'il avait tués. Tout le monde fut bientôt sur
 pied , et nous nous empressâmes de faire cuire
 une grande chaudière de bouillon , préparé
 avec du sang , de la graisse et de la viande
 coupée en petits morceaux. — C'eût été sans
 contredit un mets très-friand dans tous les
 temps ; il le devenait bien davantage pour des
 gens presque affamés.

Après avoir pris ce restaurant , nous nous
 11. recouchâmes , et le lendemain de grand matin ,
 nous partîmes en corps pour l'endroit où les
 daims avaient été tués. — Comme notre ab-
 sence devait être de courte durée , nous lais-
 sâmes notre tente sur pied , avec tous nos
 effets dedans. Arrivés au lieu de notre destina-
 tion , quelques-uns de nous furent aussi-tôt
 employés à construire une petite cabane avec
 de jeunes pins , et d'autres à enlever la peau
 des daims ; le reste fut à la chasse , d'où il
 revint le soir après avoir tué deux daims.

Nous

A L'Océan Nord. 29

Nous consacraâmes plusieurs jours à nous ~~_____~~
bien régaler ; mais tout ce temps ne fut pas ^{1770.}
donné au plaisir seul. Nos chasseurs tuèrent _{Avril.}
cinq nouveaux daims et trois beaux castors.
Remarquant à la fin qu'il nous serait difficile
de nous procurer une plus grande quantité de
gibier ; nous nous décidâmes à retourner à
notre tente avec les restes de notre chasse.

Ces restes, quoique peu considérables, au-
raient suffi, avec un régime frugal, à nous
nourrir pendant quelque temps, n'étant qu'au
nombre de six ; mais mes compagnons, à
l'instar des autres Indiens, ne quittèrent pas
la table tant que les provisions durèrent. Im-
prévoyants et paresseux, ils ne se donnèrent
pas même la peine d'aller visiter les filets ; de
sorte que beaucoup de beaux poissons qui s'y
étaient pris se gâtèrent tous, et en moins de
douze à quatorze jours, nous nous retrouvâmes
dans le même état de disette que précédem-
ment.

Pendant le cours de notre longue inaction,

Saw-sop-o-kishac, appelé communément
 1770. *Sossop*, mon premier chasseur, Indien du Sud,
 Avril. avait eu le malheur, en coupant des bouleaux
 pour faire des cuillères, des plats, et autres
 ustensiles de ménage, de recevoir à la jambe
 une blessure assez considérable pour l'em-
 pêcher de marcher. — L'autre Indien du Sud,
 quoique très-jeune, était trop indolent pour
 m'être de quelque utilité réelle. Ses services
 se bornaient à tirer sa part du bagage, et à
 consumer nos provisions, fruits de l'industrie
 et des fatigues de ses camarades.

24. Le 24 de bonne heure, dans le jour, nous
 découvrimés un corps d'Indiens qui venait de
 la partie du Sud-Ouest à travers le grand lac,
 sur le côté duquel nous avions assis notre
 tente. Quand il fut près de nous, nous recon-
 nûmes qu'il était composé des femmes, des
 enfants et autres parents des chasseurs Indiens
 du Nord qui s'étaient rendus au Fort du
 Prince de Galles pour y attendre la saison
 des oies. — Ces femmes allaient vers les terreins

stériles, où elles avaient le projet de séjourner ~~_____~~
 jusqu'à l'arrivée de leurs maris, qui devaient 1770.
 retourner du Fort après la disparition des oies. Avril.

Mon guide déterminé depuis quelques jours 27.
 à faire la même route que ces femmes, nous
 abattîmes notre tente dans la matinée, et après
 avoir empaqueté tout notre bagage, nous
 marchâmes à l'Est, en suivant le chemin que
 nous avions pris en venant. Sossop boïtait si
 fort, que nous fûmes obligés de le mettre sur
 un traîneau. Deux des Indiens qui s'étaient
 joints à nous le 24, allant à la même destina-
 tion, se présentèrent volontiers à le tirer.

Après deux bonnes journées de marche dans 29.
 notre ancien chemin, nous arrivâmes à la
 partie de la rivière *Seal*, nommée *She-than-
 nee*, où nous établîmes notre tente et nos
 filets, ayant intention d'y séjourner jusqu'à
 ce que les oies commençassent à voler. —
 Quoique nous eussions déjà aperçu plusieurs
 signes et quelques oies dirigeant leur vol au

1770. Nord-Ouest, nous ne pûmes parvenir à nous
en procurer avant le 13 de Mai. — Ce jour-là,
13. ^{Mai.} mes Indiens tuèrent deux cignes et trois oies,
qui servirent à diminuer un peu la grande
disette que nous éprouvions. — En effet, de-
puis cinq à six jours nous étions réduits à
vivre de quelques *cranberries*, que nous re-
cueillions sur les petites éminences laissées à
sec par la fonte partielle de la neige; et quoique
nous eussions tendu nos filets et nos lignes
dans les endroits jugés les meilleurs, notre
pêche s'était bornée pendant tout ce temps à
trois petits poissons. La plupart des Indiens du
Nord qui nous avaient joints le 24 restèrent
quelque temps avec nous. J'étais informé qu'ils
avaient eu un hiver heureux, et qu'ils appor-
taient avec eux une bonne provision de viandes
séchées; mais quelque bien instruits qu'ils
fussent de leur côté de notre détresse, ils ne
nous firent pas la moindre offre, à mes com-
pagnons du Sud et à moi; toutes leurs lar-
gesses se portèrent sur nos guides du Nord, à
qui ils distribuèrent en secret d'amples secours.

Depuis le 19, les oies, les cignes, les canards, les mouettes et d'autres oiseaux de passage, se montrèrent en si grand nombre, que nous en tuâmes chaque jour autant que notre consommation l'exigeait. Après nous être arrêtés le temps nécessaire pour nous remettre de notre long jeûne, nous reprîmes, le 23, la route des terrains stériles. *Sossop* se trouvait guéri radicalement de sa blessure, et chaque chose semblait prendre une apparence favorable, sur-tout depuis que ma troupe avait été augmentée de douze personnes par la réunion des femmes de l'un de mes guides, et de cinq autres Indiens que j'avais engagés à nous aider à porter notre bagage, prévoyant, par l'approche de l'Été, que nos traîneaux nous deviendraient bientôt inutiles.

Le dégel, qui s'opérait fortement, ayant rendu le trajet des bois presque impraticable, nous suivîmes à l'Est la rivière *Seal*. Après environ seize milles de marche, nous rencontrâmes une petite rivière qui avait sa

~~1770.~~ direction au Nord, et communiquait avec
1770. une chaîne de lacs.

Juin.

- Le temps était extrêmement beau, et agréable, et il y avait abondance de gibier de toute espèce. Nous continuâmes notre route au Nord-Ouest sur la petite rivière et les lacs
1. jusqu'au premier Juin, où nous atteignîmes une place nommée *Béralzone*. Chemin faisant, nous avons tué deux daims, outre un plus grand nombre d'oies qu'il ne nous était nécessaire. Dans l'une de ces expéditions, un de nos chasseurs eut le malheur d'être blessé grièvement à la main par son fusil qui creva; mais il n'y avait heureusement aucun os d'endommagé. Je soignai la plaie, et avec le secours de quelques gouttes de *turlington* et de *basilicon* jaune que je portais avec moi, je parvins en très-peu de temps à rendre à cet Indien l'usage de sa main.

4. Après nous être arrêtés quelques jours à *Béralzone* pour faire sécher une portion de

notre chasse, nous marchâmes au Nord-Ouest ~~vers~~
 vers les terrains stériles, et bientôt nous n'ap- 1772.
 perçûmes plus de bois. Juin.

La neige était alors si amollie, que nous 5.
 avions bien de la peine à marcher avec nos
 raquettes, et d'un autre côté, quoique la terre
 fût découverte en beaucoup d'endroits, il se
 rencontrait par intervalles des couches de neige
 trop épaisses pour pouvoir nous en passer. —
 Le 6 néanmoins, le dégel devenant général, 6.
 et la neige se fondant presque par-tout, nous
 prîmes le parti d'abandonner nos raquettes,
 qui nous gênaient plus qu'elles ne nous ser-
 vaient. — Jusqu'au 10, nous pûmes encore 10.
 faire usage de nos traîneaux, sur-tout pour
 traverser les lacs et les étangs sur la glace;
 mais cette manière de voyager devenant dan-
 gereuse avec l'accroissement du dégel, nous
 nous décidâmes aussi à laisser nos traîneaux,
 et chacun de nous prit sur son dos une partie
 du bagage.

Je ne tardai pas à regretter ma voiture.

— d'hiver, en sentant le poids de mon fardeau.

1770. — Il consistait dans les articles suivants, savoir : le quart de Cercle et son support, une caisse contenant des livres, des papiers, &c.; une boussole, une grande valise, qui renfermait mes hardes, une hache, des couteaux, des limes, &c., et nombre d'autres petits articles destinés en présents aux Naturels. — Un vice de distribution parmi ces effets, joint à leur pesanteur, qui excédait soixante livres, et la chaleur excessive du temps, concouraient à rendre ma marche la plus pénible que j'eusse jamais éprouvée. Mes fatigues étaient encore beaucoup accrues par les mauvais chemins et le défaut de tente, qui m'exposait à toutes les intempéries de l'air. — Nous avons été obligés de couper, pour nous faire des souliers, celle qui nous avait servi précédemment. Elle eût d'ailleurs été trop étroite, et sur-tout inutile pour les terrains stériles, faute de pouvoir s'y procurer des pieux. Si mon guide eût prévenu ou moi ou mes Indiens du Sud, de cette difficulté, nous aurions pu y obvier facilement

en nous approvisionnant de pieux avant de ~~quitter~~ ^{1770.} quitter les bois ; mais je n'avais pas seulement à me plaindre de la négligence de mon ^{Juin.} guide dans cette occasion. — Parvenu , dans la distribution de la tente , à s'en approprier un morceau suffisant pour se loger lui et sa femme , il fut encore assez peu généreux pour ne pas nous offrir , à moi ou à mes Indiens du Sud , de partager son petit établissement.

Avec l'inconvénient d'être exposés nuit et jour aux injures du temps , nous éprouvions celui de nous procurer difficilement des provisions ; et il nous arrivait souvent , lorsque nous en avions , de ne pouvoir faire du feu , et conséquemment de manger nos aliments cruds , ce qui , au commencement , répugnait autant à mes compagnons du Sud qu'à moi , sur-tout pour l'article du poisson.

Cette complication de maux n'influa heureusement ni sur notre physique , ni sur notre moral. Mon guide , quoique toujours plus

— avare de ses provisions à mesure que les nôtres
1770. diminuaient, ne contribua pas peu à soutenir
Juin. notre courage, en nous donnant l'assurance
positive que nous arriverions bientôt dans un
pays abondant en gibier, et où nous trou-
verions d'autres Indiens qui nous aideraient
probablement à porter notre bagage. — Cette
dernière circonstance nous était d'autant plus
agréable, que nous trouvant surchargés du
poids de nos fardeaux, il nous devenait im-
possible, lorsque la providence nous faisait
faire quelque rencontre heureuse, d'emporter
avec nous pour plus de deux jours de provi-
sions; delà ces disettes que nous éprouvions si
23. fréquemment. Du 20 au 23, nous parcourûmes
chaque jour près de 20 milles, réduits à une
pipe de tabac et à un verre d'eau à volonté.
Autant les perdrix et les mouëttes avaient été
communes pendant quelque temps, autant
elles étaient devenues rares; et quant aux
oies et aux canards, ils avaient tous pris leur
vol vers le Nord-Ouest pour s'accoupler et
muer.

A L'Océan Nord. 49

Le 23 de bon matin, nous nous mêmes en ~~route~~ route comme à l'ordinaire; mais nous n'avions ^{1770.} pas fait sept à huit milles, que nous apperçûmes trois bœufs à musc qui paissaient sur le côté d'un petit lac. — Les Indiens se mirent aussi-tôt à les poursuivre, et comme quelques-uns d'eux étaient excellents chasseurs, les trois bœufs furent bientôt tués. — Empressés de jouir de notre bonheur, nous venions d'en écorcher un, lorsqu'une pluie considérable survint et nous empêcha d'allumer de la mousse; car dans l'éloignement de près de cent milles où nous nous trouvions des bois, nous ne pouvions faire du feu qu'avec cette herbe. Jamais pluie n'arriva plus mal-à-propos pour des gens qui jeûnaient depuis quatre à cinq jours. Nécessité, dit-on, n'a pas de loi, et il nous fallut recourir à la méthode dont nous avons fait déjà usage, c'est-à-dire, manger notre viande crue; mais les Indiens du Sud et moi nous eûmes bien de la peine à vaincre notre répugnance pour la chair de ces animaux, qui est passable quand elle est bien

~~—~~ cuite, mais que sa dureté naturelle et une trop
1770. forte odeur de musc rendent très-désagréable
Juin. quand elle est crue. La continuation de la
pluie et de la neige, nos besoins devenus très-
pressants, nous contraignirent de faire le sa-
crifice de nos goûts, et nous mangeâmes
presque la totalité d'un bœuf crud.

Malgré toute ma bonne contenance, et
quelque recours que j'eusse à ma philosophie,
je dois avouer cependant que mon courage
commençait à m'abandonner dans cette lutte
contre les évènements. Le malheur de notre
position venait de s'accroître par la qualité du
temps, qui non seulement était froid, mais
encore si pluvieux, que pendant près de trois
jours et de trois nuits je n'eus pas un fil sur
moi qui ne fût trempé. — Au retour du beau
temps, nous allumâmes de la mousse, et
après avoir fait sécher nos vêtements, tout
reprit pour nous son train accoutumé, et
comme le navigateur après la tempête, je
tâchai d'oublier mes maux passés.

A L'OCCÉAN NORD. 51

De tous nos besoins naturels, si l'on excepte ~~la soif~~ la soif, il n'en est pas de plus difficile à supporter que la faim, sur-tout dans la position ^{1773.} _{juin.} d'une vie errante comme celle où je me trouvais. Le mal alors de la privation s'aggrave par l'incertitude de sa durée et des moyens propres à l'écarter, aussi-bien que par les fatigues qu'il faut encourir pour le faire cesser et les contre-temps qui déjouent le plus souvent les plans les mieux combinés et les mieux suivis. — Dans une telle situation, non seulement le corps, mais aussi les facultés intellectuelles s'affaiblissent en raison de chaque effort pour la changer. En outre, faute d'action, l'estomac perd tellement sa qualité digestive, qu'on ne peut la lui faire recouvrer qu'avec bien du temps et des soins. — Je ne l'ai que trop éprouvé pendant le cours de ce voyage, où la faim et la fatigue m'ont réduit plusieurs fois si bas, que lorsque la providence me faisait rencontrer quelques provisions, à peine mon estomac pouvait-il recevoir deux ou trois onces de nourriture sans ressentir la

— plus violente oppression. Un autre effet non
 1770. moins fâcheux des longs jeûnes , est la diffi-
 Juin. culté extrême avec laquelle s'opèrent les évacuations naturelles dans les premiers temps. — Il faut s'être trouvé en pareille circonstance pour apprécier les douleurs qui l'accompagnent.

Tenir un Journal de notre régime diététique, ce serait répéter presque toujours la même chose. Il me suffira de dire , pour en faire concevoir une idée juste , qu'entre l'abondance ou la famine il n'y avait point de milieu pour nous. Quelquefois , en effet, nous avions trop , rarement assez , fréquemment trop peu , et souvent rien du tout. J'ajouterai qu'il nous est arrivé maintes fois de jeûner deux jours et deux nuits entiers. — Deux fois nous passâmes trois jours sans manger , et tandis que nous étions à *She-than-nee* , nous ne vécûmes , pendant près de sept jours , que de quelques *cranberries* , d'os brûlés , de morceaux de vieux cuirs et d'eau. J'ai presque toujours

remarqué dans ces temps de disette extrême —
 les Indiens faire l'inventaire de leur garde-robe, qui consistait principalement dans des habits de peaux, pour en distraire les moins bons et les sacrifier à leur faim, qu'ils appaisaient tantôt avec une peau de daim à moitié pourrie, tantôt avec de vieux souliers. — Ces faits peut-être trouveront peu de croyance en Europe; mais les personnes versées dans l'*Histoire de la Baie de Hudson*, et qui connaissent la détresse à laquelle les Naturels des pays voisins sont fréquemment exposés, envisageront ces accidents comme faisant malheureusement partie de l'existence des Indiens, que la famine, le dirai-je! porte fréquemment à se manger entre'eux. (1)

1770.
 Juin.

(1) Les Indiens du Sud prétendent, et c'est une opinion générale parmi eux, que lorsque quelques membres de leur tribu ont été conduits par la nécessité à manger de la chair humaine, ils y prennent tant de goût, que personne n'est en sûreté parmi eux. Quoique ce peuple n'impute jamais à crime cet acte horrible, quand la nécessité seule l'a fait commettre, néanmoins les auteurs

La pesanteur de nos fardeaux ne nous permettant pas de nous charger de beaucoup de
 1770. Juin.

sont fais et abhorrés de tous ceux qui les connaissent, au point que nul Indien ne voudrait habiter la même tente qu'eux, et qu'il arrive fréquemment qu'on les tue en secret. J'ai vu plusieurs de ces Indiens que la faim avait conduits à manger leurs semblables. Aimés et estimés généralement avant cette époque, ils étaient tombés depuis dans un mépris universel. — Tout annonçait en eux une profonde mélancolie, et leurs yeux, interprètes de leurs cœurs, semblaient dire: » Pourquoi nous accabler de votre mépris? l'instant n'est peut-être pas éloigné où vous serez entraînés par la même nécessité! »

Dans le Printemps de 1775, quand je faisais bâtir la maison de *Cumberland*, un Indien, du nom de *Wapoos*, se présenta à l'établissement au moment où quinze tentes d'Indiens occupaient les plantations. — Ceux-ci le questionnèrent beaucoup, et trouvant qu'il avait fait un chemin considérable sans un fusil ou la moindre munition, ils soupçonnèrent qu'il avait rencontré et tué quelqu'un en route. Leur conjecture fut fortifiée par la découverte d'un sac de provisions qu'il avait caché au pied d'un pin planté près de la maison.

provisions,

provisions, nous nous décidâmes à nous ar-
 rêter un ou deux jours pour faire sécher un ^{1770.}
 peu de viande au soleil, ce qui la rend plus ^{Juin.}
 transportable et disponible au besoin. — Notre
 opération se trouva complètement achevée le
 26, et nous reprîmes le même jour notre ^{26.}
 voyage au Nord. — Nous arrivâmes le 30 à ^{30.}
 une petite rivière, nommée *Cathawhachaga*,
 qui se jète dans un grand lac, qu'on appelle
Yath-kied-whoie ou *White-snow-lake*, (lac
 de neige blanche). Nous y fîmes rencontre
 de plusieurs tentes d'Indiens du Nord, qui

Quoiqu'il n'eût rien à trafiquer, je l'accueillis comme étranger. Pendant le temps de notre entrevue, des Indiennes, que la curiosité avait portées à ouvrir le sac, répandirent le bruit qu'il contenait de la chair humaine. Sans l'entremise de quelques-uns des principaux Indiens, plus réfléchis et plus humains que leurs camarades, dont les uns s'étaient déjà armés de leurs fusils, les autres de leurs arcs, tandis que les femmes accouraient avec des haches, c'en était fait des jours de ce pauvre malheureux, à qui l'on ne pouvait imputer d'autre crime que celui d'avoir fait près de 200 milles sans une arme à feu.

~~_____~~ s'étaient occupés pendant quelque temps à
1770. chasser le daim dans leurs canots, à mesure

Juin. que ces animaux traversaient la petite rivière.

Nous trouvâmes aussi un chef ou capitaine de la même nation, se rendant avec une petite partie de sa troupe au Fort du Prince de Galles, où il portait des fourrures et d'autres articles de commerce. Il se nommait

Keelshies. — Dès qu'il fut informé de l'objet de mon voyage, il m'offrit de me rapporter du Fort tout ce dont j'aurais besoin, et quoique nous fussions alors par les 63^d, 4^l de latitude Nord, et le 7^e degré, 12^l de longitude à l'Ouest de *Churchill*, il me promit néanmoins de nous rejoindre avant l'hiver au lieu qui serait indiqué par mon guide. —

D'après cette offre, je passai en revue mes munitions, et jugeant qu'un peu de poudre, de plomb, de tabac et quelques couteaux nous seraient nécessaires avant l'achèvement de notre voyage, je me déterminai à écrire une lettre au Gouverneur du Fort du Prince de Galles pour l'informer de ma situation, et le

prier de m'envoyer par le porteur une certaine quantité des articles ci-dessus. Ma lettre faite, *Keelshies* et sa troupe se remirent en route le même jour pour la Factorerie. 1770.
Juillet.

Cathawhachaga était la seule rivière que je n'avais pu passer à gué depuis la fonte des glaces, et comme nous n'avions pas de canots avec nous, nous fûmes obligés de recourir à ceux des Indiens étrangers. — Quand nous eûmes abordé au côté Nord de cette rivière où résidaient ces Indiens, mon guide me proposa de nous y arrêter quelque temps pour faire sécher de la viande, à l'effet de l'emporter avec nous, proposition à laquelle je m'empressai d'accéder. — Nous tendîmes en même temps nos filets, qui nous rapportèrent une quantité considérable de beaux poissons, tels que des perches, des barbeaux, &c.

Si le nombre de daims qui traversèrent la rivière de *Cathawhachaga* pendant le séjour que nous y fîmes pourvut à nos besoins du

~~moment~~ moment, il fut loin de répondre à notre espoir. 1770. Ainsi, après plusieurs jours d'une vaine attente, nous nous préparâmes à repartir, ce 6. que nous fîmes le 6 Juillet, quoiqu'il nous restât tout au plus des provisions pour un souper. — Comptant toujours sur une meilleure fortune, nous avons négligé de faire des économies les jours précédents.

Avant de quitter la rivière de *Cathawchaga*, je fis plusieurs observations sur sa latitude, qui se trouva être de 63^d, 4^l Nord. Je continuai aussi de rédiger mon Journal et ma Carte. — Au moment de partir, mon guide m'ayant prévenu que sous peu de jours un canot nous deviendrait absolument nécessaire pour traverser quelques rivières non guéables qui étaient sur notre route, et qu'il nous serait impossible d'éviter, j'en achetai un que je payai avec un couteau, dont le prix n'excédait pas deux sous. — Je dois observer que l'Indien qui me vendit ce canot n'en avait plus besoin, et qu'il était charmé de trouver

A L'Océan Nord. 59

à s'en défaire ; car sans cette particularité, et ~~l'ignorance~~ l'ignorance où il était du besoin que nous en avions, il m'eût demandé pour le moins dix peaux de castors. ^{1770.} ^{Juillet.}

Ce canot, ajouté à notre bagage, m'obligea de prendre un nouvel Indien, et j'eus le bonheur de rencontrer un pauvre diable qui fut très-flatté de sa nouvelle charge, n'ayant exercé à-peu-près jusque-là que celle d'une bête de somme. Ainsi, pourvus d'un canot et d'un homme pour le porter, nous quittâmes, le 6 Juillet, comme je l'ai déjà dit plus haut, la rivière de *Cathawhachaga*, et continuant notre route au *Nord quart Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest*, nous arrivâmes le soir sur le côté d'une petite baie dépendante du lac *White-snow*, où nous prîmes avec nos lignes plusieurs belles truites, dont quelques-unes pesaient de quatorze à seize livres. Il se déclara dans la nuit une forte pluie, qui dura trois jours. Le temps fut beau le 9, et le soleil ardent. Nous en profitâmes pour sécher nos

~~170.~~ vêtements et faire route au *Nord-Ouest* ; mais
170. vers le soir la pluie recommença à tomber si
Juillet. abondamment , que ce ne fut qu'avec la plus
grande difficulté que nous pûmes tenir notre
poudre et mes livres secs.

- 17. Nous vîmes le 17 beaucoup de bœufs musqués , dont mes Indiens en tuèrent plusieurs. Cet évènement nous décida à nous arrêter deux à trois jours pour faire sécher et réduire en poudre (1) la chair de quelques-uns de ces animaux , à l'effet de l'emporter avec nous. N'importe quel soit l'animal , sa chair , ainsi préparée , offre un aliment sain et appétissant , toujours prêt et d'un transport facile. Il est connu dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *Thew-hagon* , et parmi les Indiens du Nord , sous celui de *Achees*.

(1) Cette opération ne demande d'autre procédé que de couper les parties maigres de l'animal en petites tranches , que l'on fait sécher au soleil ou à un feu modéré , pour les broyer ensuite entre deux pierres et les réduire en une poudre grossière.

Après avoir préparé autant de viande que nous pouvions en emporter, nous reprîmes notre route au *Nord-Ouest*, laissant derrière nous une partie de notre chasse, faute d'avoir pu la consommer ni nous en charger. Ce n'était pas la première fois que cela nous fût arrivé, et quelque destructrice que puisse paraître cette méthode, elle est si commune parmi toutes les tribus indiennes, qu'on n'y fait pas même attention. — Nous rencontrâmes, le 22, plusieurs étrangers qui se joignirent à nous pour chasser le daim, &c. Le gibier était alors si nombreux, que nous en abattions chaque jour suffisamment pour notre provision, et il ne nous arrivait même que trop fréquemment de tuer de ces animaux pour en extraire uniquement la langue, la moëlle et la graisse.

Quand nous eûmes voyagé quelque temps avec ces Indiens, je crus m'apercevoir que mon guide hésitait à aller plus loin. Comme il ne faisait que placer et déplacer sa tente,

1770.
Juillet.

22.

tantôt se portant en avant , tantôt se tenant
1770. en arrière de nous , ou bien nous abandon-
Juillet. nant pour courir le daim , je ne pus m'em-
pêcher de lui demander la raison de sa con-
duite. Il me répondit que l'année étant trop
avancée pour nous permettre d'atteindre cet
Été la *Rivière de Cuivre* , il pensait qu'il était
plus convenable pour nous de passer l'Hiver
avec quelques-uns des Indiens qui nous avaient
joints dernièrement , m'ajoutant que nous ar-
riverions certainement sur les bords de cette
rivière au commencement de l'Été de 1771.
— Comme je n'avais rien à lui objecter , je
me rendis à son avis , et en conséquence nous
suivîmes les étrangers à l'*Ouest*. En peu de
jours , nous fûmes joints par un grand nombre
d'autres Indiens de différents quartiers , de
30. sorte que le 30 Juillet nous comptions autour
de nous plus de soixante-dix tentes , qui pou-
vaient renfermer six cents personnes. On eût
pris le soir notre camp pour une petite ville ,
et le matin , quand nous nous mettions en
route , la terre , dans un très-grand espace ,

A L'OCÉAN NORD. 63

était couverte d'hommes, de femmes, d'en-
fants, et de chiens. Quoique le sol fût entière-
ment inculte, et ne produisît naturellement
que du *wesh-à-capucca* (1) et de la mousse,
les daims cependant y étaient si multipliés,
que les Indiens en tuaient non seulement ce
qu'exigeait notre consommation journalière,
qui était considérable, vu notre grand nombre,
mais encore au-delà, pour en avoir la peau,
la moëlle, &c., abandonnant le reste à la
pâture des loups, des renards, et d'autres bêtes
de proie.

Dans notre route à l'Ouest, nous rencon-
trâmes plusieurs rivières qui, quoique petites
et de peu d'importance, ne sont nullement
guéables. De ce nombre sur-tout est la rivière
de *Doo-baunt*. (2) Nous avions recours alors

(1) *Wesh-à-capucca* est le nom donné par les Naturels
à une plante qui croît dans toute cette vaste étendue de
terrein qui borde la *Baie de Hudson*. — Les habitants des
établissements européens la font infuser comme le thé.

(2) Cette rivière, ainsi que toutes celles méritant de

à notre canot, qui, quoique d'une grandeur
 1770. ordinaire, ne pouvait porter que deux per-
 Acût. sonnes, dont l'une s'y tenait étendue pour
 faire moins de poids, tandis que l'autre, as-
 sise sur ses talons, ramait avec une pagaie.
 — Cette manière de passer les rivières, toute
 ennuyeuse qu'elle soit, est la plus expéditive
 que ces pauvres Indiens ayent encore pu ima-
 giner. Obligés de porter quelquefois leurs ca-
 nots pendant l'espace de cent cinquante ou
 deux cents milles, et souvent même tout l'été,
 sans trouver l'occasion de s'en servir, la né-
 cessité les contraint de les faire petits et lé-
 gers pour les approprier aux forces d'un seul
 homme.

6. L'Indien que j'avais pris à *Cathawhachaga*
 pour porter mon canot se trouvant trop faible,
 j'engageai un autre de ma troupe à échanger

porter ce nom, que j'ai traversées pendant le cours de
 cette partie de mon voyage, coulent à l'Est et au Nord-
 Est. Leurs eaux et celles des lacs sont très-douces, et
 peuplées de poissons qui ne vivent point dans l'eau salée.

A L'Océan Nord. 65

son fardeau contre le sien , ce qui parut con-
venir aux deux parties. Comme nous ne fai- 1770.
sions que de courtes journées, et que les daims ^{Août.}
étaient très-communs , tout respirait autour
de nous le contentement. — Il ne nous arriva
rien de nouveau jusqu'au 8 , où nous pensâmes 8.
perdre le quart de Cercle et toute notre poudre
par l'accident suivant. — L'Indien , que j'avais
débarrassé du canot comme d'un poids trop
considérable pour ses forces , ne se trouvant
plus chargé , depuis l'échange dont j'ai parlé
ci-dessus , que de ma poudre et de son bagage,
qui ne formaient pas un volume égal à celui
du havresac d'un soldat , et désirant , de mon
côté , chasser le daim , je donnai à cet Indien,
dont le fardeau était moins lourd que le mien,
le quart de Cercle et son support à porter ,
arrangement auquel il se prêta de très-bonne
grâce. Allégé , par ce moyen , de la partie la
plus pesante et la plus incommode de ma
charge , je partis de bonne heure dans la ma-
tinée avec quelques Indiens. — Ayant dé-
couvert du sommet d'une haute élévation,

— après avoir fait environ huit à neuf milles ,
1770. un grand nombre de daims qui païssaient au
Août. fond d'une vallée voisine , nous déposâmes
notre bagage sur cette éminence et y pla-
çâmes un signal , à l'effet d'avertir les autres
Indiens d'y dresser leurs tentes pour la nuit.
— Nous entrâmes alors en chasse. Revenus le
soir , chargés de gibier , à l'endroit où nous
avons laissé nos effets , nous trouvâmes qu'il
ne s'y était rendu qu'une partie des Indiens.
— L'homme qui portait ma poudre et le quart
de Cercle avait pris une autre route avec le
reste. Nous fûmes obligés , à cause de la nuit ,
de différer jusqu'au lendemain matin d'aller à
sa recherche , et comme il n'était pas aisé de
découvrir ses traces en été , nous craignîmes
fortement , mes Indiens du Sud et moi , de
ne pouvoir recouvrer notre poudre , qui de-
vait nous pourvoir de subsistances et de vête-
ments pendant le reste de notre voyage. La
conduite des Indiens du Nord qui nous ac-
compagnaient me faisait peu espérer de re-
cevoir des secours d'eux lorsque je n'aurais

A L'OCÉAN NORD. 67

plus rien à leur donner ; car depuis que nous étions ensemble , aucun d'entr'eux ne m'avait offert la moindre provision sans me demander en retour trois fois plus qu'il n'en aurait retiré s'il l'avait portée à la Factorerie , dont nous étions alors éloignés de plusieurs centaines de milles.

Tous les Indiens en général que je rencontrais s'imaginaient que j'avais mission de les fournir de marchandises, et qu'en conséquence je portais avec moi les magasins de la Compagnie. Les uns me demandaient des fusils, les autres des munitions, des ustensiles de fer et du tabac, ceux-ci des médecines, ceux-là des vêtements; et quand ils voyaient que je n'avais à leur distribuer que quelques bagatelles, je les entendais dire : » C'est un pauvre homme en comparaison du Gouverneur de la Factorerie, que nous ne visitons jamais sans qu'il ne nous donne quelque chose de bon. » On aura de la peine à concevoir qu'il existât un peuple assez privé d'intelligence

pour se figurer que je n'avais entrepris un
1770. voyage aussi long et aussi pénible que pour
Août. leur utilité particulière. La plupart de ces In-
diens me demandaient ce dont ils avaient
besoin avec la même liberté et la même espé-
rance de succès que s'ils se fussent adressés
à une des Factoreries de la Compagnie. Les
autres, plus désintéressés en apparence, m'of-
fraient des fourrures aux mêmes conditions
qu'à la Factorerie, sans réfléchir combien il
était peu vraisemblable que je voulusse ajouter
à l'énorme poids de ma charge des articles
qui, dans ma situation présente, m'étaient
aussi inutiles qu'à eux-mêmes.

Cette singulière conduite de la part des
Indiens me fit faire de sérieuses réflexions.
Elle ne m'indiquait que trop le peu de ser-
vices que j'avais à attendre d'eux, si je ve-
nais, par quelque accident malheureux, à
me trouver dans leur dépendance. Affecté de
cette pensée, en vain je voulus prendre quelque
repos, le sommeil m'abandonna, quoique je

Lui adressasse plus de cent fois ces beaux vers ~~=====~~
 du docteur *Young* :

1770.

Août.

- » Toi, le dieu du repos et que l'ombre environne,
- » Sommeil, viens m'assoupir!.. hélas! il m'abandonne!
- » Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
- » Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
- » De tout être plaintif il évite la couche :
- » L'infortuné l'appèle, et son cri l'effarouche. »

Première nuit d'YOUNG, traduction de COLARDEAU.

Après avoir passé la nuit la plus triste, je 9.
 me levai à la pointe du jour, et je partis avec
 mes deux Indiens du Sud pour aller chercher
 notre déserteur. Déjà plusieurs heures s'étaient
 écoulées, et nous n'avions pas découvert la
 moindre trace dans la direction qu'il devait
 avoir prise, d'après les renseignements que
 l'on nous avait donnés. La nuit approchant,
 sans la moindre apparence de succès, je pro-
 posai à mes compagnons de nous arrêter à
 l'endroit où j'avais remis le quart de Cercle à
 l'Indien, dans l'espérance de trouver parmi la
 mousse quelques vestiges qui pussent nous in-

indiquer le chemin qu'avaient suivi en partant
1770. les Indiens auxquels notre homme s'était joint.

Août.

Arrivés dans l'endroit, nous reconnûmes qu'ils avaient pris du côté d'une petite rivière traversée par eux le matin précédent; et là, nous retrouvâmes, à notre grande joie, le quart de Cercle et le sac qui contenait la poudre, placés sur une pierre élevée; mais nous ne vîmes aucun Indien. En examinant la poudre, nous aperçûmes que le sac avait été ouvert et mis à contribution. Quelque grande néanmoins que fût notre perte, nous retournâmes très-satisfaits à notre premier gîte, où nous retrouvâmes tout ce que nous y avions laissé, à l'exception des Indiens, qui avaient eu cependant l'attention en partant de nous tracer, par des signaux, la route que nous devions tenir. — Nous employâmes tout le reste de la journée à faire nos paquets. Sur le soir, découvrant de la fumée ou plutôt un feu dans la direction de la route qui nous avait été indiquée, nous nous y portâmes, et un peu après dix heures, nous rejoignîmes le corps principal

A L'OCCÉAN NORD. 71

principal des Indiens. Un souper abondant ~~=====~~
nous dédommagea du jeûne que nous avions 1770.
fait toute la journée, et le sommeil vint en- ^{Août.}
suite achever de réparer nos forces abattues
par la fatigue et la mauvaise nuit précédente.

Nous marchâmes dans la matinée du 11 à 11.
l'Ouest, et à l'Ouest quart Sud-Ouest, nous
fîmes halte le 12. J'en profitai pour tâcher de 12.
déterminer notre latitude par une hauteur mé-
ridienne, et je la trouvai de 63^d, 10^l presque
Nord. Comme le soleil se cacha sur le midi,
quoique le temps fût superbe, je laissai le
quart de Cercle en place, afin d'obtenir une
latitude plus exacte par deux hauteurs; mais,
à ma grande mortification, un coup de vent
le renversa pendant que j'étais à dîner. Malheu-
reusement le terrain sur lequel il était posé se
trouvant rocailleux, le niveau à bulles d'air,
la lunette et le vernier furent brisés de ma-
nière à rendre l'instrument entièrement inu-
tile. — D'après ce malheur irréparable, je me
déterminai à retourner au Fort, quoique nous

— fussions alors par les 63^d, 10^l de latitude
1770. Nord, et les 10^d, 40^l de longitude à l'Ouest
Août. de la rivière Churchill.

CHAPITRE III.

Evénements survenus depuis la rupture du
Quart de Cercle jusqu'à mon arriyée à
la Factorerie.

*Plusieurs Indiens du Nord-Ouest se joignent
à nous. — Ils m'enlèvent tous mes effets,
mais sans toucher à ceux des Indiens du
Sud. — Mon guide traité comme moi. —
Repris la route de la Factorerie. — De nou-
veaux Indiens se réunissent à nous. — Ras-
semblé des peaux de daims pour nous en
faire des vêtements; elles nous deviennent
inutiles faute de pouvoir les façonner. —
Epruvé de grandes souffrances par le
manque de tentes et d'habillements chauds.
— La plupart des Indiens nous quittent. —
Rencontre de Matonabee. — Quelques dé-
tails sur ce chef; sa conduite envers moi
et les Indiens du Sud. — Nous voyageons*

1770.

Août.

quelque temps avec lui. -- Observations de cet Indien sur le peu de réussite de nos deux entreprises. -- Pris congé de lui et dirigé nos pas vers un lieu qu'il nous avait indiqué, à l'effet de nous y faire des raquettes et des traîneaux. -- Nous rejoignons Matonabee, avec lequel nous nous acheminons vers la Factorerie. -- Manque absolu de provisions. -- Pris les devants avec quatre Indiens pour être plutôt rendus à la Factorerie. -- Tempête accompagnée d'une neige affreuse. -- Perdu mon chien par l'effet de la gelée; cherché un abri contre le mauvais temps sous une touffe de saules. -- Remis en marche. -- Traversé avec de grandes difficultés un amas confus de rochers. -- Mon arrivée au Fort.

13. **L**E lendemain de la rupture de mon quart de Cercle, je fus joint par plusieurs Indiens du Nord-Ouest, dont quelques-uns nous enlevèrent à mes compagnons et à moi la plus grande partie de nos effets les plus utiles, et,

entr'autres, mon fusil. Quoique nous fussions ~~sur~~ sur le point de retourner au Fort, je n'en sentis 1770. pas moins vivement la perte de ce fusil, vu Août. Le mauvais état de celui de l'un de mes chasseurs; mais comme il n'était pas en mon pouvoir de m'opposer à l'enlèvement de mon arme, je me vis obligé d'affecter encore un air content.

Rien n'égale l'insolence et le sang-froid avec lesquels ces brigands se comportèrent dans ma tente. (1) Le chef de la bande débuta par s'asseoir auprès de moi, et me pria ensuite, ainsi que ses camarades, de leur prêter mon *skipertogan*, (2) pour y prendre du tabac en feuilles.

(1) Cette tente ne consistait que dans trois bâtons piqués en terre, sur lesquels était étendue une couverture.

(2) Le *skipertogan* est un petit sac qui contient une pierre à feu, un briquet, du bois pourri, une pipe et du tabac en feuilles. Quelques-uns de ces sacs peuvent passer pour très-élégants, étant artistement ornés de grains, de tuyaux de pore-épice et de poil de bœuf marin.

— Après avoir fumé deux ou trois pipes , ils me
1770. demandèrent plusieurs articles, et, entr'autres,
Août. un paquet de cartes. Leur ayant répondu que
je n'avais aucun des objets qu'ils désiraient ,
l'un d'eux , portant la main sur mon sac , me
demanda si c'était le mien. Avant que je pusse
répondre affirmativement , lui et le reste de
ses camarades avaient déjà dispersé mes effets
par terre. Chacun s'empara de ce qui put lui
convenir , et ils ne me laissèrent que le sac
vide. Réfléchissant ensuite que , malgré mon
retour prochain à la Factorerie , j'avais besoin
d'un couteau pour couper ma viande , d'une
alêne pour raccommoder mes souliers, et d'une
aiguille pour réparer mes hardes , ils me déli-
vrèrent ces articles , en m'assurant néanmoins
que c'était une grande faveur qu'ils me fai-
saient. Tant de générosité m'ayant enhardi
à réclamer mes rasoirs , ils décidèrent qu'un
seul me suffisait pour le reste de mon voyage ,

Ils sont en général l'ouvrage des femmes , et les Euro-
péens en font grand cas pour la délicatesse du travail.

et ils ne se firent pas scrupule de garder l'autre; ~~mais~~
 mais heureusement ils choisirent le plus mau- 1770.
 vais. Pour mettre le comble à leur générosité, Août.
 ils me permirent d'emporter tout le savon dont
 je jugerais avoir besoin pour ma consumma-
 tion jusqu'à mon arrivée au Fort.

Ils furent plus circonspects envers les In-
 diens du Sud, dans la crainte d'occasionner
 une guerre entre leurs deux nations, ce qu'ils
 n'avaient point à redouter de la part de la
 miennne. Néanmoins ils finirent par ne leur
 laisser que leurs fusils, un peu de munition,
 une vieille hache, un ciseau à couper la glace
 et une lime.

On trouvera, sans doute, étrange que mon
 guide, qui était un Indien du Nord, souffrit
 que ses compatriotes portassent atteinte à la
 propriété des personnes confiées à sa garde;
 mais cet homme, peu fait pour leur en im-
 poser, eût infailliblement partagé notre ou-
 trage, si, affectant un air de générosité, il

~~Il~~n'avait commencé par donner ce qu'il lui était
1770. impossible de défendre.

Août.

Je me mis en route pour retourner au Fort
19. le 19 de grand matin , accompagné de plusieurs Indiens du Nord , qui portaient à la Factorerie des fourrures et d'autres objets de commerce. L'Indien qui avait pris mon fusil me le rendit dans la matinée , ne pouvant s'en servir faute de munition. Le temps fut beau pendant quelques jours et le daim commun ; et comme les brigands , en m'enlevant mes effets , à l'exception de mon quart de Cercle , de mes livres , etc. , m'avaient fort allégé , je trouvai cette partie de mon voyage la plus agréable et la moins fatigante de toutes. Il se passait peu de jours que nous ne rencontrassions quelques Indiens , ou que nous ne découvrissions de la fumée. La plupart de ces Indiens se joignirent à nous pour aller vendre au Fort des fourrures et autres objets de trafic.

31. Le poil des daims ayant acquis la longueur

nécessaire pour des vêtements d'hiver, nous ~~_____~~
 nous procurâmes le plus de peaux que nous ^{1770.}
 pûmes, et, comme il en faut de huit à onze, ^{Septem.}
 suivant leur grandeur, pour l'habillement
 complet d'un homme fait, on jugera aisément
 que c'était ajouter un poids considérable à
 mon fardeau; mais quelque lourd qu'il fût,
 il n'était pas cependant au-dessus de mes
 forces. Le malheur voulut qu'après avoir porté
 ces peaux quelques semaines, elles me de-
 vinssent inutiles, n'ayant aucune femme at-
 tachée à ma troupe pour les façonner. D'un
 autre côté, les Indiens étrangers furent assez
 malhonnêtes pour refuser de les échanger
 contre d'autres toutes préparées, mais d'une
 qualité inférieure, et pour défendre; en même
 temps, à leurs femmes de travailler pour nous,
 sous prétexte qu'elles étaient déjà occupées à
 leur rendre le même service, ainsi qu'à leurs
 familles, ce qui n'était nullement vrai, car la
 plupart d'entr'elles n'avaient presque rien à
 faire. Le refus de ces Indiens provenait uni-
 quement de ma pauvreté présumée, qui leur

— ôtait tout espoir d'une récompense. Je n'ai
1770. jamais connu de peuple aussi peu humain.
Septem. Quoiqu'ils paraissent affectionner beaucoup
leurs femmes et leurs enfants, ils sont très-
indifférents pour tout le reste, et vont même
jusqu'à se moquer des malheureux.

Ce procédé de leur part rendait notre situa-
tion fort désagréable; car, faute d'être assez
couverts, nous commençons à souffrir des
premiers froids. Le défaut d'une tente nous
rendait aussi l'inclémence du temps très-sen-
sible. Mon guide ne partageait aucune de ces
contrariétés, s'étant pourvu d'un bon nombre
d'habits chauds, et l'arrivée d'une de ses
femmes lui ayant procuré une tente, ainsi
que tous les articles appropriés à la manière
de vivre des Naturels du pays. Ce vieil Indien
était si éloigné de prendre intérêt à nous,
qu'il formait depuis long-temps compagnie à
part, et quoiqu'il continuât de porter la plus
grande partie de ce qui nous restait de mu-
nition, nous ne recevions plus rien de lui;

A L'OCÉAN NORD. 81

mais, comme les daims étaient heureusement communs, je ne m'aperçus point, ou du moins que très-peu, de son abandon. 1770.
Septem.

Nos provisions continuaient d'être abondantes, circonstance d'autant plus heureuse pour nous, qu'indépendamment de la saison avancée, le temps était très-mauvais et froid, ou du moins il nous paraissait tel, faute sans doute d'être couverts d'habits de peaux. — Nous poursuivîmes ainsi notre route au *Sud-Est*, lorsque pour comble d'infortune la plupart des Indiens du Nord qui nous faisaient compagnie depuis quelque temps, voyant que nous ralentissions leur marche, par défaut de raquettes, se séparèrent de nous pour prendre les devants. 17.

Dans la soirée du 20, nous fûmes joints du côté de l'*Ouest* par un chef fameux, nommé *Matonabee*, dont parlaient mes instructions. Sa troupe et lui se rendaient comme nous au Fort du Prince de Galles, avec des fourrures 20.

et plusieurs autres articles de commerce. Ce chef, étant jeune, avait résidé plusieurs années dans ce Fort, où il contribua, non seulement à faire connaître la langue des Indiens du Sud, mais où il parvint lui-même, en fréquentant les employés de la Compagnie, à acquérir quelque connaissance de la nôtre. — Il était un des Indiens qui avaient fourni les derniers renseignements sur l'existence de la rivière de la Mine de Cuivre, et ce fut sur-tout d'après ses informations et celles d'un nommé *I-dot-le-czey*, mort depuis, que mon expédition fut concertée.

Les honnêtetés de *Matonabee* me pénétrèrent de sensibilité. Aussi-tôt qu'il fut instruit de notre détresse, il fit préparer toutes nos peaux pour mes Indiens du Sud, et il me pourvut d'un assortiment d'habits de peaux de loutres et d'autres animaux. Comme il lui était impossible de nous fournir des raquettes, nous trouvant alors sur un terrain découvert, il nous indiqua une petite rivière près de

laquelle il savait qu'il existait, et où il existait en effet quelques bouquets de bois qui, ¹⁷⁷⁰⁻ quoique d'une qualité inférieure, devaient ^{Octob.} nous approvisionner de raquettes et de traîneaux assez solides pour nous permettre d'achever notre voyage. — Nous passâmes plusieurs nuits dans la compagnie de ce Chef, tandis que nous parcourions le jour dix à douze milles en avant vers le Fort; et comme l'abondance régnait parmi nous, *Matonabee* me donna un grand repas à la manière des Indiens du Sud. Les mets en étaient copieux, variés et excellents, et il se termina par des chants et des danses de la même nation, dans lesquels se distinguèrent mes deux chasseurs, qui étaient des personnages importants chez eux et bien connus de *Matonabee*, mais qui ne jouissaient d'aucune considération parmi les Indiens du Nord, auxquels ils étaient inconnus. Ceci n'étonne point, quand on sait que la valeur d'un homme aux yeux de ce peuple se gradue sur ses talents pour la chasse, et comme mes Indiens n'avaient pas

— eu occasion de développer les leurs en présence des Indiens du Nord , ceux-ci ne les traitaient pas différemment de leurs chasseurs ordinaires.

1770.
Octob.

Dans l'un de mes entretiens avec *Matonabee* , il me demanda si j'étais décidé à entreprendre un autre voyage pour faire la reconnaissance des mines de cuivre. Sur ma réponse que j'en avais le projet, si je trouvais de meilleurs guides que ceux qui m'avaient été donnés jusqu'ici , il me dit qu'il était prêt à m'en servir, dans le cas où le Gouverneur du Fort y consentirait. Je l'assurai que son offre serait acceptée avec empressement , et que , malgré l'épreuve que je venais de faire des difficultés qui m'attendaient probablement par la suite , j'étais résolu à achever mon entreprise , au risque même de la vie. *Matonabee* me répondit que d'après tout ce qu'il m'avait entendu raconter , ainsi qu'à ses compatriotes les Indiens du Sud , il était persuadé que je n'éprouverais pas avec lui les mêmes

A L'OCÉAN NORD. 85

contrariétés, quoique j'eusse à peine fait un tiers du chemin.

1770.

Octob.

Il attribua tous nos contre-temps à l'im-
péritie de mes guides, et au désir qu'avait
témoigné le Gouverneur du Fort que nous
n'amenassions point de femmes avec nous,
circonstance qui, selon lui, fut la cause prin-
cipale de nos détresses, » car, ajouta-t il,
» lorsque les hommes sont trop chargés, ils
» ne peuvent chasser à de grandes distances,
» et, dans le cas où ils viendraient à tuer
» beaucoup de gibier, qui portera le produit
» de leur chasse? Nos femmes, m'observa-
» t-il, sont faites pour ce travail; une seule
» peut porter ou traîner autant que deux
» hommes.—Elles dressent nos tentes, font
» et raccommoient nos habits, et nous tiennent
» chaud la nuit; en un mot, on ne saurait
» entreprendre un voyage un peu considé-
» rable dans ce pays sans femmes. — Elles
» coûtent d'ailleurs très-peu à nourrir pour
» l'ouvrage qu'elles font; car, comme ce

— » sont elles qui font la cuisine, elles se con-
 1770. » tentent , dans des temps de disette , de
 Octob. » lécher leurs doigts. » Quelque singulière
 que puisse paraître cette description de l'em-
 ploi des femmes Indiennes , elle n'est que
 trop conforme à la vérité , ou du moins elle
 semble l'être ; en effet , ces femmes portent
 toujours les provisions , et il est plus que
 probable qu'elles'aident mutuellement quand
 les hommes ne sont pas présents.

23. Je pris ma route à l'Est le 23 , de grand
 matin , avec mes deux compagnons et deux à
 trois Indiens du Nord , tandis que *Matonabbee*
 et sa troupe continuèrent la leur vers
 la Factorerie , après nous avoir promis de
 marcher à petites journées , afin de nous don-
 ner le temps de les rejoindre. — Nous attei-
 25. gnîmes en deux jours la petite rivière et les
 bouquets de bois qui nous avaient été indi-
 qués par *Matonabbee*. Nous travaillâmes aussitôt
 à nous faire des raquettes et des traîneaux ;
 mais , malgré toute notre diligence , nous ne
 pûmes

A L'Océan Nord. 87

pûmes les achever qu'au bout de quatre jours. ~~————~~
Nous reprîmes le premier Novembre le chemin 1770.
de la Factorerie, et le 6 nous nous réunîmes ^{Novem.}
à *Matonabee* et à sa troupe. Plusieurs jours ^{1 et 6.}
de route me confirmèrent dans la bonne opi-
nion que j'avais prise de ce Chef. De tous les
Indiens que j'eusse jamais connus, c'était le
plus humain, le plus doux et le plus sociable.
Ses qualités personnelles lui avaient attiré,
avec une grande célébrité, l'amour et le res-
pect de tous ses compatriotes.

Les daims devenant communs, je voulus
faire présent à ce Chef d'une petite provision
de munitions; mais je trouvai, à ma grande
surprise, que *Conreacquese*, mon guide, qui
était chargé de cette partie de ma propriété,
l'avait administrée avec si peu d'économie,
et peut-être même de probité, qu'il ne me
restait plus que dix balles et environ trois livres
de poudre. — Comme nous étions encore éloi-
gnés du Fort, je fus obligé de faire couper
un ciseau à glace en morceaux quarrés, pour

nous tenir lieu de balles. Il y avait néanmoins
 1770. du danger à s'en servir avec des fusils de la
 Novem. nature de ceux que le commerce envoie dans
 cette partie du monde. Ces armes, quoique
 parfaitement appropriées, par leur légèreté, à
 l'usage des Anglais et des Indiens qui voyagent
 dans ces contrées, et d'un calibre suffisant
 pour du plomb ou une balle, n'étaient pas à
 l'épreuve de nos morceaux de fer. Des armes
 plus fortes seraient non seulement trop pe-
 santes pour l'homme qui chasse à travers ces
 pays difficiles à parcourir, mais elles exige-
 raient aussi, par la largeur de leur canon, le
 double de munitions des fusils de chasse or-
 dinaires, ce qui deviendrait un objet trop
 dispendieux, du moins pour les Indiens.

20. Je voyageai de compagnie avec *Matonabee*
 jusqu'au 20, époque où les daims commen-
 cèrent à devenir si rares, qu'à peine en ap-
 percevait-on quelques traces; et comme nous
 n'étions qu'à très-peu de journées du Fort, *Ma-
 tonabee* me conseilla de prendre les devants,

tandis que lui et ses compagnons me suivraient ~~à~~
à leur aise. En conséquence, je le quittai le 21 ^{1770.}
et doublai le pas, suivi d'un des Indiens du ^{Novem.}
Sud et de trois Indiens du Nord. Nous nous ^{21.}
arrêtâmes sur le côté méridional de la rivière
Egg pour passer la nuit; mais il se déclara
long-temps avant le jour un si violent coup
de vent de la partie du *Nord-Ouest*, accom-
pagné de tourbillons de neige, que nous ne
pûmes pas allumer du feu. Cet inconvénient
et le défaut de bois assez touffus dans le voi-
sinage pour nous abriter, me firent prendre
le parti de continuer ma route. Heureusement
le vent soufflait de l'arrière, et le mauvais
temps ne régnait qu'à la surface de la terre,
de sorte que nous découvrions fréquemment
la lune et quelquefois les étoiles d'une ma-
nière assez distincte pour nous diriger. Nous
marchâmes tout le jour avec la tempête, et
ce ne fut que sur les dix heures du soir que
nous trouvâmes à nous mettre à couvert sous
un petit bouquet de bois. Nous avons bien
cru entrevoir dans la journée quelques abris

~~de la même nature~~ de la même nature , mais la neige tombait si
1770. épaisse, que nous ne distinguons pas les objets
Novem. situés à dix verges de nous. Entre les sept et
huit heures du soir, mon chien, qui était une
excellente bête, mourut gelé, ce qui m'obligea
de tirer son traîneau, dont la charge ne laissait
pas que d'être considérable. Nous atteignîmes
sur les neuf à dix heures une petite anse,
d'où, après un trajet d'environ trois quarts de
milles, nous parvîmes sous une grande touffe
de saules élevés, où nous trouvâmes les débris
de deux à trois vieilles tentes. — Excédés de
fatigue comme nous l'étions, nous nous dé-
cidâmes à y passer la nuit. Nous cherchâmes
en conséquence à nous garantir du mauvais
temps, autant du moins que le local et nos
matériaux pouvaient le permettre. Notre tra-
vail se réduisit à creuser un trou dans la neige
et à étendre quelques peaux de daims du côté
du vent; mais la tâche la plus difficile fut de
faire du feu. Nous réussîmes cependant à en
allumer, et les pieux des anciennes tentes nous
fournirent amplement de quoi l'entretenir.

A L'Océan Nord. 91

Nous venions de mettre la dernière main à ~~l'ouvrage~~
l'ouvrage, lorsque le vent commença à s'ap- 1770.
païser et la neige à tomber moins épaisse. ^{Novem.}

Insensiblement, la Lune et l'*Aurore boréale*
brillèrent avec éclat, et tout nous annonça le
retour du beau temps. Après un excellent sou-
per de venaison, dont nous avons une pro-
vision suffisante pour nous conduire au Fort,
nous tâchâmes de prendre un peu de sommeil.

— Le lendemain, le temps étant devenu clair 23-
et beau, quoique très-froid, nous partîmes de
bonne heure pour venir coucher dans la partie
Sud-Est de la rivière *Seal*. Nous eussions fait
une plus forte journée si nous n'avions été
retardés par des masses de rochers que nous
fûmes obligés de traverser pour éviter un
grand détour. Je remarquerai ici combien
nous jouâmes de bonheur en nous arrêtant
près de la petite anse, distante à peine de
deux à trois milles de ces rochers, desquels
nous nous serions difficilement tirés la nuit,
si nous n'y eussions pas tous péri, puisque
de jour, par un temps fort clair, et nonobstant

— toutes les précautions possibles, nous cour-
1770. rûmes le risque de nous y briser les membres;
Novem. et je crois qu'il eût fallu un miracle pour nous
en faire sortir sains et saufs dans l'obscurité.

24 Nous eûmes le 24 et le 25 un temps su-
et perbe, quoique excessivement froid, et nous
25. arrivâmes dans l'après-midi du 25 au Fort du
Prince de Galles, après une absence de huit
mois et vingt-deux jours, et un voyage dont
le but avait été manqué.

CHAPITRE IV.

Événements durant notre séjour au Fort du Prince de Galles et pendant la première partie de ma troisième expédition, jusqu'à notre arrivée à *Clowey*, où nous construisîmes des canots en Mai 1771.

Préparatifs pour notre départ. -- Refus d'amener avec moi quelques-uns des Indiens employés à la garde du Fort; mécontentement du Gouverneur. -- Quitté le Fort pour la troisième fois. -- Mes instructions concernant cette nouvelle expédition. -- Rareté de provisions de toute espèce. -- Atteint les bois, où nous tuons quelques daims. -- Arrivée au Lac des Iles. -- Matonabee tombe malade. -- Quelques réflexions à ce sujet. -- Nous sommes rejoints par le reste des familles indiennes. -- Départ du Lac des Iles. -- Sa

1770.
Novem.

description. — Abondance de daims. — Rencontre d'un Indien étranger. — Changé notre course de l'Ouest Nord-Ouest à l'Ouest quart Sud-Ouest. — Traversé la rivière Cathawhachaga et les lacs Cossed, Snow-Bird et Pike. — Arrivée à une tente d'Indiens occupés à traquer des daims. — Description de leurs procédés. — Remarques sur cette chasse. — Rencontre de plusieurs partis d'Indiens; envoyé par l'un d'eux une lettre au Gouverneur du Fort. — Nous arrivons à Thelewey-aza-yeth. — Emploi de notre temps. — Fait route au Nord Nord-Est et au Nord. — Arrivé à Clowey. — Une femme indienne en travail d'enfant. — Observations à ce sujet. — Usage pratiqué chez les Indiens du Nord en pareille circonstance.

23. **A** MON arrivée au Fort, j'informai le Gouverneur de l'approche de *Matonabee*. Il arriva en effet le 28 Novembre. Malgré les périls et les contrariétés de toute espèce que j'avais rencontrés dans le cours de mes deux

infructueuses entreprises, j'étais si loin d'être ~~_____~~
 découragé, qu'au lieu d'attendre qu'on me ^{1770.}
 proposât une troisième expédition, j'offris de ^{Novem.}
 moi-même mes services. Ils furent acceptés
 d'autant plus volontiers, qu'on pensait que
 l'expérience que j'avais acquise dans mes pre-
 miers voyages, et mon courage éprouvé par
 les difficultés, me rendaient encore plus digne
 de cette nouvelle expédition.

Matonabee, à qui je rappelai sa promesse
 de me servir de guide, me dit qu'il était prêt
 à l'effectuer; et avec une liberté et une pu-
 reté d'expression assez rares parmi les Indiens,
 il me démontra, non seulement les vices de
 mes premiers plans de campagne, mais il
 m'exposa encore le sien. Ce plan, que j'agréai
 avec empressement, faisait honneur à sa pé-
 nétration et à son jugement. Les remarques
 qu'il contenait sur les diverses températures,
 les saisons et les lieux, prouvaient que *Ma-
 tonabee* était un grand observateur et un
 homme en même temps très-propre à préparer

mes succès, ainsi qu'à lever les obstacles qui
1770. pourraient s'opposer à la réussite de mon
Décem. voyage à travers cette affreuse partie du globe.

Matonabee ayant donc consenti à être mon guide, je commençai à tout préparer pour notre départ; mais le Gouverneur, *M. Northon*, occupé dans ce moment à traiter avec un corps considérable d'Indiens, ne put me délivrer mes instructions que le 7 Décembre. Je crois devoir dire qu'il insista fortement pour que je me fisse encore accompagner de quelques-uns de nos Indiens chasseurs, ses compatriotes, (1) dont il regardait les services

(1) *M. Northon* était Indien, et naquit au Fort du Prince de Galles; mais il avait résidé neuf ans en Angleterre, où, malgré les frais bornés de son éducation, il ne laissa pas que d'acquérir quelques connaissances en littérature. -- A son retour à la *Baie de Hudson*, il s'y livra à tous les vices affreux des Naturels, ses compatriotes. Il avait à son usage cinq ou six belles Indiennes, et malgré son penchant singulier pour le sexe, il employait jusqu'aux moyens les plus ridicules pour

comme indispensables pour moi ; mais le peu ~~de~~
 d'utilité que j'avais retiré des premiers dans ^{1770.}
 mes voyages précédents me porta à refuser ^{Décem.}
 ceux-ci formellement. Ce refus piqua telle-
 ment M. Northon, que ni le temps, ni l'ab-
 sence ne purent l'effacer de son souvenir ; et
 à mon retour il employa tous les moyens en
 son pouvoir pour me rendre la vie malheu-
 reuse. Mais je lui dois la justice de déclarer

empêcher les Européens de se livrer au leur par quelque
 communication avec les femmes de la Baie. Sa partialité
 pour tout ce qui tenait à son pays allait jusqu'au point
 de lui faire témoigner plus d'égards à un chien de sa
 nation qu'au premier Officier de sa garnison. Il passait
 parmi ses malheureux et-ignorants compatriotes pour un
 homme très-instruit en médecine, et il possédait une
 boîte de poison pour les personnes qui lui refuseraient
 leurs femmes ou leurs filles.

Avec toutes ces mauvaises qualités, jamais homme
 ne prêcha plus les bonnes mœurs, la vertu, et sur-tout
 la continence. C'était toujours sous les couleurs les plus
 odieuses qu'il représentait le penchant de ses compatriotes
 à la jalousie et à la vengeance, quand on entreprenait

ici que son ressentiment contre moi ne lui
1770. fit omettre aucunes de dispositions qui pou-
Décem. vaient contribuer à la réussite d'un voyage en-
trepris pour l'utilité publique. Je fus pourvu
de munitions et de tous les autres articles
demandés par *Matonabee*. Je reçus aussi ,
comme précédemment , un petit assortiment
de marchandises pour faire des présents aux
Indiens des contrées éloignées.

de séduire leurs femmes ou leurs filles. Ces exhorta-
tions, ces tableaux présentés par un homme d'une vertu
reconnue auraient pu faire quelque impression salu-
taire ; mais on ne les écoutait qu'avec indignation de la
part d'un violateur déclaré des lois divines et humaines ;
on ne les regardait que comme le jargon hypocrite d'un
débauché, qui voulait se réserver la jouissance exclusive
des femmes.

Ses appartements étaient non seulement commodes ,
mais encore élégants , et toujours remplis de jolies In-
diennes. La nuit arrivée , il fermait toutes les portes et
mettait les clefs sous son oreiller , de sorte que le len-
demain matin , sa salle à manger , faite d'avoir été rap-
propriée , ressemblait exactement à une étable à cochons.

Voici les instructions qui me furent enfin
délivrées :

1770.

Décem.

Ordres et Instructions pour M. Samuel Hearne, chargé d'une troisième expédition au Nord de la rivière de Churchill, à l'effet de rechercher un passage au Nord-Ouest, des Mines de cuivre, ou tout autre objet de quelque utilité, soit pour la nation Britannique en général, soit pour la Compagnie de la Baie de Hudson en particulier.

Délivrés en l'année 1770.

A M. SAMUEL HEARNE.

MONSIEUR,

» D'après l'offre que vous avez faite d'entre-
» prendre une troisième expédition pour aller

Sa jalousie augmentant avec l'âge, il empoisonna un
jour deux de ses femmes, qu'il soupçonnait d'accorder

_____ » à la recherche de la rivière de la Mine de
 1770. » Cuivre , etc. , nous avons engagé à votre
 Decem. » service *Matonabee* , Chef Indien , qui con-
 » naît les pays que vous vous proposez de par-
 » courir , et qui a paru désirer de vous servir
 » de guide. — La Compagnie ne possédant ici

leurs faveurs à des jeunes gens. Il était connu générale-
 ment pour faire la contre-bande ; mais elle profita plus
 aux capitaines qu'à lui-même.

Il mourut d'une inflammation d'entrailles le 29 Dé-
 cembre 1773. Quoique travaillé de douleurs affreuses ,
 il conserva sa jalousie jusqu'à la fin ; car , quelques mi-
 nutes avant que d'expirer , voyant un Officier prendre
 la main d'une de ses femmes qui était assise auprès du
 feu , il lui cria d'une voix aussi forte que sa situation
 pouvait le lui permettre : » *Dieu me damne si je ne vous*
 » *brûle pas la cervelle quand je serai guéri!* » Il expira
 peu de minutes après dans des convulsions dont il est
 impossible de se faire une idée.

Je proteste que ce portrait que je viens de tracer du
 caractère et des mœurs de feu M. *Moyse Northon* est
 conforme à la plus exacte vérité,

» aucun instrument dont la construction ré-
 » ponde à celle du *Quart de Cercle* que vous ^{1770.}
 » avez eu le malheur de perdre, nous avons ^{Décem.}
 » donné ordre de vous en fournir un d'*Elton*,
 » le seul que nous ayons pour des observa-
 » tions sur terre.

» Le chef *Matonabee* et les Indiens de
 » sa suite qu'il a choisis pour votre expédi-
 » tion, ont ordie de vous assister en tout, et
 » de vous conduire à la rivière de la Mine
 » de Cuivre, dont vous commencerez par
 » déterminer la latitude et la longitude. Vous
 » reconnaîtrez son cours, sa profondeur, la
 » situation des Mines de cuivre, etc. Vos pre-
 » mières instructions du 6 Novembre 1759
 » étant suffisamment étendues, nous vous
 » renvoyons à chacune de leurs parties pour
 » en faire la règle de votre conduite dans le
 » cours de votre voyage.

» Pourvu ainsi que vos compagnons In-
 » diens de tout ce que nous avons imaginé

» pouvoir vous être nécessaire, ou du moins
 1770. » des articles les plus utiles pour un voyage
 Decem. » de la nature du vôtre, nous vous engageons
 » à partir le plutôt qu'il vous sera possible.
 » Nous comptons sur la promesse qui nous a
 » été faite par votre guide, de prendre le plus
 » grand soin de vous, et de vous ramener ici
 » sain et sauf, et dans un court espace de
 » temps.

» Je termine par les vœux les plus sincères
 » pour votre santé et votre prospérité, ainsi
 » que pour la réussite de votre expédition et
 » votre prompt et heureux retour ici. Adieu. »

» *Signé, MOYSE NORTHON, Gouverneur.*

» Datés du Fort du Prince de Galles, le 7 Décembre 1770. »

7. Je me mis en route le 7 Décembre pour mon troisième voyage. Le temps, eu égard à la saison, fut très-doux pendant quelques jours. La maladie d'une des femmes de *Matonabee* nous ayant obligés de ralentir notre marche,

A L'OCÉAN NORD. 103

marche, nous ne pûmes arriver que le 13 à la ~~rivière~~ rivière *Seal*, où deux Indiens et leurs femmes ^{1770.} nous quittèrent. La part du bagage qu'ils portaient, répartie entre le reste des Indiens, devint un surcroît de charge d'autant plus pénible pour ceux-ci, qu'ils avaient déjà l'embarras de tirer en traîneau la femme de *Matonabee*. ^{Décem. 13.}

Le gibier de toute espèce étant très-rare, et ignorant le temps qui s'écoulerait avant que nous pussions atteindre un endroit où il serait plus commun, mes Indiens hâtaient le pas autant que le poids du bagage et les autres circonstances pouvaient le leur permettre. Nous arrivâmes le 16 à la rivière *Egg*, où *Matonabee* et le reste de ma troupe avaient déposé quelques provisions en allant au Fort. Rendus au lieu où ils les croyaient parfaitement à l'abri des bêtes sauvages, ils eurent la mortification de trouver que quelques-uns de leurs compatriotes, qui venaient de trafiquer avec le Gouverneur, avaient enlevé une grande quantité de chaque article et quelques-uns de

leurs outils les plus utiles. Cette perte leur fut
1770. d'autant plus sensible , qu'elle était accom-
Décem. pagnée de celle de leurs munitions de chasse ;
et d'un autre côté , ne s'attendant point à ce
triste évènement , ils avaient négligé d'écono-
miser le *gruau* et les autres provisions qu'on
leur avait données au Fort , précaution qu'ils
auraient eue probablement , s'ils n'avaient pas
compté sur leur dépôt. Mes Indiens suppor-
tèrent cette perte avec la plus grande rési-
gnation ; pas un ne manifesta le moindre res-
sentiment contre les auteurs du vol. Le seul
effet que cet évènement produisit sur eux fut
de leur faire doubler le pas , mesure qui leur
paraissait d'une telle importance , que pen-
dant quelque temps nous marchâmes depuis
le matin jusqu'au soir sans nous arrêter. —
Mais la briéveté des jours , la pesanteur de
nos fardeaux , et quelquefois les mauvais che-
mins , nous permettaient rarement de faire
journallement plus de seize à dix-huit milles.
et il y eut même des jours où nous ne les
parcourûmes pas.

A L'OCEAN NORD. 105

Le 18, en continuant de nous porter au ~~_____~~
Nord-Ouest, nous aperçûmes, dans une ^{1770.}
petite anse qui communique avec la rivière ^{Décem.}
Egg, un grand nombre de traces de daims ^{18.}
qui avaient traversé cette rivière quelques
jours auparavant; nous ne distinguâmes pas
de traces plus récentes. — Quelques Indiens
nous avaient précédés et avaient tué plus de
gibier qu'il ne leur en fallait, car nous trou-
vâmes dans l'endroit où ils avaient dressé leurs
tentes d'excellents quartiers de bêtes, qui,
quoique insuffisants pour plus d'un repas,
nous firent le plus grand plaisir, d'après la
détresse que nous éprouvions depuis quelques
jours.

Le 19, nous dirigeâmes notre route au *Nord* 19.
quart Nord-Ouest. De l'anse dont je viens de
parler, nous ne traversâmes jusqu'au 27 qu'un
pays stérile et entièrement dépourvu de gibier.
— Nous avons, il est vrai, atteint le 26 la 26.
tête des bois et découvert quelques daims,
dont quatre furent tués par des Indiens de ma

troupe ; mais ils l'avaient été à une si grande distance du lieu où nous nous trouvions, qu'ils ne purent être apportés dans nos tentes que le 27. Les Indiens me proposèrent alors de différer encore d'un jour notre départ, sous prétexte de réparer leurs traîneaux et leurs raquettes ; mais comme ce soin ne les occupa que médiocrement, et qu'ils employèrent la plus grande partie du temps à manger, je conclus que la faim seule les avait déterminés à me demander ce retard. Nous venions de faire un grand jeûne, puisque nous avions été réduits les trois derniers jours précédents à ne vivre que d'eau de neige. Nos marches forcées et le poids de nos charges avaient, d'un autre côté, contribué à épuiser nos forces. — J'avoue que je n'avais jamais si mal célébré la fête de Noël ; et quand je réfléchissais à la profusion et à la délicatesse en même temps qui règnent, ce jour-là sur toutes les tables de la chrétienté, je ne pouvais m'empêcher de désirer d'être encore en Europe, n'eût-ce été que pour assouvir ma faim du superflu de la

cuisine de quelqu'une de mes connaissances. ~~■■■■~~
 Mes Indiens heureusement n'avaient point 1770.
 perdu courage, et lorsque, après avoir tra-^{Decem.}
 versé la contrée stérile que nous parcourions,
 quelques traces de daims se furent offertes à
 leurs regards, ils commencèrent à se flatter
 que nous n'éprouverions plus la même dé-
 tresse du reste de l'hiver, et ils me donnèrent
 l'espoir de rencontrer bientôt beaucoup plus
 de gibier que nous n'en avons vu depuis notre
 départ du Fort.

Nous nous remîmes en route le 28 de grand 28.
 matin, et nous marchâmes à l'Ouest à tra-
 vers des bois épais et mal venus, composés
 principalement de pins rabougris et de gène-
 vriers nains, entremêlés çà et là, sur-tout au
 bord des étangs, de petits buissons et de saules.
 Quelques peupliers peu élevés se montraient
 parmi les rochers et sur les flancs des hauteurs.

Nous arrivâmes le 30 dans la partie orient- 30.
 tale du *Lac des Iles*, où les Indiens tuèrent

~~1770~~ deux gros daims mâles ; mais la saison du
1770. rut étant nouvellement écoulée , leur chair ne
Décem. fut mangeable que pour ceux qui n'avaient
pas d'autres provisions. *Matonabee* se trouva
très-incommodé dans la soirée , et je jugeai ,
par la nature de ses plaintes , que son mal
provenait de l'énorme quantité de viande qu'il
avait mangée depuis le 27 , époque où il avait
cessé de se bien porter. Ces indispositions sont
très-communes parmi les Indiens lorsqu'ils se
livrent à leur voracité , et il n'en est pas un
alors qui ne mange autant que six hommes
d'un bon appétit ; mais ils ne veulent jamais
convenir qu'on puisse être malade par intem-
pérance , et ils disent pour raison que le der-
nier des êtres créés sait quand sa faim est
apaisée et ne va jamais au-delà. Cette asser-
tion , démentie par l'expérience , n'est mise en
avant par eux que pour étayer un raisonne-
ment absurde ; car il n'est pas un Indien , soit
du Nord , soit du Sud , qui ne sache très-bien
que l'ours noir qui , par sa grosseur et la
délicatesse de sa chair , peut passer pour un

animal respectable , connaît si peu quand sa ~~faim~~
 faim est satisfaite , que l'été , lorsque les fruits ^{1770.}
 sont mûrs , il en avale une telle quantité , que ^{Décem.}
 souvent , ou plutôt chaque fois , il est obligé
 d'en rendre une partie faute de pouvoir tout
 digérer , après quoi il se remet à manger comme
 à son ordinaire.

Malgré ces exemples de voracité de la part
 des Indiens du Nord , ils savent néanmoins
 supporter la faim avec une résignation qu'il
 est plus facile d'admirer que d'imiter , ainsi
 que l'observe très-bien *M. Ellis* en parlant des
 Indiens du Sud. J'ai eu plus d'une fois occa-
 sion de remarquer que ceux du Nord , après
 avoir jeûné trois ou quatre jours de suite ,
 étaient aussi gais et aussi dispos que s'ils se
 fussent imposé eux-mêmes cette abstinence.
 Quoique exténués par la faim , ils s'interro-
 geaient et se plaisaient mutuellement sur
 leurs dispositions amoureuses. Ces traits de
 courage servaient puissamment à fortifier le
 mien , qui , je dois l'avouer , m'eût abandonné

~~_____~~ dans ces occasions, si les Indiens avaient témoigné quelque découragement.

Décem.

Nous nous remîmes en route de bonne heure
 31. dans la matinée du 31, et nous parcourûmes
 environ quatorze milles à l'Ouest sur le *Lac
 des Iles*, où nous établîmes nos tentes pour
 1771. la nuit. L'indisposition de *Matonabee* avait
 Janvier. augmenté au point que nous fûmes obligés de
 1. le tirer en traîneau toute la journée. Ses forces
 lui permirent heureusement de marcher le len-
 demain. Nous partîmes, dirigeant notre route
 à l'Ouest et à l'Ouest quart Nord-Ouest. Après
 avoir fait environ seize milles sur le *Lac*,
 nous arrivâmes à deux tentes, où le reste des
 femmes et des enfants de mes guides nous
 attendait. Leur nombre pouvait s'élever au-
 dessus de vingt, non compris deux hommes.
 Ceux-ci n'avaient ni fusils, ni munitions. Leur
 seule ressource pour fournir à leur subsistance,
 ainsi qu'à celle des femmes, consistait à at-
 traper du poisson ou des lapins. Ces derniers
 étaient rares; mais le poisson abondait et se

prenait facilement avec le filet ou l'hameçon. —

Les poissons pris avec le filet étaient des *titt-* 1771.

megs, des brochets et des barbeaux; l'ha- Janvier.

meçon rapportait des truites, des brochets,

des *burbuts*, et une espèce de petit poisson

à qui les Anglais donnent improprement le

nom de tanche. Les Indiens du Sud l'appellent

toothed titemeg, et les Indiens du Nord *saint*

eah. Ce poisson est très-délicat. Il a presque

la fermeté de la perche, et est en général très-

gras. Sa longueur excède rarement un pied. Il

ressemble beaucoup par la forme à un *gur-*

nard, excepté qu'il porte sur le dos une grande

et large nageoire, qui ne diffère de celle de la

perche qu'en ce qu'elle n'est pas armée de

pointes semblables. Ses écailles sont larges et

d'un brun de suie. On le préfère bouilli ou

grillé avec ses écailles; mais sa peau n'est pas

bonne à manger.

Le capitaine *Matonabee* et un autre In- 3.

dien se trouvant trop indisposés pour nous

suivre, nous nous arrêtâmes toute la journée

~~du~~ du 2 Janvier. Nous partîmes le 3 de grand
 1771. matin, et parcourûmes sept milles environ au
 Janvier. Nord-Ouest, dont cinq sur le Lac dont j'ai
 fait mention plus haut. Après que mes In-
 diens eurent tué deux daims, nous fîmes halte
 pour la nuit.

Le milieu du *Lac des Iles* est par la lati-
 tude de $60^{\text{d}}, 45^{\text{l}}$ Nord, et le 192^{e} degré, 25^{l}
 de longitude à l'Ouest de Londres. Ce lac peut
 avoir trente-cinq milles de large dans la partie
 que nous traversâmes; mais son étendue est
 beaucoup plus considérable du Nord-Est au
 Sud-Ouest. Il est si rempli d'îles voisines les
 unes des autres, qu'on le prendrait pour un as-
 semblage de rivières et de canaux. La grande
 quantité de beaux poissons qu'on y pêche
 au commencement de l'hiver le rend célèbre
 parmi les Naturels du pays. Ses bords sont
 habités en général par les familles des In-
 diens du Nord qui viennent trafiquer au Fort
 du Prince de Galles en Octobre et Novembre.
 Elles y attendent leur retour, fort tranquilles

sur leur subsistance, ne fussent-elles pas même ~~_____~~ approvisionnées de fusils ni de munitions. Le 1771. lac est abondamment fourni d'eau par plu-^{Janvier.} sieurs petites rivières qui y coulent à son extrémité Sud-Ouest, et il se décharge par le moyen d'autres rivières de la même grandeur, dont le cours se dirige au Nord-Est. La principale se nomme *Nemace-a-seepee-a-sish*, ou la petite rivière poissonneuse. Une grande partie des îles, ainsi que la terre environnant le Lac, sont couvertes de bois taillis, formés principalement de pins, et entremêlés dans quelques endroits de mélèses et de petits bouleaux. Le sol, comme celui qui gît au Nord de la rivière *Seal*, est montagneux et plein de rochers, et quoiqu'aucune des montagnes ne soit bien élevée, il croît à peine quelques arbres sur leurs sommets, qui, en général, se présentent couverts de neige, au-dessus des bois existants dans les vallées ou répandus aux environs.

Après avoir quitté le *Lac des Îles*, nous

~~1771~~ suivîmes notre ancienne route entre l'*Ouest* et
 1771. le *Nord-Ouest*, et nous bornâmes notre marche
 Janvier. à huit ou neuf milles par jour. Nous avions
 éprouvé une grande rareté de provisions de
 16. toute espèce jusqu'au 16, lorsque les Indiens
 tuèrent douze daims. Cet heureux incident
 nous engagea à nous arrêter quoiqu'il fût
 encore de bonne heure. Voyant qu'il y avait
 beaucoup de daims dans le voisinage de notre
 petit camp, nous convînmes tous d'y passer
 quelques jours pour faire sécher un peu de
 gibier et le réduire en poudre, de manière à
 le rendre plus portatif.

22. Nous abattîmes nos tentes le 22, et nous
 dirigeâmes notre course au *quart Nord-Ouest*,
 emportant avec nous une assez grande quan-
 tité de provisions toutes préparées. Nous ren-
 contrâmes dans l'après-dîner un Indien étran-
 ger, aux soins duquel *Matonabee* avait confié
 une de ses femmes. Après avoir fumé quelques
 pipes avec ses amis, ce qui dura environ une
 heure, il retourna à sa tente, peu éloignée

probablement de l'endroit où nous nous étions ~~arrétés~~ arrêtés pour passer la nuit, car la femme de ^{1771.} *Matonabee* et deux de ses enfants qui l'ac-^{Janvier.}compagnaient, nous joignirent le lendemain matin avant que nous eussions levé nos tentes et fait nos autres préparatifs de départ. C'était, avec leur conducteur, les premiers étrangers qui se fussent offerts à nos regards depuis que nous avons quitté le Fort, quoique nous eussions déjà parcouru plusieurs centaines de milles; preuve certaine que cette partie du pays est peu habitée. Je tiens d'ailleurs des Naturels, et j'ai vérifié par moi-même qu'il existe dans cette section du globe de grandes portions de terre incapables de fournir à la subsistance, non seulement de ceux qui voudraient s'y établir dans quelque saison de l'année que ce fût, mais même des voyageurs qui ne font que les traverser. Il est vrai que parmi les rivières et les lacs qu'elles renferment, il s'en trouve peu qui soient entièrement dépourvus de poisson; mais la crainte de ne pouvoir s'y approvisionner suffisamment

pour quelque temps, fait que les Indiens ne se reposent pas uniquement sur cette ressource, d'autant plus qu'ils ont l'exemple d'un grand nombre de leurs compatriotes morts de faim pour y avoir trop compté.

1771.
Janvier.

Les daims se montrèrent en telle quantité le 23, que mes Indiens conçurent l'espoir que si la saison se comportait comme à l'ordinaire, nous ne manquerions point de provisions pendant le reste de l'hiver, l'expérience leur ayant d'ailleurs appris que les daims étaient fort abondants dans la direction que nous nous proposons de suivre.

Fév.

3. Nous continuâmes notre route le 3 de Février à l'Ouest quart Nord-Ouest et à l'Ouest Nord-Ouest, et nous rangeâmes d'assez près la tête des bois pour appercevoir au Nord-Ouest les terrains stériles. Les bois tournant à l'Ouest, nous fûmes obligés de marcher à l'Ouest quart Sud-Ouest pour nous maintenir dans leur voisinage, ainsi que dans celui des

daims. Nous rencontrâmes, chemin faisant, plusieurs Indiens étrangers, dont quelques-uns 1771. se joignirent à nous, tandis que le reste prit ^{Fév.} différentes routes.

Nous traversâmes le 6 le principal bras de 6. la rivière de *Cathawhachaga*, qui, dans cette partie, peut avoir trois quarts de mille de large. Après avoir marché environ trois milles plus loin, nous arrivâmes sur les bords de *Cossed-whoie* ou *Lac des Perdrix*. Comme le jour était très-avancé et l'air excessivement froid, nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit.

Nous repartîmes le lendemain de bonne 7. heure et par un temps très-clair. Nous traversâmes le lac, dont la largeur, dans l'endroit de notre passage, est d'environ quatorze milles. Elle est beaucoup plus considérable du Sud Sud-Ouest au Nord Nord-Est. Je ne saurais exprimer l'intensité du froid que nous éprouvâmes dans le cours de la journée. La

— célérité avec laquelle nous traversâmes le lac
1771. est presque incroyable ; car , à l'exception de
Fév. quelques-unes des femmes qui étaient pes-
samment chargées, nous ne mîmes pas deux
heures à faire ce trajet. La plûpart des Indiens
étaient à demi gelés ; mais aucun d'entr'eux
ne fut aussi maltraité qu'une des femmes de
Matonabee. Le froid saisit tellement la partie
inférieure de son corps, que lorsque la cha-
leur commença à y renaître, il s'y forma des
ampoules aussi larges que des vessies de mou-
tons. Les douleurs que la malheureuse éprouva
dans cette circonstance furent beaucoup aug-
mentées par les rires et les plaisanteries des
Indiens, qui lui disaient que cet évènement
était une conséquence naturelle de son affec-
tation à porter ses vêtements courts. Je dois
convenir que je n'étais pas du nombre de ceux
qui la plaignaient ; car je trouvais qu'elle s'oc-
cupait trop de faire voir un joli pied et une
jambe fine. En effet, elle n'était couverte que
jusqu'aux genoux, costume qui, abstraction
faite des lois de la décence peu connues dans

ces pays, ne s'alliait guère avec la rigueur du ~~_____~~
 froid dans une aussi haute latitude Nord. Je 1771.
 ne doute pas que les rires des Indiens ne pro- Fév.
 vinsent de la même réflexion.

Lorsque nous eûmes atteint le bord occidental du *Lac des Perdrix*, nous continuâmes de marcher pendant plusieurs jours vers l'Ouest quart Sud-Ouest et l'Ouest Sud-Ouest. Les daims devinrent si communs, et mes Indiens en tuaient une si grande quantité, que malgré que nous fissions fréquemment des haltes de trois, quatre et cinq jours de suite, pour consommer le produit de nos chasses, nous étions obligés d'abandonner en partant une grande quantité d'excellentes viandes, faute de pouvoir les emporter. Cette conduite ne doit point étonner de la part d'un peuple dont la vie errante et les opinions concourent à lui faire envisager tous les évènements comme dépendants du hazard. Imprévoyant de sa nature, et incertain s'il repassera jamais dans les mêmes endroits, l'Indien fait main-basse sur tout ce

qu'il rencontre, laissant aux voyageurs qui le
1771. suivront à se pourvoir comme ils pourront.

Fév.

21. Nous traversâmes le 21 *Whole-Ked whoie* ou la rivière de l'Oiseau de neige. Sa largeur, dans la partie de notre route, peut comporter douze à treize milles; mais elle est beaucoup plus considérable du Nord au Sud. Comme les daims se montraient en aussi grand nombre que les jours précédents, nous sacrifîâmes beaucoup de temps à les chasser et à les manger. Il est vrai que, d'après l'avis de *Matonabee*, nous n'avions rien de mieux à faire; car, selon lui, la saison s'opposait entièrement à ce que nous marchassions en ligne directe vers la rivière de la Mine de Cuivre. Il m'ajouta que lorsque le printemps serait arrivé, et que le daim commencerait à gagner les terres stériles, il répondait, par la route qu'il me ferait prendre, de me conduire en peu de temps à cette rivière.

Mars.

2. Nous nous arrê tâmes le 2 de Mars sur les

A L'OCÉAN NORD. 121

bords de *Whool-dyah'd whoie* ou du *Lac des Brochets*, à peu de distance de la rivière ^{1771.}
Doo-baunt whoie. Nous avons commencé le ^{Mars.}
jour suivant à le traverser, lorsqu'après une 3.
course de sept milles nous rencontrâmes une
grande tente d'indiens du Nord qui l'habi-
taient depuis le commencement de l'hiver,
et y vivaient dans l'abondance, au moyen des
daims qu'ils traquaient. Voici le procédé que
les Indiens employent pour cette chasse.

Lorsqu'ils veulent traquer le daim, ils com-
mencent par rechercher le sentier le plus nou-
vellement battu par un certain nombre de ces
animaux. Ils choisissent de préférence les sen-
tiers qui traversent un lac, une grande rivière,
ou une plaine inculte; mais sur-tout ceux qui
avoisinent un bouquet de bois, afin d'en ex-
traire les matériaux nécessaires à la construc-
tion de leurs traques. Ces traques consistent
en une forte clôture de palissades sans aucune
régularité, et de l'étendue qu'il plaît aux chas-
seurs de leur donner. J'en ai vu quelques-unes

qui n'avaient pas moins d'un mille de cir-
1771. férence, et j'ai appris qu'il s'en faisait d'autres
Mars. plus considérables. L'entrée n'a pas plus de
largeur que celle d'une porte ordinaire, et
l'intérieur est si entrecoupé de petits chemins,
qu'on le prendrait pour un labyrinthe. On
tend à l'ouverture de chacun de ces sentiers
un piège, pratiqué avec des courroies de peaux
de daims fortement tressées. On attache l'un
des bouts à un arbre voisin, et dans le cas où
il ne s'en trouve pas d'assez fort, on y subs-
titue un pieu fixé en terre, et assez solide pour
que le daim ne puisse pas l'arracher avant que
de s'être pris parmi les bois, dont on a la pré-
caution de ne couper que ceux jugés néces-
saires pour les palissades.

L'enceinte formée, on enfonce une rangée
de pieus dans la neige et de chaque côté de la
porte d'entrée. Ces pieus s'étendent le long des
parties extérieures du lac, de la rivière ou de
la plaine, et on a soin de les tenir assez élevés
pour que les daims puissent les remarquer.

A L'Océan Nord. 123

On les place ordinairement à la distance de ~~—~~ quinze ou vingt verges les uns des autres , et 1771. de manière à représenter entr'eux les deux ^{Mars.} côtés d'un long angle aigu , qui s'élargit à mesure que les pieus s'éloignent de la porte de l'enceinte , éloignement porté quelquefois jusqu'à deux ou trois milles. La route du daim se trouve alors nécessairement au milieu des deux rangées de pieus.

Les Indiens occupés à cette chasse choisissent toujours pour l'emplacement de leur tente un site qui domine le sentier principal. Lorsqu'ils y découvrent un daim , hommes , femmes et enfants se glissent le long du lac ou de la rivière , à la faveur des bois. Parvenus près de l'animal , ils se montrent alors à découvert , et marchent vers l'enceinte en formant un croissant. Le pauvre daim , se voyant poursuivi , et prenant les deux rangées de pieus pour une double haie de chasseurs placés là à l'effet de l'empêcher de s'échapper par l'un des côtés , s'élançe dans le sentier du

milieu et le parcourt jusqu'à ce qu'il pénètre dans l'enceinte. Les Indiens s'empres-
 1771. sent alors
 Mars. de boucher l'entrée avec des branches d'arbres, qu'ils ont eu soin de couper et qu'ils tiennent à la main. L'animal ainsi renfermé, les femmes et les enfants montent la garde autour de l'enceinte, pour veiller à ce que le daim ne fasse brèche ou ne saute par dessus les palissades. Pendant ce temps les hommes s'occupent à le tuer s'il est pris dans l'un des pièges, ou à le poursuivre à coups de flèches s'il est encore libre.

Cette chasse, si on peut lui donner ce nom, est quelquefois si heureuse, qu'elle suffit à nourrir tout un Hiver des familles entières, dispensées par-là de se déplacer plus d'une ou deux fois dans cette saison. A l'arrivée du Printemps, les daims et les Indiens se portent simultanément à l'Est, sur les terrains stériles, ainsi désignés dans ces contrées, parce qu'ils ne produisent ni arbres, ni arbustes d'aucune espèce. On n'y rencontre que de la mousse et

A L'Océan Nord. 125

une herbe très-courte. Cette facilité qu'ont les Indiens à se procurer des subsistances dans la saison la plus rigoureuse de l'année, est une ressource inappréciable pour les infirmes et les vieillards ; mais elle a l'inconvénient d'habituer à l'inaction ceux qui sont jeunes et se portent bien ; et comme cette partie du Nord est presque entièrement dépourvue d'animaux à fourrure, les Indiens, accoutumés à la paresse par cette manière facile de pourvoir à leur existence, en recherchent et ne possèdent aucun objet de traite. Ceux, au contraire, qui s'approvisionnent moins aisément, travaillent généralement à rassembler dans l'Hiver un assez grand nombre de fourrures pour les échanger contre des munitions et d'autres marchandises de l'Europe, qui les mettent dans le cas de subsister le reste de l'année. Ce sont ces hommes industrieux qui enrichissent la Compagnie de la *Baie de Hudson*, comme ce sont eux qui procurent au commerce de *Churchill* la plus grande partie de ses fourrures. Mais rien ne prouve autant, suivant moi, la

triste destinée à laquelle l'homme est condamné ici-bas, que la conduite des malheureux habitants de cette partie du globe. A l'exception des vieillards et des infirmes, des femmes et des enfants, et de quelques Indiens moins entreprenants que les autres, le reste répugne à habiter ces contrées, qui leur présentent d'elles-mêmes la nourriture et le vêtement, parce qu'ils n'y rencontrent point d'animaux dont la fourrure ait quelque valeur. Que gagnent cependant les plus industrieux d'entre eux à ce surcroît de peines et de fatigues? Les besoins réels de ce peuple sont en petit nombre et peuvent être aisément satisfaits. Une hache, un ciseau pour fendre la glace, une lime et un couteau, suffisent, avec un peu d'industrie, pour les faire vivre commodément. Les Indiens qui désirent au-delà sont toujours les plus malheureux, et se mettent, par ce moyen, dans la dépendance de ceux qui bornent toute leur ambition à se procurer le simple nécessaire. Il est vrai que les premiers se croient dédommés de cette

espèce de servitude par les égards qu'on leur ~~_____~~
témoigne à la Factorerie ; mais ils courent ^{1771.}
aussi souvent risqué de mourir de faim , soit ^{Mars.}
en allant , soit en revenant , et le produit de
la vente des fourrures dont l'acquisition leur
a coûté une année de travaux , suffit à peine
ordinairement pour les faire subsister l'année
suivante , et leur faciliter les moyens de s'ap-
provisionner de nouvelles fourrures , tandis
que les derniers , qu'ils affectent de mépriser
pour leur inaction , vivent généralement dans
un état d'aisance , exempts de troubles et de
périls , et conséquemment plus heureux et
plus indépendants. Il faut convenir aussi qu'ils
possèdent un plus grand degré de philosophie ,
puisqu'ils s'abstiennent de courir après ce qu'ils
peuvent se procurer sans peine. Le daim qu'ils
tuent leur fournit de quoi se nourrir et se vêtir
suivant la saison , et il serait en vérité bien
malheureux qu'ils ne rassemblent pas au
bout de deux ou trois ans assez de fourrures
pour acquérir une hache et les autres instru-
ments tranchants qui leur sont nécessaires.

~~1771.~~ Au surplus, les Indiens qui négligent de se
1771. procurer des fourrures ont, en général, la fa-
Mars. cilité de pourvoir à ce qui leur manque, par
des échanges de provisions et de peaux tra-
vaillées, avec ceux de leurs compatriotes qui
sont plus industrieux.

Il est, sans contredit, du devoir de chacun
des serviteurs de la Compagnie d'encourager
l'esprit d'industrie parmi les Indiens, et d'em-
ployer tous les moyens en son pouvoir pour
les amener à apporter des fourrures et autres
objets de traite, sous l'assurance de recevoir
un bon prix et d'être payés comptant de tout
ce qu'ils apporteront au Fort. Ce devoir, je
puis le dire, a fait constamment le sujet de
toute mon attention; mais je suis obligé en
même temps de déclarer que les pauvres In-
diens ne retirent aucun bénéfice réel de ce
commerce, étant prouvé, par le fait, que
ceux d'entre eux qui n'ont aucun rapport avec
les Factoreries sont aussi les plus heureux.
Comme l'unique but de ceux-ci est de se

procurer une subsistance facile et assurée, ils s'en tiennent à l'expédient le plus abrégé pour y parvenir, qui est de suivre le daim dans ses différentes émigrations. Ils se trouvent par-là rarement exposés à souffrir de la famine, dont les Indiens qui font annuellement la traite, n'éprouvent que trop fréquemment les horreurs. Il est vrai que parmi ce peuple, dont je décris ici les usages, il est peu d'individus qui n'ayent visité, au moins une fois dans leur vie, le Fort du Prince de Galles; mais les obstacles et les dangers éprouvés par la plupart d'entre eux dans ce voyage, laissent une telle impression dans leur esprit, que rien ne peut les engager à retourner à la Factorerie. Au reste, il n'est point de l'intérêt de la Compagnie que ces visites se répètent au-delà d'une fois tous les deux ou trois ans, les Indiens exigeant chaque fois autant d'instrumens de fer qu'on en donne ordinairement pour trois ou quatre peaux de castors, sans compter qu'ils dérobent, trafic faisant, pour trois fois la valeur des fourrures qu'ils

1771.
Mars.

apportent. Il importerait donc à la Compagnie
 1771. que les traiteurs qui se rendent tous les ans au
 Mars. Fort rassemblent toutes ces petites quan-
 tités de fourrures pour venir les vendre en
 leur nom , au lieu d'attirer ces bandes de
 voleurs, dont les fourrures défrayent à peine
 des vivres qu'ils consomment pendant leur
 séjour à la Factorerie.

J'ai souvent entendu observer que les In-
 diens occupés à traquer le daim recueillient,
 dans le cours d'un hiver , assez de peaux pour
 fournir un nombre considérable d'acheteurs ;
 mais il est de fait , quoique ceux-ci l'ignorent,
 que les peaux de daims dans cette saison ont
 peu ou point de valeur , tant à cause de
 leur peu d'épaisseur , que parce qu'elles sont
 pleines de petits insectes. Mais fussent-elles
 d'une qualité moins inférieure , la grande dis-
 tance qui se trouve entre les établissemens
 de ces Indiens chasseurs et les Factoreries de
 la Compagnie, présente une barrière insur-
 montable aux Naturels du pays qui font le

A L'Océan Nord. 131

trafic de ces peaux. La même observation peut s'appliquer à tous les autres Indiens du Nord, dont le commerce annuel consiste uniquement en venaison. La difficulté des communications par terre dans l'hiver, et par eau dans l'été, s'oppose à ce qu'ils apportent beaucoup de peaux de daims au marché, quoique la Compagnie ne leur épargne point les encouragements.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une nuit avec les Indiens que nous avions rencontrés sur le lac *Pike*, et nous nous remîmes en route dans la matinée du 4, pour achever de traverser ce lac. Mais quoique le temps fût beau et que le lac n'eût pas plus de vingt-sept milles de large dans l'endroit où nous le traversâmes, les Indiens perdirent un temps si considérable au jeu, que nous ne pûmes arriver que le 7 à son extrémité occidentale. Pendant tout le temps que nous mîmes à le traverser, nous trouvâmes un abri chaque nuit sur des pointes de terre ou sur des îles. Le 8, nous fîmes

1771.

Mars.

4

7.

8.

une légère halte à l'*Est Nord-Est* de la hauteur de *Black Bear*, (l'Ours noir) où les

1771.
Mars.

Indiens tuèrent deux daims, les premiers que nous eussions aperçus depuis dix jours, pendant lesquels heureusement nous n'avions éprouvé aucun besoin, nous trouvant pourvus abondamment de viandes séchées et de graisse. Le 9, nous marchâmes à l'*Ouest*, et bientôt nous découvrîmes des troupeaux de daims aussi nombreux que ceux que nous avons rencontrés jusque-là, découverte qui ne fit qu'améliorer notre situation. D'un autre côté, à mesure que nous approchions du printemps, la rigueur de l'hiver diminuait naturellement, et nous jouissions par intervalles d'un temps très-doux, quoique jamais assez chaud pour opérer un dégel, si ce n'est dans les endroits exposés au *Midi* et garantis des vents froids.

19. En reprenant le 19 notre route à l'*Ouest* et à l'*Ouest quart Sud*, nous distinguâmes plusieurs sentiers frayés, et après avoir suivi le

principal, nous arrivâmes le soir à cinq tentes ~~=====~~
 d'Indiens du Nord, qui y avaient résidé une ^{1771.}
 grande partie de l'hiver pour traquer le daim. ^{Mars.}

Il paraissait que l'emplacement, à l'instar de
 beaucoup d'autres, avait servi plus d'une fois
 au même usage; car on ne saurait se figurer
 la quantité de bois de chauffage et de cons-
 truction qu'on avait abattu. Le temps devint 20.
 si mauvais avant le jour, et la tempête aug-
 menta avec une telle violence, que nous ne
 pûmes nous mettre en route de plusieurs jours.
 Apprenant que quelques-uns des Indiens que
 nous avons trouvés dans les tentes comptaient
 se rendre l'été suivant au Fort du Prince de
 Galles, je profitai de cette occasion pour
 écrire au Gouverneur de ce Fort, conformé-
 ment à la teneur de mes instructions. Comme
 le temps que nous éprouvions s'opposait à ce
 que je fisse quelques observations, j'estimai,
 d'après une évaluation des distances que nous
 avons parcourues depuis mes dernières, que
 notre latitude était de $61^{\text{d}}, 30^{\text{l}}$ Nord, et
 notre longitude d'environ $19^{\text{d}}, 60^{\text{l}}$ à l'Ouest

de la rivière de *Churchill*. Cette remarque, 1771. ainsi que quelques détails sur la manière dont Mars. les Indiens se comportaient envers moi, et un exposé de mon opinion concernant la réussite de mon entreprise, formaient le contenu de ma lettre.

23. Le temps devenu beau et modéré nous permit de continuer notre voyage. Le jour suivant, 26. ainsi que le 26, nous rencontrâmes plusieurs tentes d'Indiens du Nord, occupés, comme les précédents, à traquer des daims. Quelques-uns d'entre eux, mécontents de leur peu de succès, et qui avaient des parents ou des amis parmi nous, se joignirent à notre troupe et nous accompagnèrent à l'*Ouest*. Quoique les daims ne gardassent plus entr'eux un ordre assez régulier de marche pour permettre aux Indiens de les traquer, ils se présentaient cependant dans leur dispersion en nombre si considérable, que mes compagnons en tuaient avec leurs fusils autant qu'ils voulaient.

Nous

A L'OCCÉAN NORD. 135

Nous nous dirigeâmes encore à l'Ouest et ~~à l'Ouest~~
l'Ouest quart Sud, et nous atteignîmes le 8^{1771.} ^{Avril.}
un petit lac nommé *Thelewèy-aza-yeth*. Je ^{8.}
n'ai pu savoir pourquoi on lui a donné ce
nom, car *Thelewèy-aza-yeth* signifie l'émi-
nence du petit Poisson, probablement à cause
d'une grande élévation située sur une longue
pointe de terre qui se trouve près l'extrémité
occidentale du lac. Nous établîmes nos tentes
sur une île, et les Indiens remarquant que
les daims y étaient très-nombreux, se déci-
dèrent à y séjourner quelque temps, afin de
nous approvisionner; car ils savaient que dans
cette saison de l'année les daims se retiraient
vers les terres stériles, et nous proposant de
marcher directement au Nord, il était incer-
tain que nous en rencontrassions désormais.
Comme plusieurs Indiens s'étaient joints à
nous pendant l'hiver, nos tentes s'élevaient
alors à sept, et le nombre des personnes qui
les remplissaient à soixante et dix.

D'après la résolution des Indiens, nous

restâmes dix jours à *Thelewey-aza-yeth*. Mes
 1771. compagnons s'occupèrent pendant ce temps ,
 Avril. lorsqu'ils ne chassaient pas , à préparer des
 pieus de bouleau d'environ un pouce et quart
 d'épaisseur , et de sept à huit pieds de long.
 Ces pieus servent pour les tentes l'été , quand
 on traverse les terres stériles, et aux approches
 de l'automne , on les convertit en raquettes
 pour l'hiver. Mes Indiens s'occupèrent aussi
 à rassembler des écorces de bouleau et tout le
 bois nécessaire pour construire des canots ; mais
 comme ils ne devaient être mis en chantier qu'à
 notre arrivée à *Clowey* , éloigné encore de plu-
 sieurs milles , on dégrossit d'avance le bois pour
 le rendre plus susceptible de transport.

Quant à moi , mon travail se réduisait à
 faire des observations pour déterminer la la-
 titude , à rédiger mon Journal et ma Carte.
 Je trouvai que la latitude du lieu où nos tentes
 étaient fixées correspondait à 61^{d} , 30^{l} Nord ,
 et sa longitude à 19^{d} à l'Ouest du Fort du
 Prince de Galles.

Munis d'une bonne quantité de provisions sèches et des matériaux nécessaires pour construire des canots, matériaux dont la plus grande partie était déjà travaillée, nous nous mîmes en route le 18, et après avoir parcouru neuf à dix milles au Nord Nord-Ouest, nous arrivâmes à une tente d'Indiens du Nord, établie sur le côté septentrional de la rivière *Thelewey-aza*. *Matonabee* fit l'acquisition d'une nouvelle femme parmi ces Indiens, de sorte qu'il se trouvait n'en avoir pas moins de sept, qui toutes avaient l'air de bons grenadiers. Il s'enorgueillissait lui-même de la taille et de la force de ses femmes, répétant souvent qu'on en trouverait peu qui fussent susceptibles de porter ou de tirer d'aussi lourds fardeaux, et que, malgré qu'elles eussent des formes très-mâles, il les préférerait cependant à celles qui joignaient à des traits plus délicats, une taille moins élevée. Dans un pays comme celui-ci, où la force du corps, qu'exigent des travaux excessifs, est la première chose que l'on recherche dans les unions, et où les plus doux

1771. Avril.

18.

plaisirs de la vie conjugale ne sont considérés
1771. que comme des objets secondaires, ce choix
Avril. de *Matonabee* paraît sans doute plausible ;
mais si tous les Indiens partageaient son goût ,
que deviendraient la plûpart des femmes de
ces contrées , qui , en général , sont petites ,
et dont un grand nombre présente une com-
plexion très-délicate, sans néanmoins avoir des
traits bien réguliers, et un vrai caractère de
beauté? A envisager ces Indiennes en général,
je ne connais point de nations où les femmes
soient plus dépourvues de beauté , quoiqu'il
s'en trouve cependant parmi les premières
quelques-unes d'assez jolies lorsqu'elles sont
jeunes ; mais les soins domestiques , joints à
des travaux continuels et pénibles , leur en-
lèvent tous leurs agréments avant trente ans,
et les autres , à cet âge , sont de parfaits an-
tidotes contre l'amour et la galanterie. Heu-
reusement pour ces Indiennes , elles n'en pa-
raissent pas moins belles aux yeux de leurs
maris, ce qui prouve qu'il n'y a aucune règle
fixe pour juger de la beauté. Demandez à un

A L'OCCÉAN NORD. 139

Indien du Nord en quoi elle consiste? il vous ~~=====~~
répondra qu'une figure large et plate, de petits ^{1771.}
yeux, des joues creuses, trois ou quatre traits ^{Avril.}
noirs à travers chacune d'elles, un front bas,
un grand menton, un nez gros et recourbé,
une peau basanée, et une gorge pendante,
constituent la véritable beauté. Ces agréments
augmentent bien de prix aux yeux des In-
diens, lorsque celles qui les possèdent sont
capables de préparer toutes sortes de peaux,
d'en former des habits, de porter un poids
de cent douze à cent quarante livres en été,
ou d'en tirer un plus lourd en hiver; et c'est
à quoi se réduisent, en général, les occupa-
tions des femmes Indiennes. Quant à leur ré-
signation, elle leur coûte peu de sacrifices;
car les hommes se comportent vis-à-vis d'elles
avec cette bienveillance qui accompagne les
caractères les plus doux et les plus obligeants;
ainsi, la complaisance du mari tend à tem-
pérer pour la femme l'austérité de ses devoirs.
En général, les Indiens tiennent leurs femmes
à une grande distance d'eux, et on peut juger

de l'opinion qu'ils en ont par l'usage où ils sont de s'en faire servir à table, ce qui paraît très-humiliant à une femme d'Europe, quoique, chez ces Indiens, ce service soit une marque de distinction pour celles qui le remplissent. J'observerai encore que lorsque les hommes ont tué quelque bête-fauve, ce sont toujours les femmes qui sont chargées de l'apporter à la tente, de l'ouvrir, de la dépecer, d'en faire sécher les chairs et de les réduire en poudre, etc. Faut-il préparer quelque mets, ce sont encore les femmes qui le font cuire; et lorsqu'il est prêt, les femmes et les filles des plus grands Capitaines du pays ne sont servies qu'après que tous les hommes, même ceux attachés en qualité de domestiques, ont pris ce qui leur convient; et il arrive souvent dans les temps de disette qu'il ne reste rien pour les femmes. Il est probable néanmoins que celles-ci mettent quelque chose en réserve; mais elles doivent le faire avec beaucoup de précaution, car de resserrer des provisions serait réputé, en pareille circonstance,

un crime d'état, et exposerait ces femmes à ~~des~~
 de très-mauvais traitements. Si ces soustrac-1771.
 tions avaient lieu de la part d'une femme qui ^{Avril.}
 n'aurait aucune excuse, comme celle de la
 jeunesse ou de l'inexpérience, elle resterait
 entachée dans l'esprit des hommes, et peu
 d'entr'eux voudraient la choisir pour femme.

La quantité de jeunes bois de bouleaux qui
 se trouvaient sur les bords de la rivière de
Thelewey-aza, nous engagea à y passer
 quelques jours, pour finir de nous approvi-
 sionner des matériaux nécessaires, soit pour
 la construction de nos canots, soit pour nos
 autres besoins dans notre excursion l'été à
 travers les plaines stériles. Le 20, *Matonabee* 20.
 fit prendre les devants à l'un de ses frères et
 à quelques autres Indiens, munis d'écorces
 de bouleaux et de bois déjà dégrossis, avec
 ordre de se rendre à un petit lac, appelé
Clovey, et situé dans le voisinage des terres
 stériles. Il leur enjoignit en même temps de
 travailler en toute diligence à la construction

~~de~~ de quelques canots , afin qu'ils pussent être
1771. prêts pour notre arrivée.

Avril.

Ayant achevé de préparer la quantité de bois jugée nécessaire par les Indiens, et ayant augmenté notre provision de viandes sèches et de graisse, nous fixâmes le 21 pour le jour de notre départ ; mais une des femmes se trouvant surprise par les douleurs de l'enfantement, accident assez rare parmi les Indiennes, nous fûmes obligés de rester deux jours de plus. Aussi-tôt que cette pauvre femme fut délivrée, ce qui ne lui arriva qu'après avoir souffert pendant près de cinquante-deux heures tout ce qu'on éprouve en pareil cas, le signal du départ fut donné, et la malheureuse créature, prenant son enfant sur son dos, se mit en marche avec le reste de la troupe. Quoique l'un de nous se fût chargé par humanité de tirer son traîneau pendant l'espace d'un jour seulement, elle était encore obligée de porter, outre son enfant, un fardeau considérable, enfonçant quelquefois dans l'eau et dans la

neige jusqu'aux genoux. Ses regards, indépendamment de ses gémissements, témoignaient assez tout ce qu'elle souffrait, et quoique j'eusse de l'aversion pour cette femme, sa position fit une telle impression sur moi, que je crois n'avoir jamais éprouvé plus d'intérêt pour aucune personne de son sexe. Ses plaintes me déchiraient le cœur, et me rendaient d'autant plus malheureux, qu'il n'était pas en mon pouvoir de la soulager.

1771.
Avril.

Lorsqu'une Indienne du Nord est en mal d'enfant, on dresse pour elle une petite tente, à une distance qui ne permette pas à ses cris d'arriver jusqu'aux autres tentes. Elle est visitée continuellement par les personnes de son sexe ; mais, à l'exception des petits garçons à la mamelle, nul homme n'a accès auprès d'elle. Il est bien affligeant pour l'humanité que ce peuple ne cherche point à s'aider mutuellement dans ces occasions, ni même dans d'autres circonstances critiques. La décence entre pour quelque chose dans cet usage ;

mais il paraît devoir son origine à l'opinion
 1771. où sont les Indiens que la nature n'a jamais
 Avril. besoin d'aide. Quand je les informai des se-
 cours que les Européennes retiraient en pareil
 cas de l'habileté et des soins de nos sages-
 femmes, ils m'écoutèrent avec le plus grand
 mépris, et me répondirent d'un ton ironique,
*que les dos bossus, les jambes tortues et les
 autres difformités que l'on remarquait si fré-
 quemment parmi les Anglais, provenaient
 sans contredit de la grande adresse de ces
 femmes qui les introduisaient au monde, ainsi
 que de la tendresse extraordinaire de leurs
 nourrices.*

Après qu'une Indienne du Nord est accou-
 chée, elle est réputée immonde pour un mois
 ou six semaines. Elle reste pendant tout ce
 temps dans une petite tente placée à quelque
 distance des autres, et où elle n'a pour com-
 pagnie qu'une femme ou deux, sans que le
 père puisse voir son enfant. Le motif, selon
 eux, de cette privation, est que les enfants

en venant au monde sont quelquefois si hideux, les uns ayant une grosse tête avec peu de cheveux, et les autres présentant une très-grande pâleur, causée par les travaux de l'accouchement, qu'il serait à craindre que le père ne conçût à cette vue pour son enfant un dégoût qu'il ne pourrait plus vaincre par la suite.

1771.

Avril.

Les noms des enfants leur sont donnés par le père et la mère, ou la famille. Ceux des garçons sont très-variés, et tiennent généralement à des dénominations de lieu, de saison ou d'animaux. Les noms des filles dérivent principalement de quelques-unes des parties du corps ou des propriétés de l'hirondelle. On les appelle *Hirondelle-Blanche*, *Hirondelle-Noire*, *Hirondelle-d'Été*, *Tête-d'Hirondelle*, *Pied-d'Hirondelle*, *Cœur-d'Hirondelle*, *Queue-d'Hirondelle*, etc. (1)

(1) *Matonabee* avait huit femmes et elles s'appelaient toutes *Hirondelles*.

Le 23, comme je l'ai déjà dit plus haut, nous nous remîmes en route, en nous dirigeant droit au *Nord*; mais le temps, en général, fut si chaud, et la grande quantité de neiges fondues rendait notre marche en raquettes et notre tirage si pénibles, que nous ne pûmes arriver que le 3 Mai à *Clowey*, quoiqu'il n'y ait pas plus de quatre-vingt-cinq milles entre ce lac et *Thelewey-aza-yeth*. Nous traversâmes, chemin faisant, partie de deux autres petits lacs, nommés l'un *Tittameg*, et l'autre *Scartack*. Aucun d'eux n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'ils sont tous les deux très-poissonneux.

CHAPITRE V.

Événements pendant notre séjour à *Clowey* et durant le cours de notre voyage jusqu'à notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.

Plusieurs Indiens étrangers se réunissent à nous. — Construction de canots. — Leur description, et la manière de s'en servir. — Visite de plus de deux cents Indiens de différentes tribus. — Départ du lac Clowey. — Nous apprenons que Keelshies est dans notre voisinage. — Envoyé vers lui deux jeunes Indiens pour m'apporter mes lettres et quelques effets. — Notre arrivée au lac Peshew; traversé une partie du lac, et fait allumer de grands feux. — Une des femmes de Matonabee le quitte. — Remarques sur les Naturels. — Keelshies nous joint et me

remet mes lettres , après avoir disposé de mes effets. -- Un Indien du Nord demande à Matonabee de lui céder une de ses femmes ; querelle entr'eux qui me fait craindre pour le succès de mon entreprise. -- Achevé de traverser le lac Peshew , et pris les arrangements nécessaires pour la suite de mon voyage. -- Beaucoup d'Indiens se joignent aux miens , dans l'intention d'aller faire la guerre aux Esquimaux de la Rivière de Cuivre. -- Préparatifs à ce sujet , pendant notre séjour à Clowey. -- Continué notre voyage au Nord. -- Particularités de la route. -- Traversé le lac Cogead sur la glace. -- Le soleil se montre toute la nuit. -- Arrivée à Conge-Cathawhachaga. -- Rencontre de plusieurs Indiens de la Rivière de Cuivre. -- Événements pendant notre séjour à Conge-Cathawhachaga. -- Poursuivi notre route. -- Temps affreux. -- Arrivée au pied de montagnes garnies de rochers. -- Remarques sur ces montagnes. -- Traversé une partie du lac Buffalo sur la glace. -- Apperçu beaucoup de bœufs à musc. -- Leur description.

L
da
qu
les

tro
aut
les
leu
de
trop
don
fait

— Allé visiter avec quelques Indiens des hauteurs servant de retraite à des ours gris. 1771.

— Rencontre d'un Chef Indien, nommé Oule-eye, accompagné de sa famille et de quelques Indiens de la Rivière de Cuivre.

— Leur conduite envers moi. — Notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.

LE lac Clowey n'a pas plus de douze milles dans sa plus grande largeur. Une petite rivière qui s'y jète à l'Ouest, communique, suivant les Indiens, au lac Athapuscow.

A notre arrivée le 3 Mai à Clowey, nous trouvâmes que le frère du Capitaine et les autres Indiens à qui nous avions fait prendre les devants avec lui, de la rivière de Thelwey-aza, ne nous y avaient précédés que de deux jours seulement. Cet intervalle était trop court, pour que la construction du canot dont ils avaient emporté avec eux le plan eût fait quelque progrès. Nous fîmes joints le

~~le~~ même jour par plusieurs autres Indiens , qui
1771. venaient aussi avec le projet de construire des

Mai. canots. Quelques-uns de ces Indiens avaient
résidé tout l'hiver à quatre ou cinq milles
dans le *Sud-Est* de ce lac. Ils s'étaient procuré
une grande abondance de gibier , en traquant
le daim de la manière déjà décrite.

Immédiatement après notre arrivée à *Clo-*
wey, les Indiens commencèrent à construire
leurs canots ; mais ce travail , demandant un
temps chaud et sec que nous étions bien loin
d'éprouver , les canots appartenants à ma
18. troupe ne purent être achevés que le 18 Mai.
Nous comptions nous mettre en route le 19 ,
lorsque , le canot de *Matonabbée* ayant reçu
quelques dommages qui demandaient un jour
pour être réparés , nous fûmes obligés de
20. différer notre départ jusqu'au 20.

Ces canots , quoique faits des mêmes ma-
tériaux que ceux des Indiens du Sud , en
diffèrent cependant par leur forme et leur
construction.

construction. Ils sont beaucoup plus petits et ~~plus~~ plus légers, et quoique d'un travail très-1771. simple et peu solide, ils sont néanmoins les ^{Mai.} meilleurs qui ayent pu être imaginés pour l'usage de ces pauvres Indiens, obligés souvent de les porter pendant l'espace de cent et quelquefois de cent cinquante milles, avant de trouver à s'en servir. Le principal mérite de ces petits bâtimens consiste dans la facilité qu'ils offrent pour traverser des rivières non guéables. Il faut convenir aussi que les Indiens s'en servent quelquefois avec beaucoup d'utilité pour poursuivre le daim, traverser les lacs dans leurs parties les moins larges, ainsi que pour tuer des cignes, des oies, des canards, etc., dans le temps de la mue. Les outils qu'emploient les Indiens, soit pour construire leurs canots, soit pour faire leurs raquettes, ou tout autre ouvrage en bois, sont une hache, un couteau, une lime et une alène. Ils les manient si adroitement, que tout ce qu'ils exécutent présente un fini que le plus habile mécanicien ne

ne saurait surpasser avec tous les meilleurs instruments.

1771.
Mai.

Les canots des Indiens du Nord ressemblent un peu par la forme à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits, et les extrémités en pointe. L'arrière est toujours beaucoup plus large que l'avant, comme destiné généralement à contenir le bagage, et à être occupé quelquefois par une seconde personne, étendue tout de son long au fond du canot. L'homme et le bagage traversent ainsi les rivières et les parties les moins larges des lacs au moyen de ces petits bâtiments, qui excèdent rarement la longueur de douze à treize pieds, et ont vingt pouces à deux pieds dans leur plus grande largeur. L'avant de ces canots est allongé et étroit; il est recouvert d'écorces de bouleau, ce qui ajoute considérablement au poids, sans rien ajouter à la commodité. En général, les Indiens du Nord ne se servent que d'une seule pagaie, quoique quelques-uns en aient une seconde

comme les *Esquimaux* ; mais rarement cette dernière est-elle employée , si ce n'est pour assommer le daim au passage des rivières et des lacs étroits. (1) 1771.
Mai.

Pendant notre séjour à *Clowey*, nous fûmes joints par plus de deux cents Indiens, dont la

(1) Voyez la Planche IV, où la figure A représente le fond d'un canot, la figure B, l'avant; la figure C offre la forme entière d'un de ces canots, avant qu'il ne soit recouvert d'écorces; il est représenté sur son chantier: la figure D indique un assemblage de couples mis à sécher: la figure E est celle d'un canot achevé: la figure F représente une des pagaies de ces Indiens: la figure G, une lance avec laquelle ils percent le daim; et la figure H, la manière dont ils portent leurs canots.

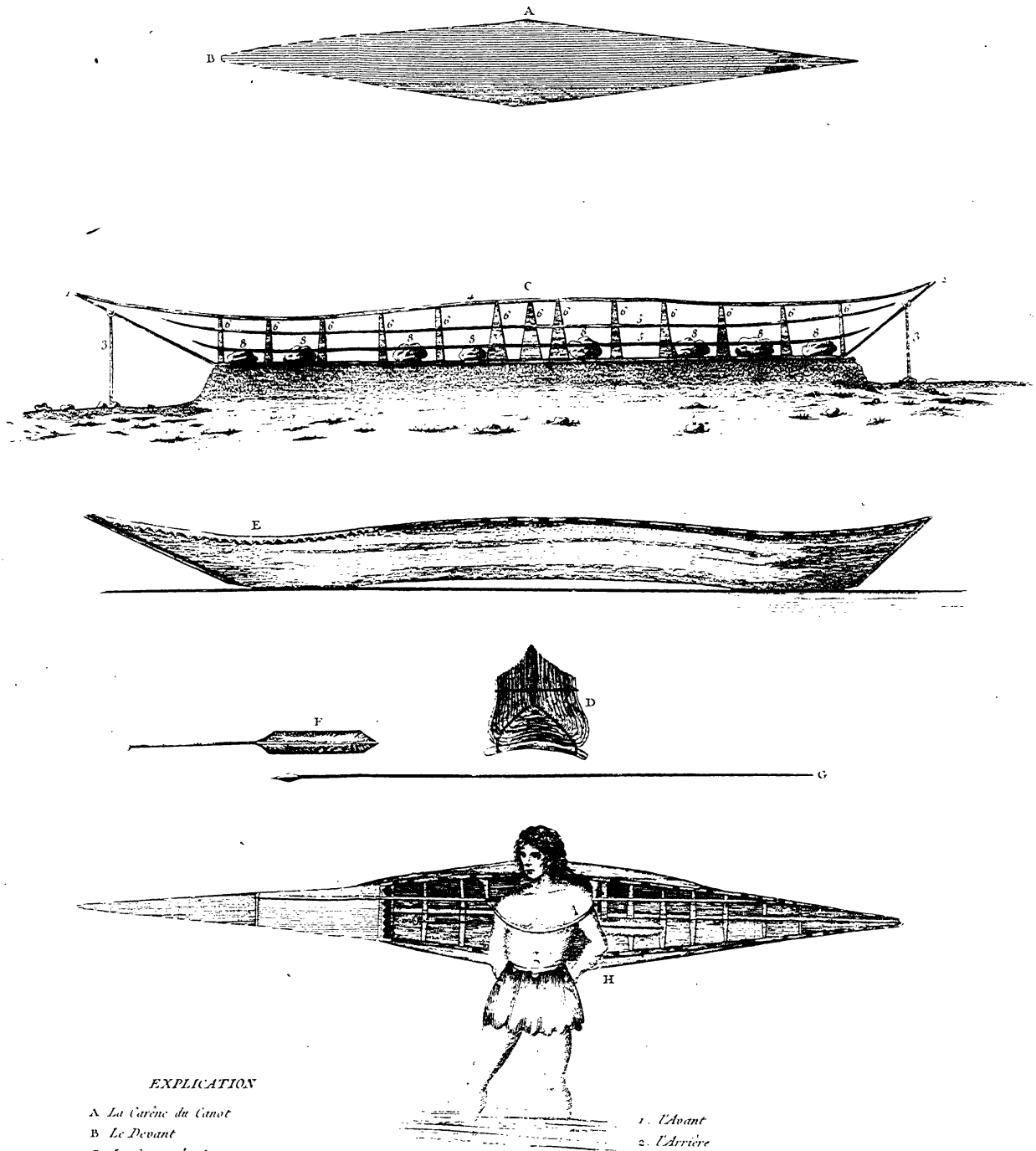
Les chiffres suivants de la figure C, répondent aux différentes parties du canot: 1°. l'étrave; 2°. l'étambord; 3°. deux pieux fourchus, supportant l'étrave et l'étambord; 4°. les plats-bords; 5°. de petites tringles placées entre les couples et les écorces de bouleau qui les recouvrent; 6°. les couples; 7°. la carlingue; 8°. pierres servant à assujétir la carène, jusqu'à ce que les côtés soient montés.

plupart venaient pour construire des canots.
 1771. Me trouvant sous la protection d'un Chef,
 Mai. aucun d'eux ne chercha à me troubler, ni à
 m'importuner de demandes. Je devais cela
 probablement à l'attention qu'avait eue *Ma-*
tonabee de les informer de ma véritable si-
 tuation, dans laquelle, loin d'avoir à donner,
 je n'avais pas même tout ce qui m'était né-
 cessaire. Le peu qui me restait de marchan-
 dises, je le réservais pour les Indiens de la
 rivière de Cuivre et de la côte de Chien, qui
 ne visitent jamais les Factoreries de la Com-
 pagnie. La distribution de tabac, néanmoins,
 allait toujours son train, car il ne nous arri-
 vait pas d'Indien de quelque considération qui
 ne s'attendit à recevoir la valeur de quelques
 pipes, et rarement il m'était possible de laisser
 partir ces étrangers sans leur donner quelques
 pouces de tabac. (1) Ces libéralités, jointes à

(1) Le tabac qu'on prend dans la Baie de Hudson est
 celui du Brésil, qui, par la réunion de plusieurs feuilles
 tressées comme une corde d'un pouce de diamètre, forme

ts.
f,
à
ela
Ja-
si-
er,
né-
n-
la
ui
n-
s,
ri-
ui
es
er
es
à

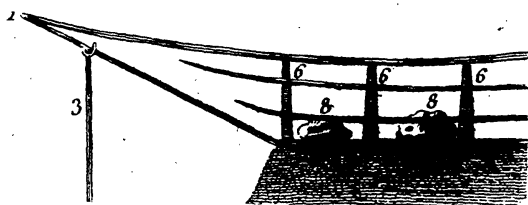
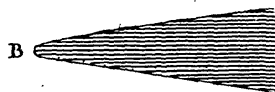
st
es
ne



EXPLICATION

- A. La Carène du Canot
- B. Le Devant
- C. La forme du Canot
- D. Assemblage et liaison des membres pour sécher
- E. Le Canot achevé
- F. Une Pagaie
- G. Une Pique pour tuer le Dan dans l'eau
- H. Maniere de porter un Canot en Eté

- 1. L'Avant
- 2. L'Arrière
- 3. Deux morceaux de bois fourchus supportant les deux extrémités du Canot
- 4. Les Plats borde
- 5. Petites Lances placées entre la Membrane et le bordage
- 6. Les Membres
- 7. La Carlingue
- 8. Pierres servant à maintenir la Carène jusqu'à ce que les Côtés soient montés



n
t
n
c
b
p
av
qu
sa
ca
pa
tal
pat

de t
aux

celles que j'étais obligé de faire continuelle-
 ment à mes Indiens, avaient diminué telle-
 ment ma provision, que, quoique très-peu ^{Mai.} 1771.
 avancé dans mon expédition, il ne m'en res-
 tait plus que la moitié. La poudre et le plomb
 étaient aussi deux articles que convoitaient
 ardemment la plûpart des Indiens que nous
 rencontrions, et, en général, mon guide *Ma-*
tonabee ne leur en laissait pas manquer;
 mais je dois la justice à cet Indien de dé-
 clarer que la poudre et le plomb qu'il distri-
 buait aussi généreusement lui appartenaient,
 pour les avoir achetés à la Factorerie. Il y
 avait échangé, à ma connaissance; cent cin-
 quante peaux de *martinet* pour de la poudre,
 sans compter un grand nombre de peaux de
 castor et d'autres fourrures, qui lui furent
 payées en plomb, balles, outils de fer et
 tabac qu'il se proposait de répartir à ses com-
 patriotes, et il lui en avait été donné à notre

de très-grands rouleaux, que l'on distribue par ponce
 aux Naturels.

~~Le~~ départ la quantité qu'il avait estimée nécessaire pour tout le temps de notre voyage.

Mai.

20. Le canot de ce Chef se trouvant réparé, nous quittâmes *Clowey* et nous marchâmes vers le Nord. Nous fûmes joints dans la matinée par une petite troupe d'étrangers, qui informèrent mon guide que le capitaine *Keelshies* se trouvait à une journée de nous vers le Sud. *Keelshies* était l'homme par qui j'avais envoyé de *Cathawhachaga* une lettre au Fort du Prince de Galles, dans les premiers jours de Juillet 1770. Peu de temps après, ayant eu le malheur de rompre mon quart de Cercle, je fus obligé de retourner pour la seconde fois au Fort, et quoique j'eusse découvert, chemin faisant, beaucoup de feux et parlé à plusieurs Indiens, nous traversâmes, *Keelshies* et moi, les terrains stériles, sans pouvoir nous rencontrer, et c'était pour la première fois, depuis cette époque, que j'entendais parler de lui.

Comme *Matonabee* désirait que j'eusse

mes lettres, ainsi que les marchandises que j'avais demandées, il dépêcha deux jeunes Indiens pour aller les chercher. Nous continuâmes notre route vers le Nord, et le jour suivant nous aperçûmes à l'Est, du côté des terrains stériles, une fumée considérable, que nous attribuâmes au passage de quelques partis d'Indiens qui se rendaient au Fort du Prince de Galles avec des fourrures et autres objets de traite.

1771.

Mai.

21.

Le 22 et le 23, nous suivîmes notre direction au Nord, parcourant quatorze à quinze milles par jour. Dans la soirée du 23, nous étions hors des bois, et nous pénétrâmes sur les terres stériles. Le même soir, les deux jeunes Indiens qui avaient été chercher mes lettres revinrent, et me dirent que *Keelshies* avait promis de nous joindre sous peu de jours et de me remettre lui-même les objets dont il était chargé pour moi.

22

et

23.

La pluie qui tomba le 24 ne nous permit

- de faire qu'environ sept milles; faute d'arbres
1771. pour nous abriter, nous nous déterminâmes à
 Mai. dresser nos tentes. Bien nous en prit; car aux
 approches de la nuit, le temps devint excessi-
 vement mauvais, et fut accompagné de forts
 éclairs, de grands coups de tonnerre, et d'une
 pluie considérable, à laquelle se joignait un
 vent de Sud-Ouest très-violent. Au jour, le
 vent tourna au Nord-Ouest, et la tempéra-
 ture devint extrêmement froide. Nous avons
25. parcouru le 25 environ huit milles, lorsque
 nous fûmes obligés de nous arrêter, étant
 presque transis de froid. Nous trouvâmes,
 comme la veille, quelques morceaux de bois,
 qui nous servirent à faire un peu de feu. (1)

(1) J'ai observé dans les différents voyages que j'ai
 faits dans ces contrées, qu'au Nord de la rivière *Seal* la
 lisière des bois est couverte de vieux morceaux de bois
 secs et d'arbres abattus par le vent, la plupart de l'es-
 pèce qu'on appelle ici *génévriers*, et rarement d'une force
 considérable. On en rencontre quelquefois à la distance
 de vingt milles des bois debout, et même à des distances
 beaucoup plus grandes, ce qui est une preuve que le froid

A L'Océan Nord. 159

Il tomba tant de neige et de pluie le 26,
que nous ne pûmes pas nous mettre en route; 1771.
mais le temps étant devenu beau le lendemain Mai.
matin, nous fîmes sécher nos effets, et nous 26.

a toujours été en augmentant dans ces pays depuis quelque série de temps. Les plus âgés parmi les Indiens du Nord m'ont assuré avoir entendu dire à leurs pères et à leurs grands-pères, qu'ils se ressouvenaient d'avoir vu très-boisés les endroits où l'on ne trouve plus aujourd'hui que des arbres abattus et secs. Ces endroits étaient remarquables par une grande abondance de daims. Il est un fait bien connu, c'est que la plupart de ces animaux fréquentent de préférence les plaines situées dans le voisinage des terrains stériles, où le genévrier est très-commun, et particulièrement lorsque le temps est beau en hiver. Quand le vent est trop violent, ils se réfugient dans l'épaisseur des bois ou gagnent les plaines ouvertes. Les Indiens, qui trouvent des raisons à tout, disent que le daim n'abandonne les bois dans les grands vents que lorsqu'ils sont trop clair-semés, le balancement des arbres isolés contribuant à l'effrayer; au lieu que le bruit uniforme des branches, dans une forêt épaisse, lui inspire une douce sécurité, qui, dès-lors, le rend une proie facile pour un chasseur adroit.

— marchâmes l'espace d'environ douze milles
1771. vers le Nord, presque toujours sur une petite

Mai. rivière gelée, qui aboutit au lac *Peshew*. (1)

Nous découvrîmes alors vers le Sud un feu que nous jugeâmes provenir de *Keelshies*, ce qui nous engagea à passer la nuit sur les bords du lac, où j'espérais que nous l'attendrions; mais, à ma grande surprise, nous

28. repartîmes le lendemain matin, et nous continuâmes notre route au Nord, à travers le lac *Peshew*. Après avoir fait vingt-deux milles, nous établîmes, dans l'après-midi, nos tentes sur une île, où, à ma demande, les Indiens allumèrent un grand feu, et consentirent à rester un jour ou deux pour attendre le capitaine *Keelshies*.

Dans la nuit, une des femmes de *Matonabee* le quitta, suivie d'une autre Indienne. On supposa qu'elles avaient pris à l'Est,

(1) Ce lac est probablement le même que celui marqué dans la carte sous le nom de lac *Partridge* ou *Perdrix*.

dans l'espérance d'y rencontrer leurs premiers ~~maris~~, à qui elles avaient été enlevées de ^{1771.} force quelque temps auparavant. Cette fuite ^{Mai.} occasionna plus de train que je ne l'aurais cru.

Matonabee paraissait absolument déconcerté et inconsolable de la perte de sa femme. C'était certainement la plus belle de toutes. A une taille moyenne, elle joignait un très-beau teint; elle annonçait un caractère doux, et possédait des manières très-engageantes. En totalité, elle semblait réunir toutes les bonnes qualités qu'on peut attendre d'une Indienne du Nord, et faites pour rendre heureux un habitant de cette partie du monde. Elle n'avait pas l'air de l'être avec *Matonabee*, et préférerait, sans doute, d'être l'unique compagne d'un jeune homme plein d'ardeur, et d'un rang suffisamment élevé pour la protéger, que de partager la septième ou la huitième partie du cœur du plus grand personnage du pays. C'est avec regret que je citerai un évènement survenu pendant la construction de nos canots à *Clowey*, évènement

— qui ne fait nullement honneur à *Matonabee*;
1771. car il ne s'agit pas moins que de trois coups
Mai. de poignard portés par lui au mari de la
femme dont je viens de parler. Il l'eût certain-
nement tué, si ce malheureux Indien n'avait
été secouru à temps. Le motif de *Matonabee*
était que le mari lui avait manqué de respect
en se plaignant de l'enlèvement de sa femme.

Le sang-froid avec lequel *Matonabee*
commit ce crime me convainquit qu'il l'avait
prémédité; car à peine fut-il instruit de l'ar-
rivée du mari, qu'il ouvrit un des paquets de
ses femmes, et après y avoir pris tranquil-
lement un grand couteau à manche de buis,
tout neuf, il se transporta dans la tente de
l'Indien, qu'il saisit aussi-tôt à la gorge, en
s'efforçant de mettre à exécution son horrible
projet. Le pauvre mari, pour prévenir le
danger qui le menaçait, se jeta la face contre
terre et appela à son secours; mais avant
qu'on ne fût accouru, il avait reçu trois bles-
sures dans le dos. Heureusement pour lui,

elles n'étaient point mortelles: *Matonabee*, ~~_____~~
 de retour à sa tente après cet assassinat, s'y ^{171.}
 assit avec autant de tranquillité que s'il n'eût ^{Mai.}
 eu aucun crime à se reprocher, fit apporter
 de l'eau pour laver son couteau et ses mains
 teintes de sang, et me demanda, d'un air de
 satisfaction, *si je ne pensais pas qu'il eût bien
 fait.*

Les Indiens de ces contrées sont dans l'u-
 sage de lutter entr'eux pour la possession de
 leurs femmes, et celles-ci restent toujours au
 vainqueur. Il est rarement permis à un Indien
 peu robuste, à moins qu'il ne soit bon chas-
 seur, de garder une femme qu'un autre plus
 fort désire d'avoir. Souvent même, lorsque les
 femmes de ces derniers se trouvent surchar-
 gées en route de fourrures ou de provisions,
 ceux-ci ne se font aucun scrupule de faire
 porter une partie de leurs bagages par les
 femmes de leurs camarades. L'usage de lutter
 pour les femmes a lieu dans toutes les tribus
 indiennes, et jete une grande émulation parmi

~~les~~ les jeunes gens, qui, dès l'enfance, essayent
1771. entr'eux leur adresse et leur force. Ils en de-
Mai. viennent plus propres par la suite à défendre
leurs propriétés, et sur-tout leurs femmes,
des entreprises de ces hommes forts et puis-
sants, accoutumés à vivre aux dépens du plus
faible, et de la part de qui on regarde comme
une très-grande générosité, lorsqu'au lieu
d'user de violence et d'insulte, ils veulent bien
se prêter à un échange pour l'objet qui leur
fait plaisir.

Cet acte par lequel les plus forts cherchent
à ravir aux plus faibles leurs femmes et leurs
propriétés, quoiqu'il soit accompagné de la
plus grande brutalité, peut à peine, cepen-
dant, être appelé un combat; car je n'ai vu
aucun Indien recevoir la moindre blessure
dans ces occasions. L'affaire consiste ordinai-
rement à se prendre aux cheveux, et rarement
en vient-on aux coups de part et d'autre. Assez
communément l'un des champions a l'atten-
tion de se raser la tête et de s'enduire les

oreilles de graisse, immédiatement avant que ~~l'action~~ l'action ne commence ; mais ces préparatifs se font secrètement. Il est quelquefois difficile de s'empêcher de rire, en voyant l'air d'importance avec lequel se présente l'une des parties, demandant à tout le monde : *Où est-il ? Pourquoi n'est-il pas encore arrivé ?* tandis que l'autre, apparaissant tout-à-coup, la tête tondue et les oreilles frottées de graisse, se précipite sur son antagoniste, le saisit par les cheveux, et quoique peut-être moins fort que lui, le renverse par terre, sans que celui-ci, avec toute sa force, trouve prise sur lui. Chaque parti, pour éviter ces surprises, et rendre les chances du combat plus égales, se sert communément d'espions. Faute de cheveux à saisir de part et d'autre, les combattants se prennent au corps, et, les jambes écartées, ils luttent dans cette position, jusqu'à ce qu'il y en ait un des deux renversé.

Jamais, dans ces sortes de combats, les spectateurs ne prennent part à la querelle. Un

frère même s'interdit d'assister son frère , à
1771. moins que ce ne soit de ses conseils; et comme
Mai. ceux-ci se donnent publiquement et sur le
champ de bataille , l'ennemi peut en faire
aussi son profit. Lorsqu'une femme est l'objet
de la querelle , il arrive souvent que celui à
qui elle appartient , quoique terrassé par son
adversaire , refuse cependant de la lui céder ;
alors ses parents , ses amis ou les autres spec-
tateurs , se réunissent pour l'engager à ter-
miner un combat si désavantageux pour lui ,
et qui pourrait lui devenir funeste. J'ai re-
marqué qu'en général les Indiens demeuraient
attachés aux femmes qui leur tombaient en
partage ; car il était rare qu'ils n'en vinssent
aux mains pour elles lorsqu'ils se trouvaient
réunis entr'eux ; et je n'assistai jamais à au-
cun de ces combats sans être vivement ému
de voir l'objet de la querelle attendant , dans
un morne silence , ce que le sort déciderait
d'elle , tandis que son mari la disputait à son
rival. A la pitié que je sentais pour la pauvre
victime , se joignait la plus vive indignation ,
quand

quand je la voyais passer entre les mains d'un ~~homme~~
 homme qu'elle haïssait peut-être mortelle-^{1771.}
 ment. La répugnance qu'éprouvent alors ces ^{Mai.}
 malheureuses à suivre leurs nouveaux maris
 va quelquefois si loin, que ceux-ci ont recours
 à la violence envers elles. J'ai vu plusieurs de
 ces infortunées mises absolument nues, et em-
 menées de force à leur nouveau logement.
 Autant ces scènes m'affectaient profondément,
 autant je riais de voir quelquefois de jeunes
 filles se séparer du mari qu'elles haïssaient,
 un œil en pleurs et l'autre couvert de leurs
 doigts; car l'usage ou la décence, si l'on veut,
 a appris aux femmes de ces contrées qu'il
 fallait un peu masquer sa joie en pareilles
 occasions, de peur que le changement ne pa-
 raisse être trop de leur goût. Si je me sers ici
 du mot de filles au lieu de celui de femmes,
 c'est que les Indiennes, objets de ces querelles,
 sont presque toujours jeunes et sans enfants,
 la plupart des hommes se souciant fort peu de
 se charger des enfants des autres, si ce n'est en
 de certains cas, dont il sera question ci-après.

1771. Mai. Ceux d'entre ces Indiens à qui l'âge et de prétendues connaissances dans l'avenir ont acquis de la célébrité, exercent une grande influence sur les passions du peuple; mais l'humanité de ces sages disparaît devant l'intérêt de leurs propres familles. On les voit plaider avec courage la cause des malheureuses victimes de la rivalité des Hommes; mais quand leurs parents se rendent coupables de ces mauvais traitements, rarement interposent-ils leur autorité. Cette partialité leur fait des ennemis secrets et même des ennemis publics; mais, soit crainte, soit superstition, ceux-ci n'osent, en général, se venger, ni mal parler d'eux, si ce n'est en leur absence, défaut commun à presque tous les Naturels de ces contrées.

Quoique les Indiens du Nord, dans l'égarment de leurs passions, respectent assez peu la propriété individuelle, pour faire servir la force du corps à ravir à leurs voisins, non seulement leurs biens, mais encore leurs femmes, cependant, à d'autres égards, ils forment la

tribu ou la nation la plus douce qui habite ~~les~~ les bords de la Baie de Hudson; car, quelque 1771. affront ou quelque perte qu'on leur fasse éprouver, ils ne connaissent d'autre manière d'en tirer vengeance que de lutter. Le meurtre, qui est si fréquent parmi les tribus des Indiens du Sud, est très-rarement employé par ceux du Nord. Aussi-tôt qu'un homme y est reconnu pour meurtrier, il est fui et abhorré par toute la tribu; abandonné même par sa famille et ses amis, il est obligé d'errer çà et là. Sa position devient véritablement la même que celle de Caïn après qu'il eut tué son frère Abel. La froide réception qu'il éprouve de la part de ceux qui le connaissent, lui inspire bientôt une profonde mélancolie, et il ne sort jamais d'un endroit qu'il n'entende tout le monde s'écrier: *Voilà le meurtrier qui part!* Les femmes, il est vrai, reçoivent quelquefois, pour leur inconduite, de la part de leurs maris, des coups qui leur causent la mort; mais ces exemples sont très-rares, et il serait difficile de citer plusieurs individus, soit parmi

~~les~~ les hommes, soit parmi les femmes, main-
 1771. tenant existants, que la vengeance, la ja-
 Mai. lousie, ou quelque autre passion a yent portés
 à commettre un meurtre. Je ne connais, outre
Matonabee, qu'un seul Indien à qui on puisse
 reprocher un pareil crime; et cet homme, sous
 tous les autres aspects, est si recommandable
 par sa raison et son humanité, que je ne sais
 en vérité comment il a pu être capable d'un
 assassinat, à moins que son long séjour parmi
 les Indiens du Sud ne l'ait habitué à la soif
 de ce peuple pour le sang, et à toutes ses dis-
 positions à la vengeance.

Le capitaine *Keelshies* nous joignit de bonne
 29. heure dans la matinée du 29. Il me remit un
 paquet de lettres et deux quartants d'eau-de-
 vie de France; mais il m'apprit que la poudre,
 le plomb, le tabac, les couteaux, etc., qu'on
 lui avait donnés pour moi au Fort, avaient
 été employés. Il chercha à justifier cet abus
 de confiance, en me disant que quelques-uns
 de ses parents étant morts dans l'hiver, il avait

été obligé, suivant l'usage de son pays, de ~~=====~~
jeter tous ses effets, ce qui l'avait obligé d'avoir ^{1771.}
recours à mes provisions et munitions pour ^{Mai.}
fournir à sa subsistance, ainsi qu'à celle de sa
nombreuse famille. La douleur avec laquelle
il me raconta cet évènement, pleurant et criant
souvent comme un enfant, pouvait provenir
du chagrin qu'il ressentait de m'avoir privé
de ce qui m'appartenait, et avoir en même
temps pour objet de me le faire oublier; mais
je pensai que son désespoir résultait plutôt du
souvenir de la perte de ses parents. Quoi qu'il
en soit, pour me dédommager de ce que
j'avais perdu moi-même, il m'offrit quatre
peaux d'élans préparées, comme la seule chose
qu'il eût en sa disposition. Ces peaux ne va-
laient pas la vingtième partie de ce qu'il m'a-
vait consommé; mais je les estimai mieux,
dans le fait, que les munitions et les autres
articles qu'elles remplaçaient, parce que le
cuir en était fort bon pour faire des souliers,
dont nous manquions, tandis que nous avions
abondance de poudre et de plomb.

Le jour de l'arrivée de *Keelshies*, un Indien, qui était depuis quelque temps avec nous, menaçait *Matonabee* de lui reprendre une de ses femmes, s'il ne consentait à lui donner une certaine quantité de munitions, quelques outils de fer, une chaudière, et différents autres articles. Comme cet homme était beaucoup plus fort que *Matonabee*, celui-ci se trouva dans l'alternative fâcheuse ou de lui accorder ce qu'il demandait, ou de perdre sa femme. *Matonabee* fut d'autant plus outré de ce procédé, qu'il tenait cette femme de ce même Indien, qui la lui avait vendue le 19 Avril précédent. Celui-ci ayant dépensé tout ce qu'elle lui avait rapporté alors, chercha à en tirer parti de nouveau. Cette femme jouissait parmi les Indiens d'une grande considération ; car, non seulement elle était d'une figure intéressante, mais elle s'entendait parfaitement à travailler différentes espèces de peaux et de fourrures, ainsi qu'à s'acquitter de tous les détails domestiques auxquels les femmes sont employées dans cette partie du

monde. La répugnance de *Matonabee* à se séparer d'elle était augmentée par une perte de la même espèce qu'il avait faite récemment. 1771.
Mai.

Cette querelle ; qui se termina au bout de quelques heures par des promesses et des présents , pensa devenir funeste à mon expédition ; car *Matonabee* , qui se croyait le plus grand personnage de son pays , fut si humilié que l'affaire se fût passée devant moi , qu'il se décida presque à ne pas aller plus loin à la recherche de la rivière de la Mine de Cuivre , et à se porter à l'Ouest , dans l'intention de se réunir aux Indiens d'*Athapuscow* , et de marcher avec eux. Il était parfaitement connu de tous leurs Chefs et des principaux Naturels de ce pays pour avoir vécu plusieurs années avec eux ; et il en avait reçu , disait-il , plus d'honnêtetés que de ses propres compatriotes. Comme *Matonabee* paraissait tenir à cette résolution , je craignis que ma troisième expédition ne réussît pas mieux que les deux premières. Je n'avais rien à redouter pour ma

— propre sûreté, car il m'offrait de me prendre
1771. avec lui et de me faciliter mon retour au Fort
Mai. du Prince de Galles, en m'associant à quelques
Indiens d'*Athapuscow*, qui se rendaient alors
tous les ans à la Factorerie pour trafiquer.
Après avoir attendu que les ressentiments de
Matonabee se fussent un peu calmés, j'em-
ployai tous les raisonnements qui me vinrent
dans l'esprit pour l'engager à continuer notre
voyage, l'assurant, non seulement de l'estime
du Gouverneur actuel du Fort du Prince de
Galles, mais encore de celle de ses succes-
seurs, tant que lui, *Matonabee*, existerait.
Je lui promis, en outre, récompense et pro-
tection de la part de la Compagnie de la Baie
de Hudson, pour son exactitude et sa persé-
vérance à faire réussir un voyage qui parais-
sait devoir être si avantageux à cette Com-
pagnie. Après plusieurs conversations de cette
espèce, accompagnées de beaucoup d'ins-
tances, *Matonabee* se rendit enfin, et promit
de faire toute la diligence possible. Quoiqu'il
fût un peu tard dans l'après-dîner, il donna

A L'OCÉAN NORD. 175

des ordres pour partir, et nous fîmes environ ~~sept~~ sept milles avant que d'arriver à une autre ^{1771.} île du lac *Peshew*, où nous passâmes le reste ^{Mai.} de la nuit. Les Indiens avaient tué en route quelques daims; mais notre nombre était si considérable, qu'à peine huit ou dix de ces animaux nous suffisaient-ils pour un léger repas. C'était les premiers que nous eussions aperçus depuis notre départ de *Thelewey-aza-yeth*; de sorte que nous n'avions vécu dans l'intervalle que des viandes que nous avions fait sécher avant de quitter cette place en Avril.

Le temps devint mauvais et pluvieux le 30; 30. néanmoins, nous parcourûmes environ dix milles au Nord. Arrivés à l'extrémité septentrionale du lac *Peshew*, nous nous y arrê-
tâmes, et *Matonabee* commença aussi-tôt à faire tous les arrangements qui pouvaient faciliter l'exécution de notre projet. Comme il m'avait promis d'apporter toute la diligence possible, il pensa qu'il convenait de laisser la

plûpart de ses femmes et tous ses enfants aux
1771. soins de quelques Indiens qui étaient avec
Mai. nous , en y joignant l'ordre de marcher au
Nord à petites journées , et , rendus à un
endroit indiqué par lui , d'y attendre notre
retour de *la rivière de la Mine de Cuivre*. Ce
plan une fois arrêté , *Matonabee* choisit pour
nous accompagner deux de ses plus jeunes
femmes qui n'avaient point d'enfants; et afin
que rien ne pût rallentir notre marche , il fut
décidé que nous ne prendrions avec nous que
ce qu'il nous faudrait de provisions et de mu-
nitions , jusqu'au moment de notre réunion
avec les Indiens chargés des femmes et des
enfants. Les mêmes mesures furent adoptées
par les autres Indiens de ma troupe , principa-
lement par ceux qui avaient le plus de femmes
et d'enfants.

Ces arrangements ayant emporté nécessai-
rement quelque temps , il était près de neuf
31. heures , dans la soirée du 31 , lorsque nous
pûmes nous mettre en route ; et ce ne fut ,

alors, qu'avec bien de la peine que *Mato-*
nabee parvint à empêcher ses autres femmes ^{1771.}
 de le suivre avec leurs enfants et leurs ba- ^{Mai.}
 gages. Elles témoignaient en effet tant de ré-
 pugnance à rester de l'arrière, qu'il se vit
 obligé d'avoir recours à son autorité pour les
 y contraindre. La séparation eut donc lieu ;
 mais à peine fûmes-nous en marche, qu'elles
 jetèrent des cris lamentables, qui se prolongèrent
 jusqu'au moment où nous les perdîmes
 de vue. Cette scène déchirante faisait si peu
 d'impression sur les Indiens qui m'accompa-
 gnaient, qu'ils continuaient de marcher en
 riant, et je puis même assurer que je ne les
 avais jamais vus aussi joyeux. Le petit nombre
 de ceux qui manifestèrent quelque regret en se
 séparant des personnes qu'ils laissaient der-
 rière eux, ne parut faire attention absolument
 qu'aux enfants, sur-tout aux plus petits; mais
 à peine leurs mères obtinrent-elles quelques
 adieux.

Quoiqu'il fût très-tard quand nous quittâmes

les femmes, nous fîmes cependant dix milles
1771. avant de nous arrêter pour le reste de la nuit.

Mai.

Nous rencontrâmes une assez grande quantité de daims, et les Indiens en tuèrent plusieurs. En voyant qu'il est question ici de voyage et de chasse au milieu de la nuit, on sera tenté de croire qu'on lit un roman; mais l'étonnement cessera bientôt, quand on saura que nous nous trouvions alors par les 64 degrés de latitude Nord, et qu'à cette élévation du pôle, quoique le soleil ne reste pas toute la nuit au-dessus de l'horizon, le temps cependant qu'il passe au-dessous est si court, et sa réfraction même à minuit si petite dans cette saison de l'année, que sa lumière, par un beau temps, suffisait pleinement pour nous permettre de voyager et de nous livrer à toute espèce de chasse.

J'observerai que pendant notre séjour à *Clo-
wey*, beaucoup d'Indiens étrangers étaient con-
venus avec les miens de nous accompagner à la
rivière de la Mine de Cuivre, dans l'intention

uniquement de tuer des *Esquimaux*, qui, au rapport des Indiens des Mines de Cuivre, fréquentent en grand nombre les bords de cette rivière. Cette expédition, quelque fatigante, quelque dangereuse qu'elle pût être, répondait néanmoins si fort au goût de tous les Indiens, que, pendant quelque temps, chaque nouveau venu offrait d'être de la partie. En conséquence, chacun d'eux, ainsi que mes propres Indiens, s'étaient faits des boucliers avant de quitter les bois de *Clowey*. Ces boucliers, formés de planches, portaient environ trois quarts de pouce d'épais, deux pieds de large, et trois pieds de long. Ils étaient destinés à parer les flèches des *Esquimaux*. De toutes nos recrues, soixante seulement se décidèrent à partir avec nous, quand nous nous séparâmes des femmes et des enfants, comme je l'ai dit plus haut. Les autres, presque en nombre égal, et quoiqu'ils eussent aussi préparé des boucliers, réfléchissant qu'ils avaient une grande distance à parcourir, et qu'il ne pouvait résulter aucun bénéfice pour eux de

— cette expédition , s'excusèrent très-adroite-
1771. ment de ne pouvoir nous accompagner , allé-
Mai. guant pour raison qu'il leur était impossible
de priver pendant un aussi long espace de
temps leurs femmes et leurs enfans de leurs
secours , d'autant plus qu'ils ne connaissaient
personne qui voulût les remplacer auprès de
leurs familles. Tout ceci n'était qu'une dé-
faite , car je suis convaincu que la pauvreté
d'un côté et l'avarice de l'autre étaient les
véritables motifs qui les empêchaient de nous
suivre ; et si , comme *Matonabee* et mes In-
diens , ils eussent eu en leur possession des mar-
chandises d'Europe à répandre parmi leurs
compatriotes , je ne doute pas que beaucoup
d'entr'eux n'eussent été charmés de venir avec
nous.

Lorsque je fus informé du dessein de mes
compagnons , et que je vis leurs préparatifs
hostiles , je fis tout ce qui dépendait de moi
pour les détourner de mettre à exécution un
projet aussi barbare. Mes instances et mes

sollicitations , loin de produire en eux l'effet ~~que~~ que j'en désirais , ne servirent qu'à leur faire ^{1771.} douter de mon courage , et ils me répondirent ^{Mai.} avec dérision que j'avais peur des *Esquimaux*. Comme je savais que ma sûreté personnelle demandait qu'ils eussent de moi l'opinion contraire , je fus obligé de changer de ton , et je leur dis que je n'avais aucun intérêt à ce qu'ils éteignissent le nom et la race des *Esquimaux* , ajoutant en même temps , que quoique je ne fusse point l'ennemi de ce peuple , et que je ne crusse point qu'on dût l'attaquer sans motif , cependant , s'il était nécessaire d'en venir à cette extrémité pour défendre quelqu'un de ma troupe , loin de redouter les pauvres *Esquimaux* , que je méprisais plus que je ne les craignais , on me verrait sacrifier ma vie pour celle de toutes les personnes qui m'accompagnaient. Cette déclaration fut accueillie avec une grande satisfaction , et depuis ce moment je m'abstins de me mêler d'aucun de leurs projets de guerre. En effet , la réflexion me prouva que c'était une insigne folie à un

1771 individu comme moi, et dans ma situation,
 1771. de vouloir m'opposer aux effets de cette haine
 Juin. nationale qui subsistait entre ces deux peuples
 depuis des siècles, ou plutôt du moment qu'ils
 avaient eu connaissance de leur existence ré-
 ciproque.

Après nous être débarrassés des femmes,
 des enfants, des chiens, de nos effets les plus
 pesants, en un mot, de tout ce qui pouvait
 ralentir notre marche, nous poursuivîmes le
 1. premier Juin notre route au Nord; mais le
 temps fut en général si variable, et la neige
 et la pluie si fréquentes, que, malgré toute
 la diligence que nous pûmes faire, nous n'at-
 teignîmes que le 16 Juin la latitude de 67^{d} ,
 30^{l} , fixée par *Matonabee* pour le lieu où les
 femmes et les enfants devaient attendre notre
 retour de la *rivière de la Mine de Cuivre*.

Nous traversâmes ensuite plusieurs lacs sur
 la glace; les principaux étaient le lac *Thoy-*
noy-kyed, et le lac *Thoy-coy-lyned*. Nous
 —————
 traversâmes

traversâmes aussi plusieurs anses et rivières ~~peu~~
 peu considérables, mais d'une grande utilité ^{1771.}
 aux Naturels par le poisson qu'elles leur four- ^{Jun.}
 nissent. Le temps, ainsi que je l'ai remarqué
 plus haut, était en général désagréable, et
 accompagné de beaucoup de pluie et de neige.
 Nous trouvions heureusement une compen-
 sation dans la grande quantité de daims qui
 s'offraient à nous. Les Indiens en tuaient non
 seulement pour notre consommation journali-
 ère, mais aussi pour en extraire uniquement
 la graisse, la moëlle et la langue. Dans le
 dessein de les détourner de cet usage, je
 cherchai plusieurs fois à leur en démontrer
 les inconvénients et l'inutilité, sur-tout dans
 une saison de l'année où leurs peaux ne pou-
 vaient point servir à faire des habits, et lorsque
 la nécessité d'arriver promptement au terme
 de notre voyage ne nous permettait pas de
 nous arrêter long-temps en route pour con-
 sommer la chair de tous ces animaux. Mais
 comme les habitudes d'un peuple sont difficiles
 à vaincre, mes remontrances demeuraient

— sans effet , et on me répondait chaque fois
 1771. que c'était toujours très-bien fait de tuer du
 Juin. gibier tant qu'on en trouvait , car l'on n'en
 rencontrait pas toujours , et que tuer des daims
 ou autre espèce de bêtes dans un canton , ne
 faisait pas qu'ils fussent rares dans un autre.
 Les Indiens , en effet , sont si accoutumés
 à la destruction , qu'ils ne passent pas même
 devant le plus petit nid d'oiseau sans détruire
 les petits ou briser les œufs.

20. Depuis le 17 jusqu'au 20 , nous marchâmes
 soixante-dix à quatre-vingt milles au *Nord-
 Ouest* et au *Nord Nord-Ouest* , la plûpart du
 temps à travers le lac *Cogead*. Ce lac se trou-
 vant encore gelé , nous traversâmes toutes ses
 anses et ses baies sur la glace.

21. Le temps , devenu très-pluvieux le 21 , fut
 accompagné d'un brouillard si épais , que nous
 ne pouvions pas distinguer notre chemin. Sur
 les dix heures du soir , le ciel s'éclaircit , et
 le soleil se montra très-brillant. Cet astre ne

se coucha pas de toute la nuit, ce qui était ~~une~~
 une preuve convainquante, au défaut d'obser- 1771.
 vation, que nous nous trouvions très-avancés ^{Jun.}
 dans le cercle polaire arctique.

Aussi-tôt que le temps se fut mis au beau, 22.
 nous repartîmes, et après avoir fait environ
 sept à huit milles vers le Nord, nous arri-
 vâmes à une branche de la rivière *Congehachaga*, sur le côté Nord de laquelle
 nous trouvâmes plusieurs Indiens des Mines
 de Cuivre réunis, suivant leur coutume an-
 nuelle, pour tuer, à l'aide de leurs petits ca-
 nots, les daims à mesure qu'ils traversaient la
 rivière.

La glace se trouvant alors rompue, nous
 fûmes obligés, pour la première fois de l'été,
 de faire usage de nos canots pour passer la
 rivière, opération qui eût été très-longue et
 très-fastidieuse sans l'honnêteté des Indiens
 cuivrés, qui envoyèrent les leurs à notre se-
 cours. Quoique nous ne fussions pas moins
 de cent cinquante personnes, nous n'avions

que trois canots, et comme ils étaient d'une
1771. moyenne grandeur, ils ne pouvaient porter
Juin. chaque que deux personnes, sans bagage. Il est vrai que lorsque l'eau est tranquille, on joint, par le moyen de quelques perches, trois ou quatre canots ensemble. On leur fait transporter alors un plus grand poids, et beaucoup plus sûrement, par la difficulté qu'ils ont de chavirer. Cette méthode est généralement en usage parmi les peuples de ce pays, lorsqu'ils ont plusieurs canots avec eux.

Parvenus au bord septentrional de cette rivière, nous nous aperçûmes que *Matonabee* et plusieurs autres de nos Indiens étaient personnellement connus de ceux que nous y rencontrâmes. Ces étrangers paraissaient très-charmés de nous voir, et s'efforçaient, par tous les moyens en leur pouvoir, de nous convaincre de leur grand désir de nous être utiles; et pendant le temps que nous mîmes à dresser nos tentes, ils rassemblèrent une grande quantité de viandes et de graisse, et

préparèrent une fête à laquelle ils invitèrent ~~les~~
 les principaux de mes Indiens, ainsi que *Ma-*^{1771.}
tonabee, et moi-même, qui leur avais été ^{Jun.}
 présenté au nombre des Chefs.

Il est naturel de supposer que nous ne tardâmes pas à informer les Indiens du but et du motif de notre expédition. Ils n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils y applaudirent unanimement, et beaucoup d'entr'eux nous offrirent tous les secours qui dépendaient d'eux, entre autres, de nous prêter plusieurs de leurs canots, qu'ils nous assurèrent devoir nous être très-utiles le reste de notre voyage, en nous procurant à-la-fois commodité et célérité. Je ferai remarquer que ces canots ne devaient pas être entièrement confiés à mes Indiens; l'incertitude de se retrouver à la même place, à notre retour de la rivière de Cuivre, déterminâ leurs propriétaires à les accompagner.

Conformément à mes instructions, je fumai mon calumet de paix avec les Chefs de ces

Indiens , qui parurent très-sensibles à cette
1771. politesse; et d'après une conversation que j'eus
Juin. avec eux au sujet de mon voyage , j'observai
qu'ils désiraient extrêmement d'avoir un éta-
blissement européen dans leur voisinage , sans
prévoir les obstacles qui pouvaient s'y opposer.
Le climat , les saisons et la distance n'en pré-
sentaient aucun à leur esprit , et quoiqu'ils
convinsent qu'ils n'avaient jamais vu la mer
libre de glace à l'embouchure de la *rivière de*
Cuivre , ils ne comprenaient pas cependant
ce qui pouvait empêcher un vaisseau d'en ap-
procher , et ils ajoutaient , avec une grande
simplicité , que la surface de l'eau était si unie
entre la glace et le rivage , que le plus petit
bateau pouvait y naviguer avec aisance et
sûreté. Ils en concluaient naturellement la
même facilité pour un vaisseau.

L'accueil que nous firent ces Indiens pro-
venait-il d'un sentiment de bienveillance ou
des grands avantages qu'ils espéraient retirer
de mes découvertes ? je l'ignore : mais tout ce

que je puis dire, c'est que leur politesse surpassait tout ce que je devais attendre d'un ^{1771.} peuple non civilisé, et je regrettai excessivement de n'avoir rien de quelque valeur à leur offrir. Je leur distribuai néanmoins ce que j'avais, et ils le reçurent avec une vive reconnaissance. — Quoiqu'ils possèdent quelques objets d'Europe, qu'ils achètent des Indiens du Nord, ils semblaient attacher plus de prix à ces mêmes articles offerts par un Anglais. Comme j'étais le premier qu'ils eussent encore vu, et probablement le dernier qu'ils verront, rien ne peut être comparé à leur empressement à me considérer. Ils faisaient foule autour de moi, et m'examinaient de la tête aux pieds avec la même ardeur et la même attention qu'un naturaliste européen mettrait à décrire un animal inconnu. Ils finirent par trouver et déclarer que j'étais un être parfait, excepté cependant dans la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Ils dirent que les premiers ressemblaient au poil de la queue d'un buffle, et les derniers, par leur petitesse,

à ceux d'une mouëtte. La blancheur de ma
1771. peau ne parut point non plus leur plaire ; ils
Juin. la comparaient à celle contractée par la viande,
après qu'on l'a lavée pour en extraire tout le
sang. En général , j'étais un objet si intéressant
pour les peuples de cette partie du globe , que
pendant tout le temps que j'y séjournai ,
c'était à qui aurait de mes cheveux lorsque
je me peignais. Chacun les ramassait et les
serrait avec soin , en me disant : » *Je vous
les montrerai quand vous reviendrez.* »

Le lendemain de notre arrivée à *Conge-Cathawhachaga* , *Matonabee* dépêcha son frère et plusieurs autres Indiens étrangers à la *rivière de la Mine de Cuivre* , avec ordre d'informer les Indiens qu'ils rencontreraient du motif de ma visite et du temps de mon arrivée sur les bords de cette rivière. Je chargeai les porteurs de ce message d'un présent de tabac et de quelques autres articles , pour encourager les Naturels à nous servir , soit par des renseignements , soit de toute autre manière.

Matonabee et mes autres compagnons

 ayant pensé qu'il convenait de laisser toutes ^{1771.} les femmes dans cet endroit, et de nous rendre ^{Jun.} seuls à la rivière de la Mine de Cuivre, nous jugeâmes nécessaire de retarder de quelques jours notre départ, afin de tuer des daims pour la subsistance de ces femmes pendant le temps de notre absence. Quoique les daims fussent très-abondants, notre nombre était si considérable et notre consommation journalière si grande, que nous employâmes plusieurs jours à faire la part aux femmes. Pour empêcher les viandes de se corrompre, nous prîmes la précaution de les couper en petits morceaux, et de les faire sécher au soleil. La viande ainsi préparée est non seulement d'un transport plus facile, mais encore agréable et fort nourrissante, par l'avantage qu'elle a de conserver tout son suc. Avec un peu de soin, on peut la garder une année entière sans craindre qu'elle ne se gâte. Il est nécessaire néanmoins de l'exposer fréquemment à l'air dans les temps chauds, pour éviter qu'elle ne

moississe. Lorsque les premiers froids se font
1771. sentir, il n'y a plus rien à craindre pour elle
Juin. jusqu'à l'été prochain.

Peu de temps après notre arrivée à *Congehathachaga*, j'eus sujet d'être affecté vivement de la conduite de mes Indiens envers les étrangers qui venaient de nous accueillir. Ils s'emparaient non seulement de leurs femmes, de leurs filles, de leurs fourrures et de leurs peaux, mais encore de leurs arcs et de leurs flèches, les seules armes que ces peuples ayent pour nourrir et vêtir, eux, leurs femmes et leurs enfants. On sera porté à croire, d'après la forme simple de ces armes et le peu de travail qu'elles exigent, qu'il leur était facile de les remplacer; mais cette supposition, admissible pour les contrées où les matériaux nécessaires sont communs, n'est pas applicable à celle occupée par ces Indiens, car si elle eût été boisée, les miens n'auraient pas été tentés de leur voler leurs armes. Quand le propriétaire d'un arc et de ses flèches vit au

A L'OCCÉAN NORD. 193

milieu d'une forêt, où ces armes se trouvent ~~pour~~
pour ainsi dire toutes faites, il perd peu sans ^{1771.}
doute par leur enlèvement; mais lorsqu'il faut ^{Juin.}
les transporter de plusieurs centaines de milles,
leur perte s'évalue d'après la rareté et l'éloi-
gnement de la matière première. (1)

Je dois dire que *Matonabee* fit dans cette occasion tout ce qui dépendait de lui pour exciter ses compatriotes à s'approprier les fourrures, les habits, ou les arcs de ces Indiens; s'il ne les encouragea pas à leur enlever autant de femmes que bon leur semblaît, du moins ne chercha-t-il pas à les en détourner. Les Indiens du Nord paraissent faire beaucoup de cas de ces femmes, et je ne sais pourquoi; car, à tous égards, les Indiens de Cuivre et eux forment le même peuple. Ils diffèrent moins de langage que ne font en Angleterre les provinces les plus voisines les unes des autres.

(1) Voyez *Postlethwayt*, relativement au travail de ces armes.

~~1771.~~ Il n'est pas surprenant, d'après la situation
1771. et la manière de vivre de ces Indiens, que la
Juin. pluralité des femmes soit en usage parmi eux.
Je crois qu'il n'est aucun peuple sur la terre
mieux autorisé par les circonstances. Celui-
ci, par son éloignement des établissemens eu-
ropéens, et conséquemment par les distances
qu'il a à franchir pour leur porter des four-
rures, est, sans contredit, le plus grand
voyageur des peuples connus; et comme il n'a
ni chevaux, ni bateaux de transport, chaque
riche chasseur est obligé d'employer plusieurs
personnes pour l'aider à porter ses fourrures
au Fort de la Compagnie, et à remporter les
marchandises reçues en échange. Or, per-
sonne dans le pays n'est plus propre à ce ser-
vice que les femmes, qui sont habituées dès
leur enfance à porter et à traîner de très-
gros poids, ainsi qu'à remplir toutes les pe-
tites fonctions domestiques. En général, les
hommes à qui leur fortune permet de s'at-
tacher trois, quatre, cinq, six, ou un plus
grand nombre de ces Indiennes, sont sûrs de

trouver en elles des servantes soumises et li-
 dèles, des épouses affectionnées et d'excel-
 lentes mères de f. mille. Quoique ces femmes ^{1771.}
 paraissent se renfermer uniquement dans l'ac-
 complissement de leurs devoirs, et que toute ^{Julia.}
 leur ambition se borne à être nourries et vêtues, la nature reprend quelquefois ses droits sur elles, et on les voit se livrer à l'esprit de jalousie; mais comme le mari est l'arbitre de leurs différens, il les a bientôt terminés, quoique peut-être pas toujours à l'entière satisfaction des parties.

D'après ce que je viens de dire de ces Indiennes, je n'ai pas besoin d'assurer que de toutes les femmes qui habitent l'Amérique septentrionale, ce sont les plus douces et les plus vertueuses, malgré l'opinion de quelques personnes, qui pensent qu'elles doivent ces bonnes qualités moins à leurs dispositions naturelles qu'à l'habitude et à la crainte qu'elles ont de leurs maris. Il est certain que l'empire de ces derniers a une grande influence sur leur

— conduite ; car il est arrivé , lorsque quelques-
1771. unes de ces femmes ont eu la permission de
Juin. rester au Fort, qu'elles y ont manifesté, dans
l'absence de leurs maris, des sentiments bien
opposés ; et on les a vues s'abandonner insensiblement à tous les vices des Indiennes du Sud, qui sont bien certainement les femmes de la création les plus dépravées. En effet, tant que dure la jeunesse de celles-ci, entraînées par leur appétit sensuel, elles poussent la débauche jusqu'à l'inceste, et, dans l'accès de la passion, accès d'un effet particulier chez ces femmes, elles ont toute la licence de la brute. Je sais que quelques Européens qui ont eu occasion de les voir, leur ont prodigué des éloges ; mais quiconque a vécu long-temps parmi elles et les a bien observées, conviendra qu'il n'est aucun homme, de quelques perfections qu'il soit doué, qui puisse fixer le cœur et préserver la chasteté d'une Indienne du Sud. (1)

(1) Quoique ce portrait soit en général celui des Indiennes du Sud, ainsi dénommées sur les côtes de la

A L'Océan Nord. 197

Les femmes du Nord ressemblent si peu à celles-ci, qu'il est très-rare d'entendre dire que ^{1771.}
Juin.

Baie de Hudson, mais de la même tribu que les *Canadiennes*, je m'estime heureux de pouvoir consacrer ici quelques lignes à la mémoire d'une de ces Indiennes que j'ai connue dès son enfance, et qui, je puis l'attester avec vérité, présentait des mœurs bien différentes de celles que je viens de décrire.

Marie, fille de *Moyse Northon*, qui fut Gouverneur pendant plusieurs années au Fort du Prince de Galles dans la *Baie de Hudson*, quoique née et élevée sur le sol le moins fécond de tous en vertus, les possédait cependant toutes dans un degré éminent, et y joignait mille qualités aimables.

Privée de tout principe religieux, et n'ayant eu pour leçons que les mauvais exemples de ses compatriotes, elle eût brillé avec éclat dans toute autre contrée. Si une figure intéressante, de la douceur, des manières naturelles et franches, des mœurs pures, une modestie aimable, et une délicatesse unique de sentiments, sont des titres recommandables pour une femme, personne n'avait des prétentions mieux fondées que *Marie* à l'estime et à la considération générales; tandis que sa bienfaisance,

quelqu'une se soit rendue coupable d'incon-
1771. tinance, même parmi celles occupant les der-
Juin. niers rangs au service d'un homme.

son humanité et son amour scrupuleux pour la vérité et l'honnêteté, eussent fait honneur aux chrétiens les plus fervents.

Soumise et affectionnée à ses parents, fidèle et dévouée à ses amis, reconnaissante envers ses bienfaiteurs, pardonnant et oubliant facilement les injures, attentive à n'offenser personne, et cherchant à obliger tout le monde, la malheureuse périt cependant de froid et de faim au milieu des siens, que la famine respecta davantage; et on peut bien dire de l'infortunée *Marie* qu'elle mourut martyre de ses principes de vertu. Sa mort arriva dans l'hiver de 1782, après que les Français eurent détruit le Fort du Prince de Galles, et lorsqu'elle était dans sa vingt-deuxième année.

La nature humaine frémit au récit de cet affreux événement, et la raison même se révolterait contre un pareil décret de la providence, s'il n'était pour elle le plus sûr garant d'un état futur, si supérieur au présent, que le sort d'une femme vertueuse, expirant de la mort la plus cruelle, devient préférable à celui d'une courtisane

Il est vrai que si je n'avais eu à former mon ~~opinion~~
opinion que d'après la conduite des femmes 1771.

Jun.

qui passe sa vie dans les plaisirs. Mais disons comme
Waller :

» Paix aux cendres de celle qui ne troubla jamais le
» repos d'autrui ! Instruite par son cœur seul, ignorant
» l'artifice et la feinte, la vérité s'exprimait par sa bouche,
» et la candeur siégeait sur son front. Etrangère à l'or-
» gueil, ainsi qu'à l'envie, elle n'eut pour guides que la
» nature et le simple bon sens Exempte pour jamais des
» peines de la vie, ici repose la femme aimable et l'amie
» fidèle. »

M. *Northon* dut se reprocher d'avoir élevé sa fille d'une
manière à ne pouvoir non seulement supporter les fa-
tigues du corps, que les autres Indiennes comptent pour
si peu de chose, mais même à se procurer par son in-
dustrie les objets nécessaires à l'existence. Cet exemple
n'est malheureusement que trop suivi par les Européens
qui gardent leurs enfants dans le pays. Ils en font des
êtres si délicats, qu'au sortir de la jeunesse ils se trouvent
absolument incapables de pourvoir eux-mêmes à leurs
moindres besoins. Je n'ai connu que M. *Ferdinand Jacobs*,
anciennement Gouverneur au Fort d'York, qui se soit

que j'ai été plus à portée de connaître, j'aurais en moins de bien à en dire ; mais l'impartialité, dont je fais profession, ne me permet pas de donner pour règle générale ce qui ne forme qu'une très-petite exception. Certes, il n'est que trop raisonnable de penser que les voyageurs ne sont jamais les mieux servis, quoiqu'ils payent toujours plus cher.

1771.

Juin.

Il paraîtra sans doute étrange, qu'après cet éloge de la chasteté des Indiennes du Nord, j'aye à apprendre à mes lecteurs que les hommes de ce pays sont généralement dans l'usage d'échanger leurs femmes entre eux toutes les nuits. Mais cet usage, loin d'avoir quelque chose de criminel à leurs yeux, leur semble au contraire un des plus forts liens

conduit différemment. Quoiqu'il aimât tendrement ses enfants, il préféra de les faire élever parmi les Naturels du pays à les envoyer en Angleterre ; aussi quand il quitta l'Amérique, ils ne s'apperçurent de son absence que parce qu'elle les privait d'un excellent père.

d'amitié entre deux familles; car, dans le cas où l'un des maris vient à mourir, l'autre se croit obligé de le remplacer auprès de ses enfants. Ces Indiens sont bien éloignés d'envisager leurs unions comme de simples rapprochements, ainsi que le sont nos maris et nos femmes d'Europe, qui, malgré que leurs serments ayent été prononcés d'une manière solennelle, et en présence de dieu et des hommes, les oublient l'instant d'après. En effet, il n'y a pas d'exemple qu'un Indien du Nord ait négligé de remplir la tâche qu'il est ceusé s'être imposée en prenant une femme. Ceux du Sud, avec toutes leurs mauvaises qualités, peuvent être cités comme des modèles d'humanité et de charité, pour leur conduite envers les veuves et les enfants de leurs amis décédés; et comme leur position et leur manière de vivre les met dans le cas d'être plus secourables, on voit aussi parmi eux peu de veuves et d'orphelins à l'abandon.

Quoique les Indiens du Nord ne se fassent

~~1771~~ point scrupule de prendre deux à trois sœurs
 1771. en même temps pour femmes, cependant ils
 Juin. ont une attention particulière au degré de parenté dans les échanges dont j'ai parlé plus haut. Il n'en est pas ainsi parmi les Indiens du Sud, chez qui on voit assez communément le frère cohabiter avec la femme ou la fille de son frère, (1) pratique que les Indiens du Nord ont en horreur.

(1) La plupart des Indiens du Sud, ainsi que les tribus de ceux d'*Athapuscow* et de *Neheaway*, sont absolument sans scrupule à cet égard. Bien plus, il est notoire que beaucoup de ces Indiens couchent avec leurs mères, et épousent communément leurs sœurs et leurs propres filles. J'en ai connu plusieurs, qui, après avoir cohabité ainsi avec leurs filles, les ont cédées de leur consentement à leurs fils.

Malgré la rigueur de leur climat, ces Indiens surpassent de beaucoup en licence ceux de l'Est, dont l'aïssance, les usages et la température, semblent plus propres à irriter les passions que le froid rigoureux de la zone glaciale.

A L'OCCÉAN NORD. 203

Les Indiens avaient tué à l'époque du premier Juillet autant de daims qu'il en fallait ^{1771.} pour la subsistance des femmes pendant notre absence, et j'avais pris, de mon côté, deux ^{1.} bonnes hauteurs méridiennes du soleil, dont le terme moyen fixa la latitude de *Cathawhachaga* à $68^{\text{d}}, 46^{\text{l}}$ Nord, tandis que mon estime me donna $24^{\text{d}}, 2^{\text{l}}$ à l'Ouest du *Fort du Prince de Galles* pour sa longitude, ou $118^{\text{d}}, 15^{\text{l}}$ à l'occident du méridien de Londres.

Il tomba beaucoup de neige et de pluie le 2. Le temps nous ayant permis, sur les 2. neuf heures du soir, de nous mettre en route, nous parcourûmes environ dix milles au Nord

Il est vrai que ceux de ces Indiens qui vivent sous la protection immédiate des Anglais ne prennent jamais pour femmes leurs sœurs ou leurs filles, ce qui est dû probablement à la crainte qu'ils ont de déplaire aux Anglais; mais il est reconnu que l'inceste a souvent lieu parmi eux, quoique peut-être pas aussi fréquemment que parmi les Indiens de l'extérieur.

— quart Nord-Ouest avant de nous arrêter pour
1771. prendre un peu de repos. A notre départ de
Juillet. *Conge-Cathawhachaga*, plusieurs Indiens qui
s'étaient enrôlés parmi nous avaient préféré
de rester de l'arrière avec les femmes. Nous
fûmes amplement dédommagés de leur perte
par le grand nombre d'Indiens des Mines de
Cuivre qui nous accompagnèrent en qualité
de guides et de guerriers.

3. Le temps fut aussi mauvais le 3 qu'il
l'avait été le 2. Nous parvînmes cependant
à faire dix à onze milles dans la même di-
rection que la veille, avant que la neige, en
nous empêchant de distinguer notre chemin,
ne nous forçât de chercher une retraite dans
les fentes des rochers, où nous tâchâmes de
nous restaurer avec les provisions que nous
avons apportées. Chacun fuma sa pipe et se
livra ensuite au sommeil, en attendant que
nous pussions continuer notre voyage.
4. Il y eut un changement dans le temps le 4;

mais la neige qui continuait de tomber ,
 quoique moins épaisse , rendait le chemin ^{1771.}
 très-glissant. Nous fîmes cependant ^{Juillet.} vingt-sept
 milles au *Nord-Ouest* , dont quatorze à tra-
 vers ce que les Indiens appellent *les Mon-*
tagnes pierreuses , nom qu'elles méritent as-
 surément bien. Au premier coup-d'œil , elles
 me parurent n'être qu'un amas confus de
 rochers inaccessibles à l'homme ; mais au
 moyen des Indiens des Mines de Cuivre , qui
 connaissaient un chemin , nous ne laissâmes
 pas que d'avancer , la plupart du temps , il
 est vrai , sur nos mains et nos genoux. Ces
 montagnes néanmoins sont traversées , même
 dans les endroits les plus difficiles , par un
 sentier très-visible , et aussi uni que ceux
 de nos campagnes en Angleterre , lorsque la
 pierre s'est trouvée assez tendre pour être
 écrasée sous le pied du voyageur. On ren-
 contre par intervalles le long de ce sentier de
 larges pierres plates , qui sont couvertes d'une
 infinité de petits cailloux. Nos Indiens des
 Mines de Cuivre me dirent qu'ils provenaient

du passage de ceux qui allaient à ces Mines
 1771. ou qui en revenaient; et sur ce qu'ils m'ob-
 Juillet. servèrent qu'il était d'usage que chaque voya-
 geur ajoutât une pierre au tas, et que cela
 portait bonheur, nous y déposâmes chacun
 la nôtre.

A notre arrivée au pied des *Montagnes pierreuses*, trois de nos Indiens étaient retournés sur leurs pas, en disant que, selon toutes les apparences, le plaisir qu'ils s'étaient promis en allant faire la guerre aux *Esquimaux* n'égalerait pas les fatigues du reste du voyage.

5. Il tomba une si grande quantité de neige et de pluie le 5, que, ne pouvant distinguer notre sentier, nous fûmes contraints de pro-
6. longer notre halte jusqu'au lendemain matin, où nous nous remîmes en route par un temps qui se soutint assez beau jusque vers midi. Nous avons déjà fait environ onze milles au *Nord-Ouest*, lorsque l'annonce d'une tempête nous obligea de nous retirer parmi les rochers,

comme nous avons fait les quatre nuits précédentes, car nous marchions sans tentes. Il nous déserta le lendemain matin plus de quinze Indiens, malades de la route et du mauvais temps. Ces hommes, quoique faits à la fatigue, étaient en quelque sorte excusables, car depuis notre départ de *Conge-Cathawhachaga*, à peine avions-nous conservé sur nous quelques hardes sèches, et nous n'avions eu pour abris contre l'inclémence du temps, que des rochers et des cavernes humides. Dans quelques-uns, l'eau dé coulait constamment de la pierre qui leur servait de toit, et, à quelque chose près, nous nous trouvions comme en plein air. Il faut ajouter à cela l'impossibilité où nous étions, depuis notre séparation d'avec les femmes, de faire du feu, autrement que pour allumer nos pipes. Il est vrai que nous rencontrions quelquefois un peu de mousse, mais les pluies continuelles l'avaient tellement imbibée, qu'il devenait aussi impossible de lui faire prendre feu, qu'à une éponge pleine d'eau.

Aussi-tôt que nous eûmes gagné nos re-
1771. traites, nous nous régâlâmes de viandes crues,
Juillet. provenant du gibier que les Indiens avaient
tué le matin, notre provision de viandes sèches
se trouvant entièrement épuisée.

Conformément à ce que nous avions prévu, il se déclara un si violent coup de vent, accompagné d'une neige si abondante, que les plus vieux des Indiens qui m'accompagnaient prétendirent n'avoir jamais vu un temps pareil dans aucune saison de l'année, et encore moins au milieu de l'été. A cette tempête, succéda par degrés un calme profond; mais la neige était tombée à flocons si épais pendant l'espace de neuf heures, que nous courûmes le risque d'en être étouffés dans nos cavernes.

7. Nous eûmes le 7 une brise fraîche du Nord-Ouest, et quelques petites ondées de pluie; heureusement la présence et la chaleur du soleil firent bientôt fondre la plus grande partie

de la neige nouvellement tombée. Nous par-
 vînmes dans la matinée à sortir de nos sou- 1771.
 terrains, qui étaient situés dans la partie Nord ^{Juillet.}
 des Montagnes pierreuses, et nous marchâmes
 environ dix-huit à vingt milles au *Nord-Ouest*
quart Ouest. Nous traversâmes, chemin fai-
 sant, un grand lac dont la glace était encore
 très-solide. Je donnai à ce lac le nom de
Buffalo, ou de Bœuf musqué, à cause du
 nombre de ces animaux qui paissaient alors
 sur ses bords. Les Indiens en tuèrent plu-
 sieurs; mais les trouvant trop maigres, ils se
 contentèrent de prendre leurs peaux pour se
 faire des souliers. Aux approches de la nuit,
 le mauvais temps recommença, accompagné
 d'un vent violent de Nord-Est et d'une pluie
 très-froide, mêlée de neige.

C'était la première fois, depuis notre dé-
 part de la Factorerie, que nous eussions ren-
 contré des bœufs musqués. J'ai rapporté que
 j'en avais apperçu un grand nombre dans mon
 premier voyage, à environ cent milles de la

~~Factorerie~~ Factorerie ; et il m'étoit même arrivé de découvrir des traces de deux de ces animaux à neuf milles du *Fort du Prince de Galles*. J'en vis aussi une quantité assez considérable dans mon second voyage au Nord , et mes compagnons en tuèrent plusieurs , particulièrement le 7 Juillet 1770. On en rencontre quelquefois en troupeaux nombreux sur les côtes de la Baie de Hudson , et dans l'intervalle qui sépare la Baie de *Knapp* du détroit de *Wager* ; mais ils sont plus communs en dedans du cercle arctique. J'y ai compté souvent dans un seul jour des bandes de quatre-vingt à cent de ces animaux. Le nombre des mâles étoit très-petit en comparaison de celui des femelles , car il est rare qu'il se trouve au-delà de deux à trois taureaux , même dans le plus grand troupeau ; et d'après la quantité de mâles qu'on rencontre morts , les Indiens sont persuadés qu'ils se tuent en combattant entr'eux pour les femelles. Ils poussent la jalousie , dans la saison du rut , jusqu'à se jeter sur l'homme ou la bête qui approche des

génisses; on les voit même poursuivré en mu-
 gissant les corbeaux et autres gros oiseaux, 1771.
 à qui il arrive de voler près d'elles. Ils errent ^{Juillet.}
 de préférence dans les parties élevées et ro-
 cailleuses des terres stériles, et rarement on
 en rencontre à une grande distance des bois.
 Quoique ces animaux soient très-pesants, ils
 gravissent les rochers avec beaucoup d'agi-
 lité, et ont le pied aussi sûr qu'une chèvre;
 comme elle aussi, ils mangent tout ce qu'ils
 trouvent. Ils sont très-friands d'herbe; mais
 dans l'hiver, lorsqu'elle est rare, ils se nour-
 rissent de mousse, ainsi que des sommités des
 saules, et des branches les plus tendres du
 pin. Les femelles prènent le taureau en Août,
 et mettent bas à la fin de Mai ou au com-
 mencement de Juin. Elles ne portent pas plus
 d'un petit à-la-fois.

Le bœuf musqué, parvenu à toute sa gran-
 deur, est de la taille, en général, de nos
 bœufs d'Angleterre; (1) mais ses jambes,

(1) M. *Dragge* dit, dans son Voyage, tome II,

quoique grosses, ne sont pas aussi longues, 1771. et sa queue comporte à-peu-près la même dimension que celle d'un ours. Comme cette
 Juillet.

page 260, que le bœuf musqué est plus petit qu'un daim, mais plus fort vers ses extrémités inférieures, ce qui est loin d'être exact. La grandeur de ces animaux est telle que je l'ai décrite; et les Indiens estiment que le poids d'une femelle dans toute sa force est supérieur à celui de trois daims. Je regrette aussi d'être obligé de contrarier mon ami M. *Graham*, qui avance qu'on transporte annuellement sur des traîneaux, au *Fort du Prince de Galles*, trois à quatre milliers de la chair de ces animaux. Il est possible que dans des années particulières on en ait acheté environ un millier des Naturels du pays; mais il leur arrive plus généralement de ne pas en apporter une once en cinq ans. Le fait est, que cette viande est peu estimée des Employés de la Compagnie, et que, conséquemment, l'importation n'en est point encouragée. Au surplus, ces animaux se tiennent, en général, à de si grandes distances du Fort, que les Indiens trouveraient peu de profit à en approvisionner nos comptoirs. Ainsi, on peut assurer avec plus de vérité, que les bœufs dont la chair a été apportée au *Fort du Prince de Galles*, appartenaient à quelques troupeaux

queue est toujours repliée, à peine la distingue-t-on, à cause de la longueur des parties inférieures qui la recouvrent. La bosse que ces animaux ont sur le dos est plus petite, à proportion, que celle du daim. Leur poil est très-long dans quelques endroits, principalement sous le ventre, sur les flancs, et vers la queue; mais sa plus grande longueur, sur-tout chez les mâles, se trouve sous le cou, à partir du menton jusqu'à l'extrémité de la poitrine, entre les jambes de devant de l'animal. Ces poils lui pendent comme les crins renversés d'un cheval, et ont la même longueur et la même épaisseur, ce qui donne à ces bœufs un air véritablement effrayant. C'est avec ces derniers poils que les *Esquimaux* font leurs *moustiquaires*, et non, comme l'assure M. *Ellis*, (1) avec ceux de la queue et des

1771.

Juillet.

trouvés par hazard à peu de distance de cet établissement; à cent milles, par exemple, qui ne sont qu'un pas pour un Indien.

(1) Voyage à la Baie de Hudson, page 232.

autres parties, qui sont trop courts pour cet
1771. objet. En hiver, l'animal est pourvu d'une
Juillet. belle laine épaisse, ou fourrure, qui croît à
la racine de ses poils, et le préserve des grands
froids auxquels il est exposé dans cette sai-
son. A mesure que l'été approche, cette laine
tombe, et l'animal, en se roulant fréquem-
ment par terre, achève de la détacher en-
tièrement de sa peau, de sorte qu'il ne reste
plus couvert que de ses longs poils. L'été est
si court dans ces hautes latitudes, qu'une nou-
velle toison succède presque aussi-tôt à l'an-
cienne, et que l'animal se retrouve pourvu
d'un habit d'hiver lorsque le froid recom-
mence.

La chair des bœufs musqués ne ressemble
nullement pour le goût à celle de nos bœufs
d'Europe; elle a plus d'analogie avec celle de
l'élan. Sa graisse est d'un blanc clair, légè-
rement colorée de bleu. Les veaux et les gé-
nisses sont bons à manger; mais la chair des
taureaux sent tellement le musc, qu'elle en
est

est très-désagréable; le couteau même qui a ~~servi~~ servi à couper celle d'un vieux taureau, en 1771. contracte une odeur si forte, qu'on ne peut ^{Juillet.} la lui faire perdre qu'en le repassant, tandis que le manche la conserve encore long-temps. Quoique toutes les parties de l'animal soient imprégnées de cette odeur, cependant celles de la génération, et particulièrement l'urètre, le sont encore plus. L'urine elle-même doit l'être considérablement, car la membrane qui recouvre la verge de l'animal est rongée par une substance glutineuse, de couleur brune, qui donne une odeur de musc presque aussi forte que celle qu'on dit provenir de la civette. Conservée plusieurs années, elle semble n'avoir rien perdu de sa force.

Le 8, le temps fut beau et modéré, quoique 8.
 accompagné cependant de quelques ondées de pluie. Nous nous mîmes en route de bon matin, et nous fîmes dix-huit milles au Nord. Les Indiens avaient tué quelques daims; nous nous arrêtâmes sur le bord d'une petite anse

— qui nous fournit quelques sanles, avec les
1771. quels nous allumâmes du feu pour la première
Juillet. fois depuis notre départ de *Conge-Cathawha-*
chaga; et ce fut conséquemment pour la pre-
mière fois aussi, depuis cette époque, que
nous fîmes cuire de la viande. On devine ai-
sément quelle fut notre satisfaction, et comme
le soleil avait séché dans le cours de la journée
nos hardes, malgré les petites ondées de pluie,
nous nous sentions beaucoup plus dispos que
nous ne l'avions encore été depuis notre sépa-
ration d'avec les femmes. L'endroit où nous
passâmes la nuit n'est pas éloigné de l'émi-
nence de l'*Ours gris*, que l'on appelle ainsi à
cause du grand nombre de ces animaux qui
viennent y mettre bas leurs petits. La descrip-
tion singulière que les Indiens de Cuivre nous
firent de cette éminence, nous inspira, à plu-
sieurs de mes compagnons et à moi, la cu-
riosité de la visiter; mais après nous y être
transportés, nous trouvâmes qu'elle méritait
peu d'attention. Elle consistait simplement en
une haute butte de terre grasse, dont il s'en

trouve plusieurs semblables dans le voisinage, ~~_____~~
situées toutes au milieu d'un large marais, ce ^{1771.}
qui leur donne l'apparence d'autant d'îles dans ^{Avril.}
un lac. Les côtés de ces éminences sont abso-
lument perpendiculaires ; et celle de l'Ours
gris, qui est la plus haute, est élevée d'en-
viron vingt pieds au-dessus du plat pays. Le
sommet de ces hauteurs est couvert d'un ga-
zon épais, formé de mousse et d'une herbe
longue, lequel gazon, dans quelques endroits,
s'étend jusque sur les côtés. Comme ceux-ci
se dégradent continuellement par l'effet des
pluies qui tombent l'été dans ces pays, il est
probable qu'avec le temps ces éminences se-
ront de niveau avec le marais dans lequel elles
sont situées. Aujourd'hui ces îles, ainsi que
je puis les appeler, offrent, dans le temps de
la ponte, d'excellentes retraites aux oiseaux
contre toute espèce de bêtes, à l'exception
néanmoins du *Quequehach*, que la dureté de
ses griffes et la force étonnante de ses jambes,
mettent en état de franchir les élévations les
plus à pic.

— Sur l'un des côtés de l'éminence de l'Ours
1771. gris, est une caverne profonde, creusée dans
Juillet. le roc, et l'ouvrage probablement des ours,
dont les traces, encore visibles, attestaient
qu'ils y étaient venus le printemps. Cette ca-
verne me parut fixer la curiosité de quelques-
uns de mes compagnons, mais elle me causa
la moitié moins d'intérêt que plusieurs autres
éminences situées dans la partie *Est* du ma-
rais. A l'aspect des trous que les ours y ont
creusés, pour chercher des écureuils de terre
et peut-être des souris, dont ils sont très-
friands, on croirait que le sol a été labouré.
Il est vraiment surprenant de voir jusqu'à
quelle profondeur ces animaux poussent leurs
recherches, et encore plus la grosseur des
pierres qu'ils déplacent dans ces occasions. Je
crus d'abord que c'était le résultat d'une mine;
mais les Naturels m'assurèrent que ce moyen
leur était inconnu, et que ce que je voyais
était entièrement l'ouvrage des ours poursui-
vant leur proie.

A L'Océan Nord. 219

Le 9, le temps fut couvert et doux ; il ~~_____~~
tomba quelques légères ondées de pluie. Nous 1771.
partîmes de bonne heure dans la matinée , et ^{Juillet.}
nous parcourûmes environ quarante milles au 9.
Nord et au *Nord quart Nord-Est*. Nous ren-
contrâmes beaucoup de daims et de bœufs
musqués. Les Indiens tuèrent plusieurs des
premiers ; mais au moment que nous nous
préparions à les apprêter , une petite ondée
de pluie fit contracter à la mousse assez d'hu-
midité pour l'empêcher de prendre feu. La
journée du lendemain s'annonçant pour être 10.
belle et claire , nous nous mîmes en route de
grand matin , et nous fîmes vingt milles au
Nord quart Nord-Ouest et au *Nord Nord-
Ouest*. La chaleur à midi devint si considé-
rable , que nous fîmes obligés de nous arrêter
sur le sommet d'une haute éminence. Nous
y trouvâmes de la mousse sèche , avec la-
quelle nous fîmes du feu. L'espérance d'un bon
repas nous rendait en quelque sorte heureux ,
lorsque des essaims de moustiques vinrent nous
assaillir et nous causer des douleurs presque

insupportables. Le même jour, *Matonabbee* 1771. détacha en avant plusieurs Indiens, avec ordre
Juillet. d'atteindre la *rivière de la Mine de Cuivre*, et de prévenir de notre approche les Indiens qu'ils rencontreraient. Je chargeai ceux-ci de quelques petits présents, comme le plus sûr moyen de capter la bienveillance de ces étrangers.

11. Nous éprouvâmes le 11 une chaleur aussi accablante que celle de la veille. Après avoir fait dans la matinée dix à onze milles au *Nord-Ouest*, nous rencontrâmes un Chef Indien du Nord, appelé *Oule-Eye*, et accompagné de sa famille et de plusieurs Indiens des Mines de Cuivre. Ils étaient occupés à tuer les daims qui traversaient une petite rivière, sur le bord de laquelle nous nous arrêtâmes comme eux. (1) Je fumai l'après-dîner

(1) Cette rivière coule presque dans la direction du Nord-Est, et se jète, selon toutes les apparences, dans l'Océan Nord, près de la rivière de Cuivre.

mon calumet de paix avec ces Indiens, que ~~je~~ je trouvai différer, du moins en principes, ^{1771.} de ceux que j'avais vus à *Conge-Cathawha*.^{Juillet.} car quoiqu'ils eussent une grande abondance de provisions, ils ne daignèrent pas nous offrir la moindre chose; et je suis même persuadé que s'ils se fussent jugés les plus forts, ils nous eussent volé tout ce que nous avions. Cette conduite parut étonner jusqu'à mes Indiens du Nord. Je ne doute pas que sans la pauvreté de ces étrangers et la laideur de leurs femmes, ma troupe ne leur eût tout ravi.

Il fit si chaud le 12, que nous différâmes ^{12.} notre départ; mais le 13, de grand matin, après que mes compagnons eurent pris à nos insociables étrangers les provisions sèches qui leur convenaient, nous continuâmes notre voyage, et nous parcourûmes environ quinze à seize milles, avec l'espoir d'atteindre dans la journée *la rivière de la Mine de Cuivre*. Mais lorsque nous fûmes parvenus sur la crête

1771. de la longue chaîne de montagnes entre les
Juillet. quelles on m'avait dit que cette rivière cou-
lait, nous découvrîmes que ce n'était qu'une
de ses branches, qui se réunit à elle à environ
quarante milles de son embouchure dans la
mer. Comme les Indiens des Mines de Cuivre
se trouvaient alors dispersés, personne de ma
troupe ne put m'indiquer le plus court che-
min pour arriver à la rivière principale. Ju-
geant, d'après quelques bois situés à l'Ouest,
que la petite rivière prenait son cours à tra-
vers, nous conclûmes que la grande devait
couler dans la direction des bois, et n'être pas
fort éloignée de nous. Nous marchâmes donc
de ce côté, et, chemin faisant, mes Indiens
tuèrent plusieurs beaux daims mâles. Le pays
que nous traversions était si garni de bois
propres à brûler, que nous nous arrêtâmes
pour apprêter le meilleur repas que nous eus-
sions fait depuis quelques mois. Comme les
occasions de faire bonne chère en route sont
très-rares dans ce pays, et que les Indiens,
lorsqu'elles se présentent, employent tout ce

qu'ils savent de cuisine, art qui consiste principalement chez eux à faire bouillir, griller ^{1771.} et rôtir, nous nous empressâmes de suivre leur ^{Juillet.} usage. De tous les mets préparés par ce peuple, le plus délicat, sans contredit, ou le meilleur du moins comme variété, est ce qu'il appelle un *Becatee* de daim. C'est une espèce de boudin fait avec du sang, une bonne quantité de graisse, et les chairs les plus tendres de l'animal, auxquelles on ajoute le cœur et les poumons coupés très-menus. L'estomac du daim sert d'enveloppe à cette préparation, qu'on suspend devant le feu, au moyen d'une corde. On a soin que le feu ne soit pas trop ardent, de peur que l'enveloppe ne brûle et que le contenu ne se répande. A mesure que celui-ci cuit, il communique l'odeur agréable des meilleures viandes, et s'il est pris à temps, c'est-à-dire, avant que le sang et les autres ingrédients ne soient desséchés, c'est certainement un mets délicieux, et qui n'a besoin ni de poivre, de sel, ou de quelque autre assaisonnement.

— Après nous être régalés amplement et avoir
1771. pris quelques heures de repos, qui furent bien
Juillet. troublées par les monstres, nous nous re-
mîmes en route, en nous dirigeant au *Nord-
Ouest quart Ouest*; et au bout de neuf à dix
milles, nous rencontrâmes l'objet de toutes nos
recherches, la rivière de la Mine de Cuivre.

CHAPITRE VI.

Événements pendant notre séjour à la rivière de Cuivre, et jusqu'au moment de notre réunion avec les femmes, au Sud du lac Cogead.

Quelques Indiens de la rivière de Cuivre se rendent auprès de nous. — Envoi de trois espions le long de la rivière. — Commencé mes observations sur cette rivière. — Retour des espions, avec la nouvelle d'une découverte de cinq tentes d'Esquimaux. — Délibération des Indiens sur la manière de les surprendre la nuit, et de les tuer tous endormis. — Passage de la rivière. — Procédés des Indiens en approchant des tentes des Esquimaux. — Massacre général de ces malheureux pendant leur sommeil. — Une jeune Indienne tombe percée de coups à mes pieds.

— *Les Indiens rient de ma sensibilité. -- Horreurs exercées par eux contre les cadavres de leurs ennemis. -- Découverte de sept nouvelles tentes sur l'autre bord de la rivière. -- L'ennemi contraint de se réfugier sur un banc de sable situé au milieu de la rivière. -- Conduite des Indiens après le massacre des Esquimaux. -- Ils repassent la rivière pour se porter aux tentes opposées. -- Pillage et destruction de ces tentes. -- Reconnu la rivière jusqu'à son embouchure. -- Observations. -- Retourné sur mes pas. -- Arrivée à l'une des Mines de Cuivre. -- Remarques sur ces Mines. -- Différentes tentatives faites pour engager les Indiens, propriétaires de ces Mines, à porter leur produit au Fort. -- Obstacles qui se sont opposés jusqu'ici à cette importation. -- Conduite infâme et cruelle de Keelshies envers quelques-uns de ces misérables Indiens. -- Quitté la Mine de Cuivre, et essuyé des fatigues incroyables jusqu'au moment de notre réunion à quelques-unes de nos Indiennes, sur les bords du lac Cogead Whoie.*

— *Mes pieds extrêmement enflés et écorchés.* =====

— *Disparition de mes craintes sur les suites* ^{1771.}
de cet accident. — *Fait route au Sud*, et ^{Juillet.}
rejoint le reste de nos Indiennes, que nous
trouvâmes accompagnées de leurs enfants
et de beaucoup d'autres Indiens.

Nous étions à peine arrivés à la rivière de 14.
la Mine de Cuivre, que nous fûmes joints
par quatre Indiens de ce pays, qui appor-
taient avec eux deux canots. Ils avaient vu
tous les Indiens que nous leur avions expé-
diés, à l'exception du frère de *Matonabee*
et de trois autres, qui leur avaient été en-
voyés de *Conge-Cathawhachaga*.

Je ne fus pas peu surpris, à l'aspect de *la*
rivière de Cuivre, de la trouver si différente
de la description que les Indiens m'en avaient
faite à la Factorerie; car, au lieu d'être
navigable pour un vaisseau, comme ils me
l'avaient dit, elle l'était à peine, dans cet

— endroit , pour un canot indien , n'ayant pas
1771. plus de cent quatre-vingt verges de large , et
Juillet. étant remplie de bas-fonds. Au premier coup-
d'œil , j'y distinguai trois chutes ou cataractes.

Il existe un peu de bois sur ses bords , mais il n'y a point d'arbres dans le voisinage ou sur le sommet des hauteurs entre lesquelles elle coule. Il y a apparence que les arbres y étaient plus multipliés autrefois , et qu'ils ont été détruits par le feu. Aujourd'hui , pour un arbre sur pied , on compte au moins dix troncs. A en juger par eux , ces arbres devaient être d'une mauvaise venue , et n'être bons qu'à faire du feu.

Bientôt après notre arrivée à la rivière de Cuivre , trois Indiens furent détachés comme espions. Ils avaient mission de s'informer s'il y avait des tentes d'*Esquimaux* entre nous et la mer. Nous étant avancés de notre côté d'environ trois quarts de mille le long de la rivière , la plupart des Indiens se mirent à

chasser et tuèrent plusieurs bœufs musqués et quelques daims. Ils en employèrent ensuite le reste du jour et la nuit à les dépecer et à faire sécher leurs chairs au feu. D'après l'abondance de nos provisions, et l'affluence des daims et des autres animaux, qui nous répondait de notre subsistance journalière, je ne savais trop à quoi attribuer ces préparatifs de la part de mes compagnons, et comment les concilier avec leur imprévoyance ordinaire, lorsque j'appris qu'ils réservaient ce surcroît de provisions pour notre voyage à l'embouchure de la rivière, afin d'éviter de tuer du gibier en route et d'écarter de nous les Naturels, qui, se trouvant dans notre voisinage, pourraient être alarmés par le bruit de nos fusils et la fumée de nos feux.

1771.
Juillet.

Aussi-tôt que nous nous fîmes mis en marche dans la matinée du 15, je commençai mes observations sur la rivière, que je continuai pendant l'espace de dix milles, lorsqu'une forte pluie nous obligea de nous

arrêter. Les bois finissaient à l'endroit où nous
 1771. passâmes la nuit, et tout le pays, delà à la
 Juillet. mer, est occupé par des hauteurs stériles et
 de vastes marais. Je trouvai, dans le cours
 de mes observations, que la rivière était aussi
 embarrassée de bancs de sable et de rochers
 que dans la partie que j'avais vue la veille.
 Sa largeur, en plusieurs endroits, avait di-
 minué singulièrement, et elle nous présenta
 deux chutes encore plus considérables.

16. Dans la matinée du 16, le temps étant de-
 venu beau et modéré, je repris mes observa-
 tions. Elles me fournirent, pendant un nouvel
 espace de dix milles, les même résultats que
 les premières, c'est-à-dire, beaucoup de bas-
 fonds et de cascades. Vers midi, les trois In-
 diens qui avaient été dépêchés comme espions
 furent de retour, et informèrent mes com-
 pagnons qu'il y avait cinq tentes d'*Esqui-
 maux* sur le bord occidental de la rivière.
 Ils ajoutèrent que cette situation était très-
 commode pour une surprise, et que la distance
 entre

entre l'ennemi et nous pouvait être de douze milles. A peine mes Indiens eurent-ils entendu ce rapport, qu'ils m'abandonnèrent dans mon travail. Toutes leurs pensées se portèrent sur la manière dont ils devaient s'y prendre, pour parvenir la nuit suivante à tuer ces pauvres *Esquimaux*. Le résultat de leurs délibérations fut qu'il fallait, sans perdre de temps, traverser la rivière, qui, dans l'endroit indiqué par les espions, ne présentait aucun obstacle. En conséquence, après que les Indiens eurent mis en état leurs fusils, leurs lances et leurs boucliers, nous traversâmes la rivière, dont le passage entraîna quelque temps.

Arrivés à l'autre bord, chacun de mes compagnons s'occupa à peindre le devant de son bouclier. Les uns y figurèrent le soleil, les autres la lune, quelques-uns des oiseaux et d'autres animaux de proie. Un grand nombre y représenta des êtres imaginaires, qui, suivant la croyance de ces pauvres gens, habitent les éléments de la terre, de la mer, de l'air, etc.

En les questionnant sur l'opération à laquelle je les voyais livrés, j'appris que la figure peinte sur chaque bouclier était toujours celle de l'objet dont ils espéraient le plus de protection dans un jour de combat. Quelques-uns se bornaient à une seule figure, tandis que d'autres, se défiant peut-être du pouvoir d'une seule, chargeaient leurs boucliers de peintures hiéroglyphiques, inintelligibles pour tout autre que pour le peintre. Ces représentations, faites à la hâte avec du rouge et du noir, et par des artistes sans goût, n'offraient, en général, rien dont le modèle existât dans le ciel, sur la terre, ou sous les eaux; celles même qui pouvaient faire concevoir quelque idée de la chose représentée, étaient infiniment au-dessous de nos enseignes de cabaret.

Quand cet œuvre de superstition fut achevé, nous commençâmes à nous porter vers les tentes des *Esquimaux*, en évitant avec soin de traverser les endroits élevés ou de parler

haut, dans la crainte d'être vus ou entendus. ~~_____~~

La première précaution non seulement al-1771.
longea notre chemin, mais rendit encore notre ^{Juillet.}
marche plus pénible, par les marécages qu'il
nous fallut franchir, et où nous enfoncions
quelquefois jusqu'aux genoux. Malgré l'obli-
quité de notre route, nous conservâmes pres-
que toujours en vue la rivière, et nous nous
en approchâmes même quelquefois d'assez
près pour distinguer qu'elle était aussi peu
navigable dans cette partie, que dans celles
que nous connaissions déjà, et qu'en tout,
les choses quadraient parfaitement avec le
rapport des espions.

J'observerai, comme un fait singulier, que
ma troupe, qui semblait avoir ignoré jusque-
là ce que c'était que subordination, mani-
festa dans cette horrible circonstance la plus
grande uniformité de sentiments et de vo-
lontés. Réunis entr'eux pour la même cause,
tous les Indiens étaient prêts à suivre *Mato-*
nabee par-tout où il voudrait les mener,

————— commè lui-même se faisait un plaisir de dé-
 1771. férer aux avis d'un vieux Indien des Mines
 Juillet. de Cuivre, qui nous avait joints au moment
 de notre arrivée sur les bords de la rivière où
 ce projet atroce fut conçu et arrêté.

Jamais parmi une réunion d'hommes l'in-
 térêt particulier ne s'empressa de faire des
 sacrifices à l'intérêt général comme dans cette
 occasion ; car , ce qu'un individu avait en sa
 possession, il le partageait aussi-tôt avec celui
 qui en était privé. Tout ce que l'amitié , la
 générosité, le désintéressement peuvent sur le
 cœur d'un Indien du Nord , ne s'était jamais
 développé avec plus d'éclat. On eût dit qu'il
 régnait parmi ce peuple un esprit public, un
 certain orgueil national; et les barbares mé-
 ditaient le plus lâche des crimes !

Ces Indiens devaient être beaucoup plus
 nombreux que leurs ennemis, à en juger par
 le nombre des tentes de ces derniers, et leur
 appareil guerrier plus imposant que celui des

pauvres *Esquimaux*, dont le massacre général était inévitable, à moins d'un miracle ^{1771.} de la providence en leur faveur. Juillet.

Après nous être avancés, à couvert des rochers et des hauteurs, jusqu'à deux cents verges des tentes, nous nous mîmes en embuscade un instant pour épier les mouvements des *Esquimaux*. Les Indiens, en reprenant leur marche, me conseillèrent de rester de l'arrière jusqu'à ce que le combat fût fini : je ne crus pas devoir déférer à cet avis, dans la crainte que quelques-uns des *Esquimaux*, parvenus à s'échapper et me rencontrant sur leur chemin, ne me prissent pour un de leurs ennemis, et ne profitassent de mon état d'isolement pour tomber sur moi. Je répondis aux Indiens que je les accompagnerais ; mais je les prévins en même temps, que je ne participerais point aux meurtres qu'ils allaient commettre, à moins que ma sûreté personnelle ne l'exigeât. Ma réponse ne parut point leur déplaire, et tous s'empressèrent alors de me

===== fournir des armes pour ma propre défense.

1771. L'un me donna une lance, l'autre me prêta

Juillet.

une baïonette; mais personne ne put me pourvoir d'un bouclier, et je n'en fus pas fâché, car ce meuble inutile n'eût fait qu'ajouter au poids de ma charge.

Tandis que nous étions en embuscade, les Indiens achevèrent de se préparer au combat. Les uns se peignirent le visage de noir, les autres de rouge, plusieurs d'un mélange de ces deux couleurs; et pour empêcher leurs cheveux de leur retomber sur les yeux, ils les nouèrent par devant, par derrière, sur les côtés, ou les coupèrent très-courts tout autour de la tête. La première chose à laquelle ils pensèrent, fut de se rendre le plus dispos possible à la fuite, ce qu'ils firent en ôtant leurs bas, en coupant les manches de leurs vêtements, ou en les roulant jusqu'aux aisselles; et malgré la quantité énorme de moustiques dont nous étions environnés, plusieurs même ne conservèrent sur eux que leurs

culottes et leurs souliers. Dans la crainte d'être obligé de courir à mon tour, je crus devoir aussi me délivrer de mes bas et de mon bonnet, et rouler mes cheveux.

1771-
Juillet.

Il était près d'une heure du matin, lorsque les Indiens eurent terminé leurs apprêts. Tout annonçant la plus grande tranquillité de la part des *Esquimaux*, ma troupe sortit de son embuscade, et s'étant avancée, sans être découverte, jusqu'à l'entrée des tentes, elle fondit sur leurs malheureux habitants; et alors commença un massacre, dont je me tins à l'écart.

Rien ne peut être comparé à cette scène de destruction. Les pauvres *Esquimaux*, surpris au milieu de leur sommeil, se trouvèrent hors d'état d'opposer aucune résistance. Les hommes, les femmes et les enfants, au nombre de plus de vingt, se précipitèrent tout nus hors des tentes, dans le dessein de se sauver; mais comme les Indiens gardaient toutes les

issues du côté de terre, il fut impossible à
1771. ces malheureux de pénétrer plus loin. Il ne
Juillet. leur restait que le parti de sauter dans la ri-
vière; mais aucun d'eux ne l'ayant pris, ils
périront tous victimes de la barbarie des In-
diens.

Les cris et les gémissements de ces infor-
tunés me déchiraient le cœur; et j'éprouvai
un redoublement d'horreur en voyant une
jeune fille, qui pouvait avoir dix-huit ans,
tuée si près de moi, qu'au premier coup de
lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à
mes pieds, et s'attacha avec une telle force
à mes jambes, que j'eus toutes les peines du
monde à les retirer, quoique la malheureuse
perdit beaucoup de sang. Elle était poursuivie
par deux Indiens que je suppliai de lui ac-
corder la vie; les monstres, pour toute réponse,
lui plongèrent à-la-fois leurs lances à travers
le corps, et la clouèrent, pour ainsi dire, à
terre. Me regardant alors en face, ils me
demandèrent, d'un air moqueur, *si j'avais*

besoin d'une femme Esquimaux, sans qu'ils parussent faire la moindre attention aux cris et aux convulsions de leur victime, qui se repliait comme un serpent autour des lances. 1771.
Juillet.

A l'aspect de ses souffrances, et convaincu par les discours de ses bourreaux qu'il me serait impossible de les fléchir, je les priai, du moins, d'abrèger ses douleurs, en mettant fin à son existence, et d'éviter à ma pitié pour elle de lui rendre ce cruel service. Aussitôt un des Ladiens retira sa lance du corps de la malheureuse créature, et la lui enfonça près du cœur. L'amour de la vie, qui n'abandonne jamais l'homme dans quelque affreuse position qu'il se trouve, prédominait encore tellement chez cette pauvre *Esquimaux*, que, quoique épuisée par la perte de son sang, elle rassembla ce qu'il lui restait de forces pour écarter une mort, qui, dans sa situation, ne pouvait être qu'un bienfait. Mon indignation, mon désespoir, et mon saisissement, à la vue de cette boucherie, ne sauraient se concevoir et encore moins être décrits. Quelques efforts

que je fisse pour retenir mes larmes, il m'en échappait par intervalles; et je suis assuré qu'il n'y avait pas un de mes traits qui n'exprimât toute l'horreur dont j'étais pénétré. A l'heure même où j'écris, je sens renouveler mes pleurs au souvenir de cette lamentable nuit.

La décence ne me permet pas de rendre compte de la manière dont ces sauvages se comportèrent envers les corps des infortunés qu'ils venaient de massacrer, sur-tout de leur empressement à examiner la conformation des femmes *Esquimaux*, qu'ils prétendaient différer entièrement de celle des leurs, et des remarques qui accompagnèrent cet examen. Quelque désir que j'eusse pu avoir de profiter de l'occasion pour vérifier cette différence, mes esprits étaient trop agités et mon cœur trop révolté pour me livrer à des observations; et eût-il existé entre ces femmes la même différence que celle qu'on dit subsister entre les Européennes et les Hottentotes, je suis parfaitement convaincu que je n'aurais jamais pu

parvenir à la reconnaître. Je crois d'ailleurs ~~que~~ ^{1771.} que la première n'existe point, et que l'asser- ^{Juillet.} tion des Indiens, dénuée de toute vraisemblance, était fondée uniquement sur leur haine implacable pour le peuple dont je viens de parler.

Quand ces cannibales eurent achevé de massacrer tous les pauvres *Esquimaux*, ils cherchèrent à attaquer plusieurs autres tentes situées sur le bord oriental de la rivière. Heureusement nos canots ayant été laissés à l'endroit où nous avons débarqué, ils ne pouvaient s'en servir pour traverser la rivière, qui, dans la partie où nous nous trouvions, présentait une largeur d'un peu plus de quatre-vingts verges. Les Indiens se mirent alors à tirer de la rive occidentale contre les *Esquimaux*, rangés en armes sur le bord opposé, et ne cherchant nullement à plier leurs tentes. Ils connaissaient si peu la nature des armes à feu, que quand une balle venait à frapper la terre, ils couraient en foule pour voir ce que

1771. c'était, et témoignaient la même curiosité
Juillet. pour les grains de plomb qui venaient s'amortir contre les rochers. Mais une balle ayant atteint le gras de la jambe d'un de leurs camarades, la terreur et la confusion s'emparèrent d'eux. Ils se jetèrent aussi-tôt dans leurs petits canots, et ramèrent avec leurs pagaies vers un banc de sable situé plus bas, au milieu de la rivière, et qui se trouvait hors de la portée des fusils de leurs féroces ennemis.

Quand ceux-ci eurent apperçu ce mouvement, ils revinrent piller les tentes des malheureux *Esquimaux* qu'ils avaient égorgés, et s'emparèrent de tous les instruments de cuivre qui pouvaient s'y trouver, tels que couteaux, haches, baïonnettes, etc. Ils se portèrent ensuite sur le sommet d'une éminence voisine, où, s'étant formés en cercle, ils entonnèrent plusieurs chants en l'honneur de leur victoire, brandissant et entrechoquant leurs lances. Souvent ils en interrompaient le

cliquetis pour crier : *Tima ? Tima ?* (1) en ~~_____~~
 dérision de ces pauvres *Esquimaux*, qui se ^{1771.}
 tenaient sur le banc de sable, ayant de l'eau ^{Juillet.}
 jusqu'aux genoux. — Après les avoir ainsi
 bravés pendant quelque temps, mes Indiens
 convinrent de retourner à l'endroit où nous
 avions laissé nos canots et notre bagage, et
 dont nous étions éloignés d'environ un demi-
 mille. Ils devaient ensuite traverser la rivière
 pour aller piller les sept autres tentes placées
 sur le bord oriental. Ce double projet reçut
 son exécution. Le dernier demanda plus de
 temps, vu que le nombre de nos canots ne se
 montait qu'à trois ou quatre. (2) Comme les

(1) *Tima*, dans la langue des *Esquimaux*, est une
 expression d'amitié qui répond à celle-ci en français :
Comment vous va ?

(2) Les quinze Indiens qui nous quittèrent aux *Mon-
 tagnes pierreuses* avaient emporté avec eux deux ou trois
 canots ; d'un autre côté, ceux que nous avions envoyés
 en avant ne nous avaient pas encore rejoints. De là le
 petit nombre de canots qui nous restait.

~~Les~~ sinuosités de la rivière et la forme des terres
1771. nous dérobaient à la vue des *Esquimaux*,
Juillet. plusieurs d'entr'eux, qui crurent probable-
ment que nous étions retournés à nos affaires
et que nous n'entreprendrions plus de les in-
quiéter, se hasardèrent à abandonner le banc
de sable pour revenir à leurs tentes. Nous étant
approchés de celles-ci, toujours couverts par
les rochers, nous aperçûmes les ennemis fai-
sant leurs paquets. Aussi-tôt mes Indiens tom-
bèrent sur eux avec leur férocité accoutumée;
mais heureusement les *Esquimaux*, dont les
canots étaient tout prêts, s'élançèrent dedans,
et eurent le bonheur de gagner le banc de
sable, à l'exception d'un vieillard, qui était
si occupé à rassembler ses effets, que les In-
diens le saisirent avant qu'il pût joindre son
canot. Le malheureux fut sacrifié à leur furie;
et je crois qu'ils se mirent plus de vingt après
lui, car tout son corps était criblé de coups.
Je dois faire observer que les espions, envoyés
dans le principe par ma troupe, n'avaient pas
pu découvrir les sept tentes, quoique situées

au-dessous d'eux , parce que le bord escarpé ~~_____~~
de la rivière d'où ils firent leurs observations ^{1771.}
les cachait à leur vue. Juillet.

J'ai oublié de dire plus haut qu'en allant rejoindre nos canots, après la destruction des malheureux *Esquimaux*, nous trouvâmes une vieille femme assise sur le bord de la rivière, occupée à tuer un saumon provenant d'une bande aussi épaisse qu'un banc de harengs, qui se tenait au pied d'une cascade voisine. Soit par le bruit que faisait l'eau en tombant, soit par une difficulté naturelle d'entendre, cette femme ignorait absolument la scène horrible qui venait de se passer dans les tentes, quoiqu'elle n'en fût pas écartée de plus de deux cents verges. Lorsque nous l'aperçûmes, elle paraissait très-tranquille et toute entière à son travail. A sa manière de voir et à l'apparence de ses yeux, qui étaient rouges comme du sang, il est plus que probable qu'elle avait la vue mauvaise. La pauvre femme ne reconnut que les Indiens étaient ennemis, que

lorsqu'ils furent à deux longueurs de leurs lances d'elle. Ce fut en vain qu'elle essaya de fuir ; les plus enragés de ma troupe l'eurent bientôt saisie et étendue par terre, où ils la traitèrent de la manière la plus cruelle. Il n'y en eut pas un seul qui ne lui donnât un coup de sa lance, et qui ne cherchât plutôt à prolonger ses tourments qu'à terminer promptement son existence. Pas une seule partie de son corps ne fut à l'abri de leur rage. Enfin les monstres, après lui avoir arraché les yeux, achevèrent de la massacrer.

Il pourra paraître singulier qu'une personne presque aveugle s'occupât à pêcher, et le fit même avec quelque succès ; mais ce fait ne présentera plus rien d'extraordinaire quand on se rappèlera ce que j'ai dit de la quantité de poisson qui se trouvait au pied de la chute d'eau. Elle était en effet si grande, que la ligne, armée seulement de quelques hameçons, dont se servait la vieille femme, à peine jetée dans l'eau, rapportait trois à quatre poissons,

poissons, et jamais moins de deux. J'en parle d'après l'expérience que mes Indiens en firent par curiosité. Ces poissons sont très-beaux et d'un rouge extrêmement vif. Ils pèsent, en général, moins de six à sept livres, autant que j'ai pu en juger. Leur nombre, presque incroyable, égalait peut-être celui des saumons du *Kamschatka* ou de quelque autre partie du monde. Il ne paraît pas que les *Esquimaux* employent d'autres instrumens que la ligne pour pêcher, à moins qu'ils ne se servent de leurs lances et de leurs javelots, car nous n'aperçûmes aucune espèce de filets dans leurs tentes ou sur les bords de la rivière. Ils ont cela de commun avec les *Esquimaux* qui habitent la côte occidentale de la *Baie de Hudson*, et dont les seuls instrumens de pêche sont, l'été la lance, et l'hiver la ligne, quoiqu'ils se trouvent réduits, la plus grande partie du temps, à vivre de poisson. (1)

(1) Quand les *Esquimaux* qui résident près de la rivière de *Churchill* voyagent en hiver, c'est toujours de

— Lorsque les Indiens eurent enlevé tous les
1771. ustensiles de cuivre qui paraissaient les seuls
Juillet.

lac en lac et de rivière en rivière , sur les bords desquels ils ont formé des magasins de provisions et des amas de mousse pour brûler. Comme quelques-uns de ces lacs ou rivières sont à une distance considérable les uns des autres , et que plusieurs des premiers comportent une très-grande étendue , ces *Esquimaux* s'établissent sur la glace , et , au lieu d'allumer du feu , conformément à la rigueur du climat , ils pratiquent au milieu de leurs tentes des trous dans la glace , vis-à-vis desquels ils s'asseyent pour pêcher avec leurs lignes. S'ils attrapent du poisson , ils le mangent crud et presque encore vivant ; et s'ils veulent boire , ils ont sous la main de l'eau , qui est leur boisson ordinaire.

A mon arrivée au service de la Compagnie de la *Baie de Hudson* , ayant été fait Contre-maitre d'un des *sloops* employés à commercer avec les *Esquimaux* , j'eus des occasions fréquentes d'observer leur misérable manière de vivre. Dans le cours de nos échanges avec ce peuple , il nous arrivait souvent d'acheter des outres ou sacs , faits de peaux de veaux marins , que nous supposions être remplis d'huile ; mais en les ouvrant , nous n'y trouvions , la plupart du temps , que de la venaison ,

objets dignes de leur attention, ils jetèrent les ~~sept~~
sept tentes avec leurs pieux dans la rivière, 1771.
Juillet.

des pieds de chevaux et de veaux marins, ainsi que du saumon; et comme ces provisions nous étaient inutiles, nous les rendions à ces *Esquimaux*, qui les dévoraient avec avidité, quoiqu'elles eussent peut-être séjourné un an dans ces sacs. Ils s'applaudissaient en même temps de nous avoir trompés, et de bénéficier, par ces restitutions, d'un tiers sur nous.

Le moyen imaginé par ces *Esquimaux* pour garder leurs provisions, en les préservant du contact de l'air extérieur et des insectes, ne fait que retarder leur putréfaction, sans les en garantir entièrement. L'huile de baleine, d'une bonne qualité, ne gèle jamais assez, dans les hivers même les plus froids, pour acquérir de la consistance, ce qui est très-heureux pour ce peuple, que la nature a condamné à vivre sans feu sous le climat le plus rigoureux. Ces *Esquimaux*, tant que leurs provisions durent, n'ont autre chose à faire pour contenter leur faim, que d'ouvrir un de leurs sacs. Après en avoir retiré quelques morceaux de veau marin, de cheval de mer, ou de saumon à demi pourri, ils s'assèyent par terre, et mangent le tout sans préparation. Le lac ou la rivière qui supporte leurs tentes, leur fournit leur

~~_____~~ détruisirent une quantité considérable de sa-
1771. mons secs , de chairs de bœufs musqués et
Juillet.

boisson habituelle. Outre les mets singuliers dont je viens de parler , les *Esquimaux* en ont plusieurs autres , également dégoûtants pour un Européen. Je n'en citerai qu'un , comme étant celui que j'ai vu le plus estimé parmi eux , après le poisson. Ce mets consiste en un foie de daim crud , coupé en petites tranches d'environ un pouce quarré , auxquelles on joint les aliments contenus dans l'estomac de l'animal. Plus ces aliments sont digérés , et plus le ragoût est trouvé bon. Il est impossible de décrire ou de concevoir le plaisir que ces *Esquimaux* éprouvent en le mangeant ; ils n'en écartent pas même les vers qui peuvent y avoir été engendrés par les mouches. Je les ai constamment remarqués , lorsqu'il leur arrivait de saigner du nez , lécher leur sang et l'avalér. Pour peu que l'on fasse attention à la nature ingrate de cette partie du globe qu'ils sont destinés à habiter , et aux disettes fréquentes qui doivent en résulter pour eux , loin d'être surpris de leur trouver quelque chose de commun avec les plus vils animaux , on admirera au contraire la sagesse et la bonté de la providence , d'avoir organisé ses créatures conformément aux productions , au climat , et aux diverses autres circonstances du pays qui les voit naître.

d'autres provisions, brisèrent tous les vases ~~de~~
de pierre, et firent, en un mot, tout le mal 1771.

Juillet.

La première fois que j'abordai parmi ces *Esquimaux*, ils ne voulaient rien manger de ce que nous leur offrions, tels que du sucre, des raisins, des figues, ou même du pain; et si par hasard ils en mettaient un morceau dans leur bouche, ils le rejetaient aussi-tôt avec des marques du plus grand dégoût: de sorte qu'ils traitaient nos aliments comme nous traitons les leurs. Aujourd'hui, ils mangent de toutes nos provisions, soit fraîches, soit salées; et la plupart d'eux ne refuseraient pas de boire un verre de bière ou un peu d'eau-de-vie et d'eau. D'après leur état actuel de civilisation, et leur attachement pour les Anglais, je suis persuadé qu'un Employé de la Compagnie qui pourrait s'habituer à leur manière de vivre, trouverait au milieu d'eux la même sûreté et la même protection que parmi les tribus d'Indiens qui bordent la *Baie de Hudson*.

Ces peuples vivent dans un état de liberté absolue. Aucun ne paraît commander ou être subordonné, à l'exception des enfants, qui obéissent à leurs pères et mères ou à ceux de leurs parents chargés d'en prendre soin jusqu'à leur adolescence. Il est probable, cependant,

possible aux pauvres *Esquimaux* qu'ils n'a-
1771. vaient pu massacrer, et qui, réfugiés sur le
Juillet. banc de sable dont j'ai parlé ci-dessus, se
voyaient condamnés à demeurer tristes spec-
tateurs de la perte, irréparable peut-être, de
tout ce qu'ils possédaient.

Mes Indiens ne trouvant plus rien à dé-
truire, nous nous assîmes et nous fîmes un
excellent repas de saumon frais, qui était
aussi abondant dans cet endroit que du côté
de la rive occidentale. Ce repas, le premier
que nous eussions fait depuis quelque temps,
étant achevé, les Indiens me dirent que je
pouvais disposer d'eux. En conséquence, le
17. 17, sur les cinq heures du matin, ayant en
vue la mer, qui s'étendait du *Nord-Ouest*
quart Ouest au *Nord-Est*, à la distance d'en-
viron huit milles, je continuai mes observa-
tions jusqu'à l'embouchure de la rivière. Je
qu'à cette époque ils défèrent aux avis des vieillards,
d'après leur expérience.

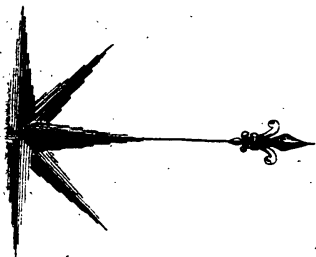
m'aperçus de plus en plus qu'elle n'était pas même navigable pour un bateau. Une barre ou récif s'interposait, à son extrémité, entre elle et la mer. Le flot venait de finir ; je jugeai par les marques que j'aperçus sur les bords de la glace, qu'il s'élevé d'environ douze à quatorze pieds. Il doit pénétrer peu avant dans la rivière, car l'eau, près de son embouchure, n'était nullement saumâtre ; et cependant ce que je voyais était bien certainement la mer ou un bras de mer, d'après la quantité d'os de baleines et de peaux de veaux marins que les *Esquimaux* avaient dans leurs tentes, et la multitude de veaux marins que je remarquais sur la glace. La mer, à l'embouchure de la rivière, et aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bas-fonds. La glace n'était pas encore rompue ; elle commençait seulement à fondre à environ trois quarts de mille de la côte, et à peu de distance autour des îles et des bas-fonds.

1771.
Juillet.

Il était une heure du matin lorsque j'eus
1771. achevé la reconnaissance de la rivière. Le
Juillet. soleil, dans ces hautes latitudes et à cette
18. saison de l'année, est toujours assez élevé sur
l'horizon, de sorte qu'il fit jour pour nous
toute la nuit. Une brume épaisse, accompa-
gnée d'une petite pluie, étant survenue, et
jugeant que ni la rivière ni la mer ne pou-
vaient, à aucun égard, être de quelque uti-
lité, je ne crus pas devoir attendre le retour
du beau temps pour observer exactement la
latitude, d'autant plus que, par mon atten-
tion extrême à marquer la route et les dis-
tances que j'avais parcourues depuis *Conge-
Cathawhachaga*, où j'avais fait deux bonnes
observations, cette latitude se trouvait déter-
minée à vingt milles près. Pour ne rien né-
gliger de ce que je devais, après avoir con-
féré avec les Indiens, j'érigeai une marque,
et pris possession de la côte, au nom de la
Compagnie de la Baie de Hudson.

La reconnaissance de la rivière achevée,

Le Pavillon de 71 Deg. 54 Min. Nord

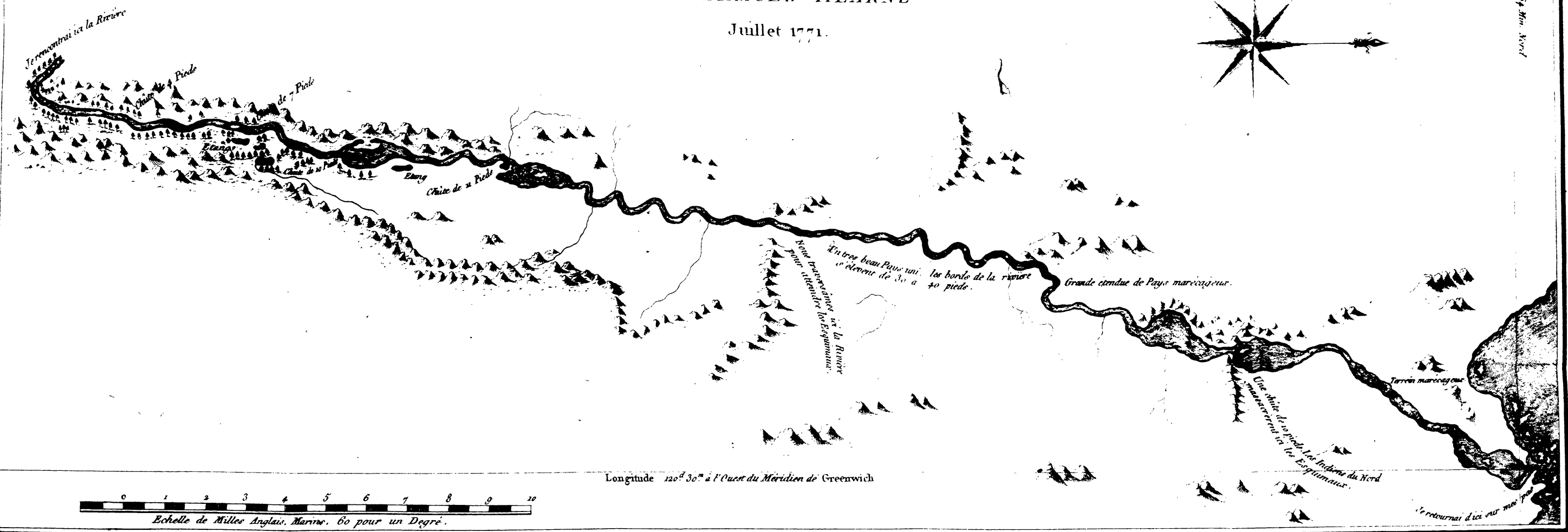


COURS
DE LA RIVIERE DE LA MINE DE CUIVRE
DECRIT

PAR SAMUEL HEARNE

Juillet 1771.

Le Point de vue est du Nord Nord



0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Echelle de Miles Anglais, Mares, 60 pour un Degre.

Longitude 120° 30' à l'Ouest du Méridien de Greenwich

n
fa
B
u
c
é
v
c
il
q
e
b

to
d
le
h
a
m
e
p
re

nous retournâmes sur nos pas. Nous avons fait environ douze milles au *Sud quart Sud-^{1771.}* *Est* lorsque nous nous arrêtâmes pour prendre ^{Juillet.} un peu de repos, car aucun de nous n'avait clos l'œil depuis le 15 jusqu'à ce jour, 18. Il était alors six heures du matin. Mes Indiens venaient de tuer un bœuf musqué; mais comme la mousse se trouvait très-humide, il nous fut impossible d'allumer du feu, ce qui nous réduisit à manger notre bœuf crud; et pour comble de malheur, c'était une vieille bête.

Avant d'entretenir le lecteur de mon retour, je crois devoir lui présenter quelques détails sur la rivière, le pays qui l'environne, les productions du sol, et les animaux qui habitent constamment ces affreuses régions, ainsi que ceux qui y émigrent l'été, pour mettre bas et élever leurs petits loin de l'œil et de la main de l'homme. Pour mieux remplir mon objet, il est nécessaire que je me replace à l'endroit où j'atteignis la première

— fois la rivière , c'est-à-dire , à environ quarante milles de son embouchure.

1771.
Juillet.

Outre les pins rabougris dont j'ai déjà parlé, on rencontre quelques touffes de saules nains, une grande quantité de ce que les Naturels appellent *Wishacumpuckey*, et dont les Anglois font infuser les feuilles en guise de thé, des *Jackesheypucks*, que les Indiens prennent comme du tabac, et de la bruyère, mais pas la moindre apparence de fruit.

Les arbres, à mesure que l'on approche de la mer, deviennent plus rares et plus petits. Les derniers pins que j'aperçus étaient placés à trente milles de l'embouchure de la rivière, de sorte que l'espace intermédiaire n'était garni que de hauteurs stériles et de marais.

En général, la rivière court au *Nord quart Nord-Est*; mais elle est quelquefois très-sinueuse, et sa largeur varie de vingt verges à quatre ou cinq cents pieds. Ses bords, formés

d'une roche solide , correspondent tellement ~~entre~~ entr'eux , qu'il n'y a aucun doute que le lit ^{1771.} de la rivière n'ait été ouvert par quelque ter-^{Juillet.}rible convulsion de la nature. Son cours est entretenu par une quantité de petits ruisseaux , qui coulent des hauteurs voisines , et qui proviennent , principalement , de la fonte des neiges. Au rapport de quelques Indiens , cette rivière prend sa source dans la partie Nord-Ouest du grand lac *White Stone* , (Pierre blanche) éloigné d'eux de près de trois cents milles en ligne directe ; mais j'ai de la peine à le croire , à moins qu'il ne se trouve des lacs intermédiaires , qui partagent la vaste quantité d'eau que doit fournir , dans l'étendue mentionnée , un pays aussi montagneux. Autrement , la multitude de petits ruisseaux supposés venir se jeter dans cette rivière , lui imprimerait un cours plus rapide et plus fort que celui que j'y ai remarqué. Elle y causerait chaque printemps , à la rupture des glaces , une inondation , dont je n'ai pas vu la moindre trace , si ce n'est à la

== Cascade du massacre , où la rivière était dé-
 bordée d'environ vingt verges. Comme ce fut
 1771. au pied de cette chute que mes Indiens mas-
 Juillet. sacrèrent les *Esquimaux* , j'ai cru devoir lui
 donner le nom de cette horrible action. De-
 puis cet endroit jusqu'à la mer , c'est-à-dire ,
 dans un espace d'environ huit milles , on
 rencontre peu de hauteurs , et encore ne sont-
 elles pas très-élevées. Le sol qui les sépare
 consiste en une terre grasse et compacte , qui
 produit , dans quelques endroits , une herbe
 assez forte , et dans d'autres , des taillis de
 saules nains. On trouve au pied de ces émi-
 nences quantité de beau *Cochléaria*.

Les *Esquimaux* qui habitent dans le voi-
 sinage de la rivière sont généralement petits ,
 et aucun d'eux ne dépasse la taille moyenne.
 Ils présentent beaucoup de surface , mais ils
 ne sont ni bien faits ni forts. La couleur de
 leur peau est d'un vilain cuivre : on apperçoit
 cependant parmi eux quelques belles femmes.
 Leur habillement ressemble beaucoup à celui

des *Groenlandois* du détroit de *Davis*, excepté que les bottes des femmes ne sont point garnies d'os de baleine, et que la taille de leur habit n'a pas plus d'un pied de long. 1771. Juillet.

Leurs armes et leurs instruments de pêche sont des arcs et des flèches, des lances, des dards, etc., qui ressemblent parfaitement à ceux dont se servent les *Esquimaux* des détroits de *Hudson*, et qui ont été très-bien décrits par *Crantz*; (1) mais il leur sont fort inférieurs pour le travail, faute d'outils convenables. Les *Esquimaux* du Nord garnissent leurs flèches d'un morceau de cuivre, ou, plus communément, d'une pierre noire triangulaire, de la nature de l'ardoise.

Leurs canots sont construits comme ceux des autres *Esquimaux*, avec cette différence, que la proue ne se projète point au-delà du corps du bâtiment, rien ne commandant cette

(1) Voyez l'Histoire du Groenland, tome premier.

~~—~~ saillie. Quant au travail, il n'a nullement le
1771. fini de celui des canots que j'ai vus dans le
Juillet. *détroit et dans la Baie de Hudson*, et cette
différence doit être attribuée au manque d'ou-
tils dont je viens de parler. Toutes les tribus
d'*Esquimaux* se servent de la double pagaie.

Leurs tentes sont couvertes de peaux de daims en poils, et ont la forme circulaire de celles des *Esquimaux de la Baie de Hudson*. Il y a toute apparence que ces tentes ne sont que des habitations d'été, car j'ai vu les restes de deux misérables huttes, qui, à en juger par leur situation, leur structure, et l'énorme quantité d'os de baleines, de vieux souliers, de morceaux de peaux, et autres objets de rebut, épars dans les environs, n'avaient pu être que des demeures d'hiver. Elles étaient placées sur le côté Sud d'une éminence. Une moitié était pratiquée sous terre; et l'autre, de forme circulaire, et garnie de pieus très-rapprochés entre eux, se terminait en cône comme les tentes ou maisons d'été. Ces huttes,

pendant le temps qu'elles servaient d'habitations, devaient être couvertes de peaux et d'une neige épaisse, qui en augmentait considérablement la chaleur intérieure. Je jugeai qu'elles ne pouvaient contenir que six à huit personnes, et encore fallait-il que ce fussent des *Esquimaux* qui les habitassent, car tout autre peuple les eut trouvées bien étroites pour le même nombre de personnes.

Leurs meubles et ustensiles consistent principalement en vases de pierre et de bois. Ils ont aussi des plats, des écuelles, et des cuillères, faites de cornes de buffle ou de bœuf musqué. La pierre qu'ils employent à composer leurs vases, est grise et poreuse. Malgré ce dernier inconvénient et la grossièreté du travail, ces vases sont aussi propres et aussi clairs qu'une tasse de porcelaine de la Chine. Quelques-uns d'eux peuvent contenir cinq à six gallons, c'est-à-dire, vingt à vingt-quatre pintes de Paris; et quoiqu'un peuple aussi misérable ne puisse exécuter de pareils ouvrages

1771.
Juillet.

qu'avec des instruments d'une pierre très-
 1771. dure , ils sont cependant infiniment supé-
 Juillet. rieurs à tout ce que j'ai vu sur les côtes de
 la *Baie de Hudson*. Autour des bords , règne
 un très-joli cordon ; les plus larges même com-
 portent des ornements à chaque angle. Leur
 forme est un carré long , un peu plus large
 par le haut que par le pied , à-peu-près
 comme la gaine d'un couteau ; deux anses ,
 d'une pierre très-solide , sont adaptées à l'ex-
 trémité supérieure de ces vases , pour aider à
 les soulever.

Les haches des *Esquimaux* du Nord sont
 faites d'une lame épaisse de cuivre , d'environ
 cinq à six pouces de long , sur un et demi à
 deux de large. Elles sont montées comme un
 ciseau à mortaise , et emmanchées à un mor-
 ceau de bois d'environ douze à quatorze pouces
 de long , à l'instar de nos haches ; mais , en
 général , elles font l'office d'un ciseau , et on
 les enfonce dans le bois à coups de massue. Leur
 pesanteur , ainsi que la qualité du métal , ne
 permettraient

permettraient pas de s'en servir comme de nos haches, du moins avec quelque succès. 1771.

Juillet.

Les baïonettes des hommes et les couteaux des femmes sont aussi de cuivre. Les premières ont la forme d'un *as* de pique, et sont terminées par un manche de corne de daim, d'un pied de long; les derniers ressemblent parfaitement à ceux décrits par *Crantz*. J'envoyai deux de ces instruments à *James Fitzgerald*, écuyer, alors membre du Comité de la *Baie de Hudson*.

Parmi les effets que mes compagnons enlevèrent des douze tentes d'*Esquimaux*, il se trouva deux petits morceaux de fer, dont l'un, formant un couteau de femme, avait un pouce et demi de long, sur $\frac{3}{8}$ de large. L'autre portait seulement un pouce de long, sur $\frac{1}{4}$ de large; il était emmanché à un morceau d'ivoire, et représentait un couteau d'homme. Ces derniers couteaux sont connus dans la *Baie de Hudson* sous le nom de

~~—~~ *Mckeatoggan* ; et ce sont , en même temps ,
1771. les seuls instruments dont se servent les *Es-*
Juillet. *quimaux* pour leurs ouvrages en bois.

Ce peuple possède plusieurs belles espèces de chiens , aux oreilles droites , au nez allongé , à la queue épaisse , etc. , et les mêmes que ceux des *Esquimaux* du *détroit* et de la *Baie de Hudson*. Ces chiens étaient attachés à des pierres , pour les empêcher sans doute de manger le poisson qu'on avait mis à sécher sur les roches. Je ne me rappelle pas que mes compagnons aient tué ou frappé quelques-uns de ces animaux ; je me souviens seulement , qu'après notre départ des tentes , ils regrettèrent plusieurs fois de n'avoir pas emmené avec eux les plus beaux.

Quoique l'habillement , les canots , les utensiles , et beaucoup d'autres articles soient les mêmes parmi les *Esquimaux* du Nord que parmi ceux de la *Baie de Hudson* , les premiers ont cependant une habitude qui leur

est particulière et qui consiste à se raser la ~~_____~~ tête; ce qui semblerait annoncer qu'ils appartiennent à une tribu différente de celles qu'on a découvertes jusqu'ici, tant sur la côte du *Labrador*, que dans le détroit de la *Baie de Hudson*. Les femmes portent leurs cheveux dans toute leur longueur, et exactement arrangés comme ceux de toutes les autres femmes *Esquimaux* que je connais.

Outre cette multitude de veaux marins que j'appergus sur la glace, à l'embouchure de la rivière de Cuivre, j'ai remarqué plusieurs bandes d'oiseaux de mer, qui volaient aux environs de la côte. Il y avait dans les étangs voisins des cignes et des oies en état de mue. Les marais présentaient des courlieux, beaucoup de pluviers, et plusieurs petits oiseaux, qui visitent les parties septentrionales dans le printemps, pour faire leur ponte et muer, et qui retournent au Sud quand l'hiver approche. Je suis, du moins, fondé à conjecturer cette dernière particularité, par l'apparition

de ces oiseaux dans la *Baie de Hudson*. Il
 1771. est, d'ailleurs, raisonnable de penser qu'ils
 Juillet. auraient bien de la peine à résister à la ri-
 gueur d'un hiver aussi long et aussi froid
 que celui qui doit régner dans la contrée du
 cercle arctique où je les rencontraï.

Il n'est pas douteux que les bœufs mus-
 qués, les daims, les ours, les loups, les re-
 nards, les lièvres, les chouettes, les corbeaux,
 les perdrix, les écureuils de terre, les écu-
 reuils communs, les hermines, les souris, etc.,
 n'habitent constamment cette partie du Nord.
 Dans beaucoup d'endroits, le long des pentes
 des éminences recouvertes de neige et à une
 très-grande profondeur, existaient des tas de
 fumier provenant des bœufs musqués et des
 daims, qui prouvaient évidemment qu'ils
 avaient beaucoup fréquenté ces lieux durant
 l'hiver. Nous vîmes la même chose sur les
 hauteurs, ainsi que dans d'autres parties où
 la neige était entièrement fondue; mais la
 mousse ne présentait aucun vestige de pas,

preuve certaine que ces longues traînées d'ex-
 créments avaient pénétré à travers la neige, ^{1771.}
 à mesure que ces animaux passaient et repas-
 saient dessus pendant l'hiver. Des preuves de
 la même nature déposaient que les lièvres et
 les perdrix habitent aussi toute l'année cette
 contrée. Les touffes de saules qui croissent
 près de la mer recélaient des compagnies con-
 sidérables de perdrix.

J'observerai, pour les curieux, que la fiente
 d'un bœuf musqué, quoique ce soit un très-
 gros animal, n'a pas plus de volume que celle
 d'un lièvre. Elle s'en rapproche tellement par
 la forme et la couleur, qu'elle ne saurait en
 être facilement distinguée que par les Na-
 turels. Il est vrai que la quantité peut servir,
 en général, d'indication.

Je n'ai point découvert d'oiseaux particu-
 liers à ce pays, si ce n'est celui que les In-
 diens de la rivière de Cuivre appellent l'*allar-*
miste, ou la sentinelle. Il ressemble, pour la

grandeur et la couleur , au *cobadekoock* ;
 1771. (espèce de mouëtte) il est du genre des
 Juillet. chonettes. Son nom , dit-on , est très-approprié à ses qualités ; car aussi-tôt qu'il apperçoit un homme ou un animal , il s'abat vers eux , et après les avoir contournés pendant quelque temps , il vole en avant dans la même direction , sans jamais les perdre de vue. S'il apperçoit quelque objet nouveau , il va le reconnaître , et se transporte ensuite alternativement de l'un à l'autre , en poussant des cris qui ressemblent beaucoup à ceux d'un enfant. Les Indiens cuivrés ont la plus grande confiance dans ces oiseaux , et disent qu'ils les informent très-souvent de l'approche des étrangers , ainsi que du voisinage des daims ou des bœufs musqués , que probablement ils auraient beaucoup de peine à découvrir sans eux.

Les *Esquimaux* ne paraissent pas y attacher la même confiance ; car pour peu qu'ils Peussent partagée , ils auraient été avertis de notre approche vers leurs tentes. En effet ,

A L'Océan Nord. 269

pendant tout le temps que mes Indiens furent en embuscade, plusieurs bandes d'allarmistes volaient à tire-d'aile de leurs tentes à nous, en faisant un bruit capable de réveiller l'homme le plus profondément endormi. ^{1771.} Juillet.

Après avoir pris un repos de cinq à six heures, nous nous remîmes en route, et nous parcourûmes environ dix-neuf milles au *Sud Sud-Est*, avant d'atteindre une des mines de cuivre, éloignée de vingt-neuf à trente milles de l'embouchure de la rivière.

Cette mine, si on peut l'appeler ainsi, n'est qu'un amas de rochers entr'ouverts et bouleversés par quelque tremblement de terre. Au milieu de ces ruines coule une petite rivière, dont l'eau, à l'époque de mon arrivée, ne dépassait pas le genou.

Les Indiens qui m'avaient engagé à visiter la mine en question, me dirent qu'elle était d'une telle richesse, que si on venait à établir

une Factorerie sur les bords de la rivière, on
1771. pourrait lester entièrement les vaisseaux de
Juillet. cuivre, au lieu de pierres, et cela aussi fa-
cilement qu'on le pratique avec ces dernières
dans la rivière de *Churchill*. Suivant ces In-
diens, les éminences étaient formées unique-
ment de ce métal, détaché et amoncelé comme
des tas de cailloux. Mais il s'en fallait bien que
leur assertion fût conforme à la vérité, car la
plupart de mes compagnons et moi nous ne
découvrîmes, après quatre heures de recher-
ches, qu'un seul morceau de cuivre digne
d'être recueilli. Quoi qu'il en soit, il était
d'une très-bonne qualité, et pesait environ
quatre livres. (1) Je crois cependant que la
mine a dû être plus abondante autrefois, à
en juger par les pierres teintes de vert-de-
gris, que je trouvai en assez grande quantité,
soit sur la surface, soit dans les fentes des
rochers.

(1) Ce morceau de cuivre est aujourd'hui en la pos-
session de la Compagnie de la *Baie de Hudson*.

J'observerai pour les gens crédules, que les ~~Indiens~~ Indiens se figurent que chaque morceau de ^{1771.} cuivre ressemble à quelque objet dans la nature; mais d'après celui qui me tomba entre les mains, et plusieurs autres plus petits que mes compagnons ramassèrent, j'avouerai qu'il faut une grande force d'imagination pour trouver cette ressemblance. Au surplus, chaque Indien varie sur les objets de similitude, et mon morceau de cuivre était à peine enlevé de terre, qu'il avait subi déjà vingt comparaisons différentes. L'un disait qu'il ressemblait à tel animal, un second qu'il représentait telle partie d'un autre, et tous terminèrent par convenir qu'il ressemblait à un lièvre accroupi. Pour moi, je confesserai que je ne vis rien de tout cela. Je ne finirais pas, si je voulais faire l'énumération de toutes les parties du daim ou des autres animaux, auxquelles ces Indiens assimilent les morceaux de cuivre d'une certaine valeur. Il me suffira de dire que ces peuples préfèrent, pour leur usage; ceux qui sont les plus gros et les plus homogènes.

— Avec du feu et deux pierres , ils leur donnent
1771. la forme qu'ils veulent.

Juillet.

Avant que la Compagnie de la *Baie de Hudson* ne formât une colonie à la rivière de *Churchill* , établissement qui remonte à environ cinquante ans avant ce voyage , les Indiens du Nord ne possédaient d'autre métal que du cuivre , à l'exception d'une très-petite quantité de fer travaillé , que quelques-uns d'entr'eux avaient rapporté du Fort d'York , où ils s'étaient rendus en 1713 ou 1714 , et de quelques morceaux de vieux fer , trouvés à la rivière de *Churchill* , où , sans doute , ils avaient été laissés par le capitaine *Monk*. Un grand nombre de ces Indiens partait de différents points tous les étés pour se rendre aux mines , et en extraire du cuivre , dont ils faisaient des haches , des ciseaux à glace , des baïonettes , des couteaux , des alènes , des pointes pour leurs flèches , etc. (1) Les

(1) Suivant une tradition singulière répandue parmi

sentiers frayés par eux sur les hauteurs, et qui
subsistent encore dans beaucoup d'endroits, 1771.
Juillet.

les Indiens, ce fut une femme qui découvrit ces mines. Elle y conduisit pendant plusieurs années ceux des Indiens qui désiraient de s'y rendre ; mais comme elle était la seule femme de la compagnie, quelques hommes se comportèrent si librement avec elle, qu'elle résolut de s'en venger ; et la tradition ajoute que cette femme était une grande sorcière. Il arriva donc que lorsque ces hommes, après s'être chargés de cuivre, voulurent s'en aller, elle refusa de les accompagner, en disant qu'elle resterait dans la mine jusqu'à ce que la terre l'engloutît avec tout le cuivre. L'année suivante, les Indiens la trouvèrent enfoncée jusqu'au milieu du corps, quoique encore en vie, et ils s'aperçurent que le cuivre avait beaucoup diminué. La femme et la partie la plus riche de la mine avaient entièrement disparu lorsqu'ils revinrent l'année d'après, de sorte qu'il ne restait plus que quelques morceaux de cuivre épars sur la surface de la terre, et à de très-grandes distances les uns des autres. Les Indiens assurent qu'avant cette époque, le cuivre, détaché en gros morceaux, et sans alliage, était en même temps si commun, qu'on n'avait que la peine de le ramasser et de l'emporter.

annoncent une grande intelligence. Ceux pratiqués dans les vallées et les terrains marécageux, sont recouverts d'herbe, de manière à ne pouvoir être distingués aujourd'hui que difficilement.

1771.
Juillet.

Les Indiens des Mines de Cuivre attachent une grande valeur à ce métal, et le préfèrent au fer pour la composition de leurs instruments, excepté celle des haches, des couteaux et des alènes, dont la fabrique en cuivre n'est jamais aussi bonne. Lorsque ces peuples échangent de ce métal contre du fer travaillé que leur apportent quelquefois nos Indiens du Nord, ils donnent un ciseau à glace de cuivre pour un pareil en fer, ou pour une hache à demi usée, en ajoutant alors au ciseau quelques pointes de flèches du même métal. S'il est question de fourrures, la règle établie par nos Indiens est de se faire donner dix fois le prix qu'ils ont payé à la Factorerie de la Compagnie. Une hache, qui leur a coûté une peau de castor, de chat, ou trois peaux

co
su
vre
tea
cha
ou
pe
de
cha
se
tag
bit
et

(
ces
facil
prit
tout
tives
trois
qual
prés
Mad

communes de martinet , leur est remboursée sur le pied de mille pour cent. Les Indiens cuivrés payent dans la même proportion les coutaux et autres petits ustensiles de fer. Une chaudière de fonte , du poids de deux livres ou de deux livres et demie , leur coûte soixante peaux de martinet , ou la valeur de vingt peaux de castors en d'autres fourrures. (1) Quand les chaudières sont neuves , les Indiens du Nord ne se font aucun scrupule de demander davantage : Ce n'est qu'au moyen de ces prix exorbitants que les Indiens des Mines de Cuivre et de la côte de Chien , qui commercent

1771.

Juillet.

(1) Il est nécessaire d'expliquer ce qu'on entend par ces mots. La Compagnie de la *Baie de Hudson* , pour faciliter les échanges et les comptes avec les Indiens , prit la peau de castor pour terme d'évaluation du prix de toutes les autres fourrures , d'après leurs valeurs respectives. Ainsi , une fourrure est estimée valoir une , deux , trois , ou quatre peaux de castors. Souvent , d'après la qualité des fourrures , il en faut de six à vingt pour représenter une peau de castor. — C'est ce qu'on appelle *Made Beaver*.

avec les nôtres , se pourvoyent de fer tra-
1771. vaillé , etc.

Juillet.

Les Indiens du Nord achetaient autrefois de ces deux tribus les fourrures qu'ils apportaient à la Factorerie de la Compagnie , car leur pays leur en fournissait peu ; et comme ils se trouvaient alors en guerre avec les Indiens du Sud , ils étaient privés de pouvoir pénétrer assez loin sur les derrières pour rencontrer des animaux à fourrures. Ainsi leur commerce se réduisait aux peaux de daims et aux fourrures qu'ils extorquaient des Indiens cuivrés et de ceux de la côte de Chien. Ce commerce , année commune , et jusque dans les derniers temps , avait excédé rarement , peut-être même jamais , la valeur de six mille peaux de castors. Heureusement pour ces Indiens et pour la Compagnie , ils sont aujourd'hui en paix , et vivent en parfaite intelligence avec ceux du Sud. Ce rapprochement n'a pas tardé à produire un bien sensible , car en peu d'années la traite s'est accrue de

plusieurs milliers de peaux, et il y a eu même

 des années où elle s'est élevée à onze mille. (1) 1771. Juillet.

(1) Depuis que ce voyage est écrit, les Indiens du Nord, dans leurs communications annuelles avec ceux du Sud et d'*Athapuscow*, ont contracté la petite vérole, qui en a emporté un neuvième, et principalement parmi ceux qui commerçaient directement avec la Factorerie de *Churchill*. Le peu qui a survécu suit l'exemple de ses voisins du Sud, et commerce avec les Canadiens qui sont établis dans le cœur du pays d'*Athapuscow*. Ainsi il n'a fallu que quelques années pour prouver que j'avais mal vu, et qu'il eût été plus avantageux pour la Compagnie, et en même temps pour la population des Indiens du Nord, qu'ils fussent restés en guerre avec les tribus méridionales, au lieu de chercher à améliorer leur situation. D'un autre côté, il est impossible de calculer les bénéfices qui auraient pu résulter d'un trafic constant et régulier avec les différentes tribus d'Indiens des Mines de Cuivre et de la côte de Chien. Mais toute communication ayant été interrompue pendant plusieurs années avec ces peuples, ils sont retombés dans leur barbarie et leur indigence premières. Une guerre s'est élevée entre ces deux tribus, pour quelques mauvais outils de fer laissés parmi elles, et les Indiens de la côte de Chien, plus nombreux et plus heureux, ont

— Outre l'avantage résultant pour la Compagnie
 1771. de cette augmentation de commerce, les mal-
 Juillet. heureux Indiens du Nord jouissent de celui de
 faire servir à leur importation annuelle les
 productions d'un pays fertile et beau, sans
 préjudicier à la consommation de ses habi-
 tants.

On a tenté, à différentes reprises, d'amener
 les Indiens de Cuivre et de la côte de Chien à

fini par détruire presque toute la race des Indiens de
 Cuivre.

Tandis que je rédigeais cette note, j'appris de quel-
 ques Indiens du Nord que ceux restés de la tribu de
 Cuivre trafiquaient avec les Canadiens établis dans le
 pays d'*Athapuscow*, qui leur procuraient les objets dont
 ils avaient besoin, à moitié du prix qu'ils les achetaient
 ci-devant; d'où il résulte que les Indiens du Nord,
 ainsi que la Compagnie de la Baie de Hudson, doivent
 renoncer à tout espoir de commerce avec ce peuple, à
 moins que la Compagnie ne forme un établissement dans
 le pays d'*Athapuscow*, et ne fasse vendre à meilleur
 marché que les Canadiens.

visiter

visiter la Factorerie de la Compagnie, placée à la rivière de *Churchill*; on leur a même fait distribuer, à cet effet, beaucoup de présents; tous ces essais ont été inutiles. Plusieurs des premiers sont venus à *Churchill* à la suite des Indiens du Nord, et ont été renvoyés chargés de présents pour leurs compatriotes; mais à peine avaient-ils quitté le Fort, que ces effets leur étaient enlevés par ces mêmes Indiens. Sans la crainte de pareils traitements, il serait aussi possible aux Indiens de la rivière de Cuivre d'apporter eux-mêmes leurs marchandises aux marchés de nos comptoirs, qu'il l'est à ceux du Nord, qui, en allant les leur acheter pour nous les revendre, ont les mêmes distances à franchir et les mêmes difficultés à vaincre. Mais le système politique de ces derniers est d'empêcher toute communication des Indiens de Cuivre avec nous, dans la crainte de voir diminuer leurs bénéfices. La superstition, d'ailleurs, mettrait une barrière insurmontable entre ces Indiens et nos comptoirs. En effet, la plupart répugnent à se transporter

1771.

Juillet.

~~—~~ dans un pays aussi éloigné du leur , sous pré-
1771-
Juillet. texte que l'air et les aliments , quoiqu'exac-
tement conformes à ceux auxquels ils sont ha-
bitués , ne valent rien pour eux , et que , sur
trois de leurs compatriotes qui avaient entre-
pris ce voyage , aucun n'est retourné en vie.
Le premier de ces motifs est évidemment dé-
nué de raison ; le second n'est malheureuse-
ment que trop fondé ; mais la mort de ces
Indiens doit être imputée à la perfidie et à la
cruauté de ceux du Nord , qui les avaient pris
sous leur protection.

Il y a peu d'années que le capitaine *Keelshies* , dont il est souvent fait mention dans ce Journal , emmena avec lui douze Indiens des Mines de Cuivre , tous chargés d'une grande quantité de fourrures précieuses. Chemin faisant , le Capitaine et sa troupe s'approprièrent ces fourrures pour des prévisions , et contraignirent les Indiens d'achever de les porter au Fort.

A son arrivée au Fort du Prince de Galles, ~~_____~~
Keelshies se fit un grand mérite d'avoir amené 1771
ces étrangers aussi richement chargés, et as- ^{Juillet.}
sura le Gouverneur qu'il pouvait compter sur
son exactitude à entretenir une branche de
commerce aussi avantageuse à la Compa-
gnie. On donna à l'un de ces Indiens le nom
de Capitaine, et il fut traité en conséquence
pendant son séjour au Fort. On le vêtit d'une
manière convenable, et à son départ, on le
combla de présents, ainsi que ses camarades,
dans l'espérance que non seulement ils re-
nouveleraient leurs visites, mais que beaucoup
de leurs compatriotes, séduits par ces larges-
ses, s'empresseraient de les accompagner.

Quelque adroite et sage que fût la con-
duite du Gouverneur dans cette occasion, elle
produisit cependant un effet opposé à ce qu'on
en avait attendu ; car le scélérat *Keelshies* et
sa troupe, non contents d'avoir enlevé à ces
malheureux Indiens les fourrures qu'ils por-
taient au Fort, résolurent aussi de se rendre

■ m itres de ce que le Gouverneur leur avait
1771 donné. Trop lâches pour les attaquer de front,
Juillet. ils imaginèrent de s'en défaire en les abandonnant sur une île. Ce complot arrêté, ils commencèrent par embarquer furtivement dans leurs canots tous les effets de ces étrangers, leur enlevèrent ensuite leurs vêtements, et s'éloignèrent bientôt après en les laissant sur l'île, où ils périrent de misère. A mon retour au Fort en Juin 1772, je vis les restes de ces infortunés, dont *Matonabee*, mon guide, me fit l'histoire. Elle ne fut connue que quelques années après du Gouverneur, à qui on l'avait cachée, dans la crainte de l'indisposer contre *Keelshies*.

Pareil événement pensa arriver dans la même année à un Indien de cette tribu qui m'accompagnait au Fort. Nous venions de traverser la rivière *Seal* avec les fourrures de cet homme, lorsque nous découvrîmes qu'il avait été laissé sur la rive opposée. *Matonabee* fut le seul qui s'offrit d'aller le chercher. Le

vent soufflait alors si fort, que ce Chef prit le parti de se mettre tout nu pour mieux nager, en cas que son canot fût renversé. Bientôt après il nous ramena le pauvre Indien, à la grande mortification de celui qui s'était approprié ses fourrures, et qui eût été charmé de les conserver aux dépens de la vie de son camarade.

1771.
Juillet.

Au départ des Indiens du Nord de la Factorerie, celui de la rivière de Cuivre se mit sous la protection de *Matonabee*, qui l'accompagna jusqu'au 64^e. degré de latitude Nord, où ils rencontrèrent quelques compatriotes du jeune homme. Parmi eux se trouvait son père, entre les mains de qui *Matonabee* le remit sain et sauf avec tous ses effets.

Bientôt après que nous eûmes quitté la mine de Cuivre, il survint un brouillard humide très-épais, accompagné, par intervalles, de neige. Le même temps régna pendant quelques jours, et le brouillard s'accrut souvent

à un point, qu'incapables de distinguer notre chemin, nous fûmes obligés de nous arrêter plusieurs heures de suite, d'autant plus que la route était encombrée de roches.

1771.
Juillet.

22. Vers les trois heures du matin, le frère de *Matonabee* et un des Indiens de Cuivre que nous avions envoyés en avant de *Conge-Cathawhachaga*, nous rejoignirent. Ils n'avaient découvert dans leur course aucun Indien qui pût être utile à mon expédition. Ils s'étaient rendus néanmoins à la rivière de Cuivre, et à la faveur de quelques marques laissées par nous pour diriger leur retour, ils nous avaient suivis. Depuis le moment de leur départ de la rivière jusqu'à celui de notre réunion, ils n'avaient pris aucun repos, quoiqu'ils eussent parcouru cent milles. Nous fûmes réveillés par leur arrivée, et nous nous remîmes aussitôt en route. Après une marche de 42 milles, et avoir traversé, chemin faisant, le lac *Bufalo*, nous nous arrêtâmes au milieu des *Montagnes pierreuses* pour passer la nuit. L'air

était excessivement chaud et pesant. La même chaleur se fit sentir le 23. Nous partîmes de grand matin, et nous parcourûmes quarante-cinq milles, pendant lesquels les Indiens tuèrent plusieurs daims mâles très-gras. 1771.
Juillet.
23.

Nous nous arrêtâmes sur les une heure du matin, le 24, pour prendre quelque repos comme nous avons fait vers le milieu du jour précédent. Mais les Indiens, qui se trouvaient séparés depuis si long-temps de leurs femmes et de leurs enfants, jurèrent de renoncer au sommeil jusqu'au moment de leur réunion avec leurs familles, d'autant plus que nous découvrions alors les hauteurs de *Conge-Cathawhachaga*, où ils les avaient laissées. Après une halte d'environ une heure, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes à six heures du matin à *Conge-Cathawhachaga*, où nous apprîmes, à notre grande surprise et avec chagrin, que toutes les femmes avaient traversé la rivière avant que les Indiens de Cuivre ne l'eussent quittée. Nous ne 24.

— trouvâmes qu'un seul homme âgé et sa fa-
1771. mille, survenus pendant notre absence, et
Juillet. qui apportaient des fourrures à *Matonabee*,
époux d'une des filles du vieux Indien, et
conséquemment son gendre. Celui-là avait
avec lui une autre fille qu'il offrit aussi à ce
Chef, qui la refusa.

Nous ne fîmes qu'un très-court séjour dans cet endroit; car ayant apperçu une fumée considérable vers le Sud, nous traversâmes aussitôt la rivière. Arrivés au lieu de la fumée, nous trouvâmes que les femmes y avaient demeuré pendant quelques jours, mais qu'elles en étaient parties, et qu'au moment de s'éloigner, elles avaient mis le feu à la mousse, d'où provenait la fumée dont nous avons été témoins. Quoique l'après-dîner fût très-avancé, nous poursuivîmes notre route dans la direction de celle des femmes, qui nous était indiquée par leurs traces sur la mousse. Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin, que nous découvrîmes une autre fumée à une grande distance, ce

A L'Océan Nord. 287

qui nous fit doubler le pas. Néanmoins il était ~~à~~
onze heures du soir lorsque nous atteignîmes ^{1771.}
l'endroit. Les femmes , malheureusement , ^{Juillet.}
après y avoir passé la nuit précédente , en
étaient reparties le 25 au matin , en mettant 25.
le feu la à mousse.

Les Indiens , réfléchissant que leurs femmes
n'étaient éloignées d'eux que d'une journée de
marche ordinaire , qui , dans ces pays , excède
rarement dix à douze milles , prirent le parti
de ne pas s'arrêter qu'ils ne les eussent rejointes.
En conséquence , nous continuâmes de
marcher , et sur les deux heures du matin ,
nous rencontrâmes quelques-unes des femmes
qui avaient dressé leurs tentes sur les bords
du lac *Cogead*.

Notre marche avait été si pénible depuis la
rivière de Cuivre , et accompagnée de si peu
de repos , que mes pieds et mes jambes étaient
devenus enflés au point de ne pouvoir plus les
gouverner. Les ongles de mes orteils avaient

— été déchirés par les pierres, et il s'y était établi
1771. une suppuration. Pour comble de malheur,
Juillet. la peau sous la plante de mes pieds et entre
chaque doigt, était entièrement arrachée; de
sorte que le sable et le gravier qui s'introdui-
saient dans mes souliers me faisaient éprou-
ver des irritations affreuses, tellement que le
jour qui précéda notre arrivée aux tentes des
femmes, je ne faisais pas un seul pas qu'il ne
fût imprimé de sang. Plusieurs de mes Indiens
se plaignaient aussi de leurs pieds; mais ils
ne présentaient pas la vingtième partie du
mal des miens.

Comme c'était la première fois de ma vie
que je me trouvais dans cette position, j'en
fus très-allarmé pour les suites. Je ne ressen-
tais que très-peu de fatigue dans le reste du
corps; mais les douleurs cruelles que j'éprou-
vais en marchant avaient tellement abattu
mes esprits, que si les Indiens avaient continué
de voyager deux ou trois jours de plus; je
serais resté infailliblement de l'arrière.

La première chose que je fis en arrivant fut de tremper mes pieds dans de l'eau chaude. ^{1771.}
 Je les bassinai ensuite avec de l'esprit de vin, ^{Juillet.}
 et après avoir appliqué du cérat de *Turner*
 sur les parties entamées, je me livrai au repos.
 Je trouvai le lendemain qu'il y avait un peu
 moins d'inflammation. Ce mieux me persuada
 que le repos était le meilleur remède pour la
 guérison d'un mal simple en lui-même, mais
 qui, par la nature des douleurs qu'il m'oc-
 casionnait, m'avait fait redouter, dans le
 principe, des suites très-fâcheuses.

Mais il fallut renoncer à ce repos si essentiel
 à mon prompt rétablissement; car mes Indiens
 avaient tant d'impatience de rejoindre le reste
 de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils refu-
 sèrent de s'arrêter plus d'un jour. Nous repar-
 tâmes en conséquence le 27, et quoique nous ne ^{27.}
 fissions que huit à neuf milles par jour, j'avais
 toutes les peines du monde à suivre mes com-
 pagnons. Mais la beauté vraiment remarqua-
 ble du temps et celle du chemin, qui était

parfaitement uni et débarrassé de pierres, contribuèrent à faciliter ma marche de manière à ne pas perdre de vue les Indiens.

1771.
Juillet.

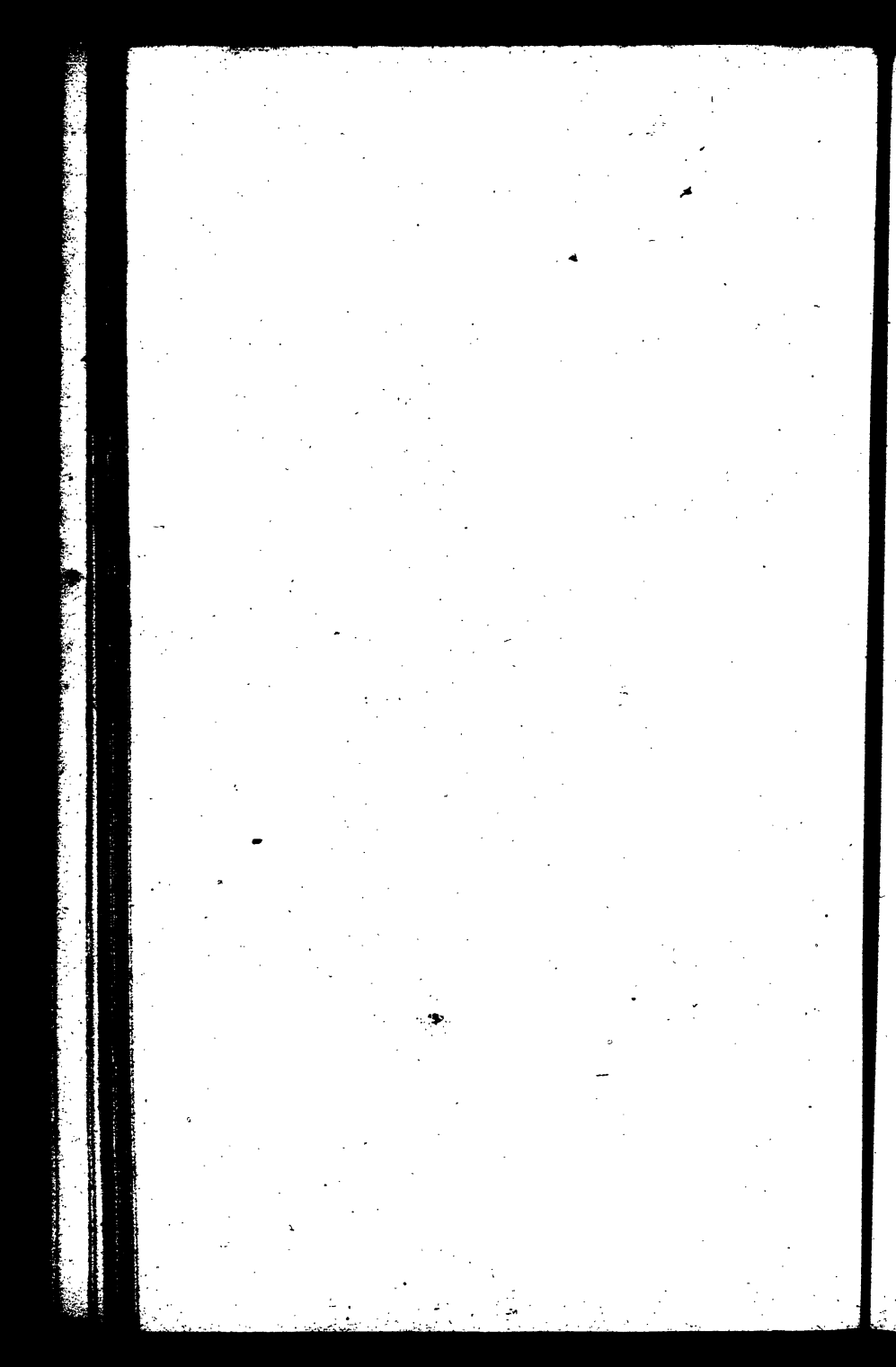
31. Nous atteignîmes le 31 Juillet l'endroit où les femmes et les enfans avoient eu ordre d'attendre notre retour de la rivière de Cuivre. Nous y trouvâmes plusieurs tentes; mais il y manquoit les personnes attachées à *Matonabee* et à quelques autres de ma troupe. Une fumée considérable que nous aperçûmes à l'Est nous fit penser que ce pouvait être elies, d'autant mieux que l'on n'attendait point d'autres Indiens de ce côté. En conséquence,

Août.

1. *Matonabee* expédia le matin suivant quelques jeunes gens pour aller à la découverte, et le 5 la réunion générale eut lieu. Nous fûmes étonnés de compter plus de quarante tentes; mais aux femmes et aux enfans s'étoit joint un grand nombre d'autres Indiens. Parmi ceux-ci se trouvoit l'homme que *Matonabee* avoit tenté d'assassiner pendant notre séjour à *Clowey*. Il conduisit d'un air

A L'Océan Nord. 291

très-respectueux sa femme dans la tente de ~~Matonabee~~
Matonabee, l'assis à son côté, et se retira ^{1771.}
sans proférer une parole. *Matonabee* ne dai- ^{Août.}
gna pas faire attention à elle, quoiqu'elle fon-
dit en larmes. Celle-ci se penchant par degrés
vers lui, finit par s'appuyer sur son bras, et
s'écrier en sanglottant : *Seéd dinne ! seéd*
dinne ! c'est-à-dire : Mon mari ! mon mari !
sur quoi *Matonabee* lui observa, que si elle
l'avait toujours aimé et respecté, elle ne l'eût
pas abandonné, et qu'au surplus elle était
parfaitement libre d'aller où bon lui semblerait.
Elle profita de la permission avec quel-
que apparence de répugnance, quoique cer-
tainement très-satisfaite au fond, et elle re-
tourna à la tente de son premier mari.



CHAPITRE VII.

Evénements survenus depuis le moment de notre réunion avec les femmes, jusqu'à celui de notre arrivée au lac *Athapuscow*.

Plusieurs de nos Indiens tombent malades. — Procédés des Médecins ou Sorciers du pays. — Matonabee et sa troupe se mettent en route pour le Sud-Ouest. — La plupart des autres Indiens se séparent aussi de nous pour retourner dans leurs cantons respectifs. — Côté le lac Wl ite-stone. — Tué beaucoup de daims pour avoir leurs peaux. — Réflexions à ce sujet, ainsi que sur la saison et les lieux convenables aux daims dans ces climats élevés. — Notre arrivée au lac Point. — Une des femmes de nos Indiens laissée malade sur le chemin au risque d'y périr. — Mauvais temps compensé par une grande abondance de daims.

~~1770~~ — *Séjourné quelque temps près du lac Point*
 1771. — *pour faire sécher des viandes, &c. — L'hiver nous surprend dans cet endroit. — Pratiques superstitieuses observées par mes compagnons de voyage après avoir massacré les Esquimaux à la rivière de Cuivre.*
 Août. — *Un violent coup de vent renverse ma tente et brise mon nouveau quart de Cercle.*
 — *Quelques Indiens de l'Ouest, nommés Dog-ribbed (côte de Chien) et d'autres de la Rivière de Cuivre, arrivent à nos tentes.*
 — *Ils nous proposent d'aller dans le pays des Indiens d'Athapuscow pour tuer des élans et des castors. — Départ du lac Point et arrivée à la lisière des grands bois. — Nous passons delà au lac Anawd. — Evénements durant notre séjour dans cet endroit.*
 — *Cure remarquable d'une paralysie par les Médecins du pays. — Quitté le lac Anawd. — Notre arrivée au grand lac Athapuscow.*

P L U S I E U R S des Indiens étant tombés très-malades, les sorciers, qui sont les médecins
 du

du pays, et qui prétendent opérer de grandes cures, commencèrent à essayer sur eux leurs remèdes. Il est nécessaire de faire observer que toute leur médecine, tant pour les maux intérieurs qu'extérieurs, ne consiste que dans des charmes. Lorsque le mal est extérieur, ces jongleurs, après avoir toussé, craché et prononcé beaucoup de mots inintelligibles, sucent la partie malade, puis soufflent dessus et finissent par chanter; tel est tout leur procédé. Pour les maladies intérieures, comme des coliques, des difficultés d'uriner, etc., il est très-ordinaire de les voir souffler dans l'*anus* ou les parties voisines, quels que soient l'âge et le sexe du malade, et ils ne s'arrêtent que lorsque les yeux leur sortent presque de la tête. La quantité de vent qu'ils insinuent par ces ouvertures cause quelquefois aux malades des émotions extraordinaires qu'il leur est difficile de retenir, et comme le vent n'a d'autre issue que le canal par lequel il a été introduit, il en résulte souvent des scènes vraiment comiques entre le malade et le médecin.

1771.

Août.

Assistant un jour à l'une de ces opérations, il m'échappa quelques plaisanteries, dont je fus extrêmement fâché après, car elles offensèrent vivement plusieurs Indiens, entr'autres le jongleur et le malade, que j'estimais beaucoup tous les deux, et à qui, dans toute autre circonstance, j'en avais donné des preuves.

171.
Août.

J'ai souvent admiré l'adresse de ces jongleurs à tromper leurs crédules compatriotes, ainsi que leur acharnement après leurs malades. Ils prolongent tellement quelquefois l'exercice de leur procédé à vent, que quoique robustes de leur nature, j'en ai vu plusieurs quitter leurs malades, la figure et la poitrine dans un état déplorable. Quelque ridicule que puisse paraître cet usage à un Européen, il ne lui serait pas permis d'en rire devant un Indien.

Quand le médecin est ami du malade, et qu'il suppose sa maladie grave, outre les remèdes indiqués ci-dessus, il a recours à un

procédé encore plus extraordinaire. Il ne s'agit ~~de~~ de rien moins de sa part que d'aval^{er} des ha-1771. ches, des cisèaux à glace, des baïonnettes, des ^{Avant} couteaux et autres choses semblables, dans l'espérance qu'une entreprise aussi désespérée réussira à éloigner la mort et à procurer quelque soulagement au malade.

On élève, à cet effet, une maison avec quatre pieus enfoncés en terre, et placés de manière à former un quarré de quatre, cinq, six ou sept pieds de long, suivant qu'on le désire. Ces pieus se réunissent et sont arrêtés à leur extrémité supérieure; on les recouvre ensuite de peaux. Cette maison représente exactement une petite tente quarrée, à l'exception qu'on n'y pratique aucune ouverture en haut pour admettre la lumière. On étend au milieu le malade, qui est bientôt suivi du jongleur ou des jongleurs; car leur nombre se monte quelquefois jusqu'à six. Mais ces médecins, avant de pénétrer dans la maison, se mettent entièrement nus. Aussi-tôt entrés

et la porte fermée, ils s'agenouillent autour
1771. du malade ou des malades, sucent les parties
Août. affectées, soufflent dessus, et bientôt après
chantent et conversent comme s'ils s'entre-
tenaient avec des esprits familiers, qu'ils pré-
tendent leur apparaître sous la forme de dif-
férents animaux et d'oiseaux de proie. Quand
ils ont suffisamment fait la conversation avec
ces esprits ou ces ombres, comme ils les ap-
pèlent, ils demandent une hache, une baïo-
nette ou quelque autre instrument, que tient
un assistant, et à la poignée duquel est at-
taché un long cordon, afin de pouvoir être
retiré lorsqu'il a été avalé; car ces jongleurs
savent très-bien que des morceaux de fer ou
d'acier de ce volume sont de trop dure di-
gestion pour des estomacs, même comme les
leurs. D'ailleurs, des instruments de cette es-
pèce étant d'autant plus précieux qu'ils sont
extrêmement rares dans ce pays, il serait peu
généreux à eux de les digérer, sur-tout lorsque
l'acte de les avaler et de les retirer ensuite
suffit pour l'objet qu'ils se proposent.

Dans l'une des quarante tentes occupées ~~par~~ par les Indiens que nous rejoignîmes, il y ^{1771.} avait un homme si dangereusement malade, ^{Août.} que les jongleurs crurent devoir faire usage de quelques-uns de leurs plus forts remèdes pour le guérir. Un d'entr'eux consentit donc à avaler une grande baïonette. Aussi-tôt on éleva une de ces maisons que je viens de décrire. Le malade y fut transporté et suivi du jongleur, qui après un long discours préparatoire, et l'entretien d'usage avec ses esprits familiers, s'avança vers la porte et demanda la baïonette, qu'on tenait toute prête, et à l'extrémité de laquelle était lié un petit morceau de bois, pour mieux faciliter l'extraction de la baïonette. Je ne puis m'empêcher d'observer que la longueur de ce morceau de bois ne surpassait pas la largeur de la baïonette ; mais il remplit tout aussi-bien l'objet auquel on le destinait que s'il eût eu la grandeur du bâton d'une lance.

Je ne suis pas assez simple pour croire que

1771. ce jongleur ait avalé la baïonette; cependant je dois convenir qu'il la fit disparaître en moins d'un clin d'œil, et l'envoya, dieu sait où, tandis que le petit morceau de bois, ou un exactement semblable, resta arrêté entreses dents. Après s'être promené un moment devant la maison, il se plaignit de grandes douleurs dans l'estomac et dans les intestins, qu'il chercha à apaiser par différentes attitudes, accompagnant le tout de grimaces et de contorsions horribles. Il retourna de nouveau à la porte, où il fit de violents efforts pour vomir. A la fin, par le moyen du petit morceau de bois qu'il tira pendant quelque temps, parut, au grand étonnement des spectateurs, la baïonette, qui semblait effectivement sortir de sa bouche. La joie brillait dans ses regards, et il rentra d'un air de triomphe dans la maison, où il reprit ses enchantements, qu'il continua pendant vingt-quatre heures de suite. Je n'étais pas placé immédiatement auprès de lui lorsqu'il rendit la baïonette, mais je m'en croyais assez rapproché pour observer

tous ses mouvements, et j'étais d'ailleurs toute ~~_____~~,
 attention. J'avouerai que ce tour avait de quoi 1771.
 en imposer, sur-tout de la part d'un homme ^{Août.}
 entièrement nu.

Quelque temps après l'opération achevée, des Indiens me demandèrent ce que j'en pensais. Je répondis que pour en bien juger, il aurait fallu que je l'eusse vue de plus près, et en cela je ne disais que la vérité. Toute réflexion à part, le malade recouvra bientôt la santé, et nous, de notre côté, nous nous préparâmes à marcher vers le *Sud-Ouest*.

Nous partîmes le 9 Août, et nous dirigeâmes 9.
 notre route au *Sud-Ouest quart à Ovest*, faisant généralement sept à huit milles par jour. Les Indiens restés avec moi pouvaient former douze tentes; les autres avaient pris différents chemins. Je devais à plusieurs jours de repos la guérison de mes pieds, dont cependant la peau demeura encore tendre pendant quelque temps.

Nous voyageâmes depuis le 19 jusqu'au 25
 1771. sur les bords du lac *Thaye-chuck-gyed-whoie*
 Août. ou de Pierres blanches, qui peut avoir quarante
 19 milles de long du Nord-Est au Sud-Ouest, sur
 et une largeur inégale. Une rivière, à qui il donne
 25. naissance dans sa partie Nord-Ouest, coule,
 dit-on, en serpentant vers l'Ouest. Après un
 cours assez prolongé, elle tourne au Nord-
 Ouest, et forme cette branche principale de
 la *rivière de Cuivre*, dont j'ai déjà fait men-
 tion. Quoi qu'il en soit de ce rapport, il est
 certain qu'il se jète plusieurs petites rivières
 dans ce lac du côté du Sud-Est; mais il peut
 se faire, d'après leur peu de volume, qu'elles
 ne suffisent qu'à réparer le déchet journalier
 occasionné dans les eaux du lac par l'éva-
 poration, qui est toujours considérable dans
 le court été de ces hautes latitudes septen-
 trionales.

Nous fîmes rencontre d'une grande quan-
 tité de daims, dont les Indiens tuèrent un
 certain nombre, uniquement pour en avoir les

A L'OCEAN NORD. 503

peaux. Nous étions dans la saison de l'année ~~_____~~ où ces peaux ont atteint tout leur degré de 1771. bonté, et leur poil, la longueur suffisante pour ^{Août.} préserver du froid.

La destruction que l'on fait de ces animaux dans cette seule saison de l'année est presque qu'incroyable; et comme ils ne portent qu'un petit à la fois, il est étonnant qu'ils ne deviennent pas plus rares. Le contraire existe, car les plus vieux Indiens de toutes les tribus du Nord m'ont assuré que ces animaux n'avaient jamais été plus abondants. Quoiqu'on en rencontre très-peu depuis quelques années dans le voisinage de la rivière de *Churchill*, on assure, avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils sont plus communs aujourd'hui dans d'autres parties du pays qu'ils ne l'étaient autrefois. Leur rareté ou leur abondance dans plusieurs endroits à la fois, provient, en grande partie, des vents qui ont précédé et régné pendant quelque temps; car les Naturels prétendent que le daim, quand il n'émigre pas

de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est, marche
 1771. toujours dans la direction du vent pour cher-
 Août, cher le sexe opposé au sien et s'accoupler.

Il faut huit à dix de ces premières peaux pour l'habillement complet d'hiver d'une personne faite. Il faut en outre, autant que possible, que les daims ayent été tués dans le mois d'Août, ou, pour le plus tard, au commencement de Septembre; car passé ce temps, le poil serait trop long, et en même temps si peu adhérent, qu'il tomberait au moindre frottement.

Il faut encore à la même personne plusieurs autres peaux apprêtées pour se faire des bas, des souliers et un habit d'été. On en réduit aussi un certain nombre en parchemin, que les Indiens appellent *clewla*. Ils en font des cordons pour leurs traquettes, des lacets pour leurs pièges, des courroies pour leurs traîneaux; enfin, ils l'appliquent à tout ce qui demande à être attaché. Ainsi une seule

A L'OCÉAN NORD. 305

personne employe dans une année pour son ~~habillement~~ habillement et ses autres besoins domestiques, 1771. au-delà de vingt peaux, sans compter celles ^{Août.} pour ses tentes, ses sacs, et beaucoup d'autres objets qu'il est impossible de se rappeler, et qu'il serait inutile d'énumérer. Toutes ces peaux demandent à être rassemblées du commencement d'Août jusqu'au milieu d'Octobre; car quand la saison du rut est passée et l'hiver arrivé, ces peaux deviennent très-claires et se garnissent d'insectes, ce qui les rend peu propres à servir, à moins de les partager en bandes ou lanières, dont les Indiens font des filets, ainsi que des cordons pour leurs raquettes. Mais ils les destinent principalement à leur nourriture d'hiver, et en effet, quand le poil et les insectes en ont été parfaitement extraits, et qu'on les a bien fait bouillir, elles ne sont point un mets du tout désagréable. Les Indiens, sur-tout les enfans, mangent jusqu'aux insectes, dont ils sont même extrêmement friands. Ils essayèrent en vain de m'en faire goûter. On les voit occupés continuellement à les

— détacher des peaux et à les manger tout vivants. Ils disent qu'ils sont aussi bons que des groseilles. L'idée seule d'un pareil mets, indépendamment de la conformation de ces insectes, dont plusieurs sont de la grosseur du bout du petit doigt, suffisait pour me donner un dégoût invincible; et quand je fais l'avoué de tout ce que je voyais manger à mes compagnons, les *warbles* (1) et le poux domestique étaient les deux seules choses pour lesquelles je ne partageasse pas leur goût, j'espère qu'on ne m'accusera pas de trop de sensualité.

Le mois d'Octobre est la saison du rut pour les daims de ces contrées, et quand le temps de leurs amours est passé, le mâle se sépare de la femelle. Le premier s'achemine vers l'Ouest pour chercher un abri dans les bois contre la rigueur de l'hiver, et l'autre ne

(1) C'est le nom que les Anglais donnent aux insectes qui s'attachent à la peau du daim.

quitte pas les terrains stériles de toute l'année. ████████

Il y a cependant quelques exceptions à cette ^{1771.} règle générale, car j'ai rencontré souvent des ^{Août.} femelles dans les bois, quoiqu'en nombre très-inférieur à celui des mâles. La règle n'est invariable que pour les daims répandus au Nord de la rivière de *Churchill*. Ceux qui habitent au Sud errent sans distinction de sexe et toute l'année parmi les bois, ainsi qu'au milieu des plaines et le long des bords des rivières, des lacs, etc.

Le bois des vieux daims mâles est très-grand et comporte plusieurs branches. Il tombe tous les ans dans le mois de Novembre, temps à-peu-près où ces animaux commencent à se rapprocher des forêts. La providence a voulu sans doute, par cette chute réglée, qu'ils pussent échapper à leurs ennemis à travers les bois; autrement ils deviendraient la proie facile des loups ou autres bêtes féroces. Ils courraient même risque de rester accrochés aux arbres en y cherchant leur nourriture. On en peut

~~Il~~ dire probablement autant des daims du Sud
1771. qui fréquentent les bois; mais ceux du Nord,
Août. quoique plus petits, ont de plus grands bois,
et les branches en sont si longues et en même
temps si projetées, qu'elles rendent ces ani-
maux plus susceptibles qu'aucune autre espèce
de daims que j'aye connue de se prendre aux
arbres. Le bois des jeunes mâles tombe plus
tard que celui des vieux; car j'en ai tué souvent
à la fin de Décembre qui avaient encore tout
le leur. Les femelles ne muent pas avant l'été;
de sorte que quand les bois des mâles sont déjà
prêts à tomber, ceux des femelles n'ont pas
atteint quelquefois toute leur croissance.

En général le daim de cette région se porte
continuellement de l'Est à l'Ouest ou del'Ouest
à l'Est, suivant la saison et les vents régnants,
ce qui explique la vie errante des Indiens du
Nord. Depuis Novembre, les mâles errent à
l'Ouest à travers les forêts jusqu'en Mai, où
leur bois commence à repousser. Ils se dirigent
ensuite à l'Est, vers les terres stériles. Les

femelles qui y ont séjourné tout l'hiver s'a-
 vancent alors, comme par instinct, à leur ren-
 contre, et elles ne s'en séparent plus qu'après
 la saison du rut. Quant à l'opinion reçue de
 tout temps, et si généralement en Angleterre
 parmi le peuple, que le gland de la verge
 tombe tous les ans aux daims, qu'elle soit fon-
 dée ou non, il est du moins certain qu'elle ne
 l'est point pour les pays qui bordent la *Baie de
 Hudson*. La longue résidence que j'y ai faite,
 et la quantité de daims que j'y ai vus tuer,
 m'ont mis à même de m'en assurer. Tous les
 Indiens, soit du Nord, soit du Sud, que j'ai
 interrogés, m'ont en outre toujours répondu
 qu'ils n'avaient aucune connaissance du fait.
 Mais j'avancerai avec la même vérité, et pour
 l'avoir observé moi-même, que ce qui arrive
 à l'animal connu dans la *Baie de Hudson* sous
 le nom de *lièvre des Alpes*, a quelque analogie
 avec ce qu'on attribue aux daims d'Angleterre.
 J'ai vu et examiné plusieurs de ces lièvres,
 qui avaient été tués après s'être accouplés au
 printemps. Leur verge présentait le même état

1771.

Août.

de dessèchement que le cordon ombilical chez
 1771. les jeunes animaux; et j'y ai toujours re-
 Septem. marqué un passage à travers pour l'urine. J'ai
 cru devoir consigner ce fait dans mon Journal,
 parce que, selon toutes les apparences, il n'est
 pas encore connu de ceux qui se livrent à
 l'étude de l'*Histoire naturelle*. Il est sans doute
 à regretter que des hommes, dont les re-
 cherches sont si précieuses, ne puissent les vé-
 rifier toutes par eux-mêmes. C est donc aux
 voyageurs à leur servir de garants, et je dé-
 clare, pour mon compte, que je n'avance rien
 ici qui ne soit le résultat d'une observation per-
 sonnelle ou des témoignages les plus sûrs.

Après avoir quitté le lac *White-stone*, nous
 continuâmes de marcher au *Sud-Ouest* quant
 d'*Ouest*, faisant rarement plus de douze milles
 par jour, et très-souvent ne parcourant que
 six milles.

3. Nous atteignîmes le 3 Septembre une petite
 rivière dépendante du lac *Point*; mais comme
 le

A L'Océan Nord. 311

le temps était très-chargé, et qu'il tombait ~~=====~~
alternativement beaucoup de pluie et de neige, 1771.
nous fîmes obligés d'attendre plusieurs jours ^{Septem:}
avant de pouvoir la traverser avec nos canots.
L'eau était trop profonde et le courant trop
rapide pour la passer à gué. Nous ne perdîmes
pas néanmoins entièrement notre temps, car
les Indiens tuèrent une grande quantité de
daims, tant pour leur chair que pour leurs
peaux, qui toutes se trouvaient à leur point
de bonté.

Un changement dans le temps nous permit
de traverser la rivière dans l'après-dîner du 7, 7.
et le lendemain matin nous dirigeâmes notre 8.
route au Nord-Ouest, le long du lac *Point*.
Trois jours de marche, pendant lesquels nous
parcourûmes environ dix-huit milles, nous
conduisirent à un petit bois, le premier que
nous eussions rencontré depuis le 25 Mai,
en exceptant ceux que nous avions aperçus
dans le voisinage de la rivière de la Mine de
Cuivre.

1771. Une de nos femmes, attaquée depuis que'que
1771. temps de consommation, étoit devenue si faible,
Septem. qu'elle se trouva hors d'état de voyager, ce
qui, parmi les Indiens du Nord, est la situation
la plus affreuse à laquelle une créature vivante
puisse être condamnée. Soit que les médecins
l'eussent négligée ou qu'elle n'y eût pas eu
recours, il est certain qu'il n'avoit été rien fait
pour sa guérison; de sorte qu'on finit par l'a-
bandonner, sans plus de façon, sur le chemin.

Quoique ce fût le premier évènement de
cette espèce qui se passât devant moi, je savais
cependant que le cas étoit très-commun parmi
les Indiens, et qu'il faisoit partie de leurs usages.
En effet, quand une personne tombe assez
malade, sur-tout en été, pour ne pouvoir pas
continuer de voyager, et qu'elle est trop pe-
sante pour être portée ou traînée, ils disent
qu'il vaut mieux risquer de la sacrifier que
d'exposer sa famille, qui ne peut lui être
d'aucun secours, à mourir de faim en res-
tant auprès d'elle. Ses parents et ses amis se

A L'OcéAN NORD. 313

contentent alors de lui laisser quelques vivres ~~avec~~ avec de l'eau et un peu de feu, si l'endroit per- 1771.
met d'en faire. Ils lui indiquent la route qu'ils ^{Septem} comptent tenir, et après l'avoir couverte de peaux de daims, ils lui souhaitent un prompt rétablissement, et la quittent en poussant des gémissements.

Il est rare que ces personnes ainsi abandonnées réchappent, ou du moins qu'on en entende parler davantage; mais on en a vu cependant reparaitre, ramenées par des amis ou par d'autres Indiens à leur famille. Trois fois la femme dont je viens de parler nous rejoignit de cctte manière. A la fin la pauvre créature resta de l'arrière, et personne ne fut tenté de retourner la chercher.

Cet usage, en apparence si barbare, n'existe peut-être dans aucune autre partie du monde. A l'envisager cependant philosophiquement, il paraît commandé plutôt par la nécessité et l'amour de la conservation de soi-même, que

— provenir d'un manque de ce sentiment de bien-
1771. veillance, qui distingue l'homme de tous les
Septem. autres êtres de la création. Les circonstances
et l'habitude doivent contribuer à rendre ces
scènes moins extraordinaires pour les Indiens
qu'elles ne peuvent le paraître aux yeux des
peuples plus civilisés.

Le temps fut généralement froid et accompagné de neige et de pluie dans la première partie de Septembre; ce qui semblait annoncer que l'hiver commencerait de bonne heure. Le nombre considérable de daims et la facilité de monter les tentes et de faire du feu au moyen du petit bois où nous nous trouvions, nous engagèrent à y séjourner quelque temps pour préparer nos peaux, nous en fabriquer des vêtements d'hiver, construire des raquettes, des traîneaux, et nous approvisionner d'une grande quantité de viandes sèches et de graisse; car suivant le rapport des Indiens, ils avaient toujours éprouvé une grande rareté de daims et de toute autre

A L'OCÉAN NORD. 315

espèce de gibier dans la direction que nous ~~allions~~
allions suivre en quittant le lac *Point*.

1771.

Septem:

Le temps devint extrêmement doux vers le milieu du mois et continua ainsi jusqu'à la fin; mais les pluies étaient si fréquentes, qu'elles pourrèrent la plupart de nos tentes. Le vent ayant passé le 23 au *Nord-Ouest quart de Nord*, l'air devint si froid, que le 30 tous les étangs, les lacs et autres eaux stagnantes, étaient gelés au point de permettre de les traverser sans danger.

En parlant des superstitions des Indiens du Nord, j'ai oublié de rapporter comme un trait digne de remarque, qu'aussi-tôt après que mes compagnons eurent massacré les *Esquimaux* à la rivière de Cuivre, ils se regardèrent en état de souillure et cherchèrent à se purifier par différentes cérémonies. D'abord on interdit à tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de faire cuire aucune espèce d'aliment, soit pour eux-mêmes, soit

~~pour~~ pour les autres. Comme il s'en trouvait heu-
1771. reusement deux dont les mains étaient pures ,
Septem. on les chargea de ce soin jusqu'à l'arrivée des
femmes. Cette découverte me fut extrême-
ment agréable , car si ces deux hommes n'eus-
sent pas existé , ce détail , aussi pénible que
dégoûtant , eût roulé sur moi.

Après que les aliments étaient cuits et avant
d'y toucher , tous les meurtriers prenaient une
espèce de terre rouge ou d'ocre et s'en pei-
gnaient l'espace compris entre le nez et le
menton , ainsi que la plus grande partie des
joues jusqu'aux oreilles. C'était à qui refu-
serait de boire dans la tasse ou de fumer avec
la pipe d'un autre.

Nous n'eûmes pas plutôt rejoint les femmes
au retour de cette expédition , qu'elles s'em-
pressèrent à l'envi de faire des ornements pour
leurs maris , en purification sans doute des
crimes auxquels ils avaient participé. Ces or-
nements consistaient en des bracelets et un

bandeau, composés de tuyaux de porc-épic ~~et de~~
 et de poil d'élan artistement arrangés sur du ^{1771.}
 cuir. Octobr.

Le cérémonial de se peindre la bouche et une partie des joues avant de manger, ainsi que d'éviter de boire dans la tasse et de fumer avec la pipe des autres, fut religieusement observé par mes Indiens jusqu'au commencement de l'hiver, et pendant tout l'intervalle, ils ne se permirent jamais d'embrasser leurs femmes ou leurs enfants. Ils s'interdirent aussi de manger certaines parties du daim et des autres animaux, telles sur-tout que la tête, les entrailles et le sang; et tant que dura leur état de souillure, ils ne firent jamais bouillir leur viande. Après l'avoir exposée à sécher au soleil, ils la mangeaient crue ou grillée, quand ils pouvaient allumer du feu.

Lorsque le temps de mettre fin à ces cérémonies fut arrivé, les hommes, après avoir écarté soigneusement les femmes, allumèrent du feu à quelque distance de leurs tentes et

~~1771~~ y jetèrent tous leurs ornements, leurs pipes
1771. et leurs plats, qui furent bientôt réduits en
Octobr. cendres. Ils préparèrent ensuite un festin
composé de tout ce qui leur avait été interdit
pendant leur expiation, et quand il fut prêt,
chacun eut la liberté de manger, de boire,
de fumer, et d'embrasser ses femmes et ses
enfants à volonté, ce dont tous s'acquittèrent
avec plus de plaisir que je ne leur en avais vu
éprouver avant, ou que je ne leur en ai vu
prendre depuis.

Le mois d'Octobre s'annonça d'une manière
très-sévère et par beaucoup de neige. Il survint
6. dans la nuit du 6 une rafale de vent du Nord-
Ouest, qui nous causa le plus grand embarras;
car si le bois que nous traversions nous avait
procuré des pieux pour nos tentes, ainsi que
du chauffage, il nous refusait toute espèce
d'abri. La violence du vent augmenta au point,
que malgré toutes nos précautions, plusieurs
de nos tentes furent renversées, et la mienne,
qui était du nombre, m'occasionna une perte

bien sensible, en brisant dans sa chute mon ~~mor-~~
 quart de Cercle, quoiqu'il fût renfermé dans ^{1771.}
 un étui très-épais. M'étant devenu désormais ^{Octobr.}
 inutile, par la rupture des pièces principales,
 j'achevai de le démonter, et j'en donnai le
 cuivre aux Indiens, qui le coupèrent en petits
 morceaux pour s'en servir en guise de balles.

Plusieurs Indiens des mines de Cuivre et
 quelques-uns de la côte de Chien arrivèrent
 le 23 dans nos tentes, apportant des fourrures
 qu'ils échangeaient avec mes Indiens contre
 du fer travaillé. Cette visite, comme je l'ap-
 pris depuis, avait été arrangée par les Indiens
 de Cuivre que nous avions vus à *Conge-*
Cathawliachaga, et qui, chemin faisant, en
 avaient rencontré de la côte de Chien. Ceux-
 ci s'étaient empressés de se joindre à eux pour
 profiter d'une occasion aussi favorable d'a-
 cheter des instruments de fer, qu'ils payèrent
 des prix fous; car un des Indiens joints à ma
 troupe se fit donner quarante peaux de castors
 et soixante de martres pour un morceau de

— fer qu'il avait volé dans un voyage qu'il fit au

1771. Fort. (1)

Octobr.

Un de ces étrangers portait environ quarante peaux de castors, qu'il destinait au remboursement d'une ancienne dette qu'il avait contractée avec *Matonabee*; mais un de nos Indiens s'en empara, quoiqu'il sût très-bien qu'elles appartenissent dans le fait à *Matonabee*. Ce procédé, joint à beaucoup d'autres de cette nature, que *Matonabee* avait éprouvés dans le cours du voyage, lui fit reprendre sa résolution d'abandonner son pays et d'aller demeurer avec les Indiens d'*Athapuscow*.

Comme la partie la plus essentielle de mon

(1) Le morceau de fer en question était le coutre d'une nouvelle charue, de l'invention du Capitaine *John Fowler*; ci-devant Gouverneur du fort *Churchill*, avec laquelle il avait défriché une grande pièce de terre, où il sema ensuite de l'avoine. Mais comme le sol n'était qu'un sable brûlant, à l'instar des lignés espagnoles devant *Gibraltar*, il ne produisit pas un seul grain.

expédition se trouvait achevée, je ne crus pas ~~_____~~
devoir insister beaucoup pour l'en détourner. 1771.

Je me contentai de lui dire, par forme d'intérêt pour sa personne, que cette résolution me paraissait peu digne d'un homme de son rang. J'appris ensuite que les autres Indiens devaient l'accompagner dans le pays d'*Athapuscow* pour tuer des élans et des castors. On ne rencontre aucun des premiers sur le territoire des Indiens du Nord, et les seconds y sont si rares, que dans tout le cours de l'hiver de 1770 je n'aperçus que deux maisons de castors. Il en est de même des martres, car je ne crois pas que mes Indiens en aient tué plus de six à huit; mais une aussi petite quantité pour un aussi grand nombre d'hommes prouve moins la rareté des premières que l'indolence des derniers. Il est vrai que notre déplacement presque continuel ne permettait guère aux Indiens de tendre leurs pièges; mais s'ils eussent mis à profit toutes les occasions favorables, et possédé la moitié de l'industrie des Indiens employés au service de la

Compagnie dans la Baie de Hudson, ils au-
1771. raient pris peut-être plusieurs milliers de ces
Octobr. animaux, et ce nombre, rapproché de l'étendue du pays que nous parcourions à cette époque, ne prouverait pas encore que les martres y fussent très-communes.

Les principaux animaux à fourrure qu'on trouve dans ces contrées, sans compter le petit nombre de martres, sont le loup, le *quiquehatche*, le renard et la loutre. Les Indiens du Nord en général évitent de tuer un loup ou un *quiquehatche*, parce qu'ils les croient d'une espèce différente des animaux ordinaires. J'en ai vu même plusieurs assez superstitieux pour ne pas oser enlever la peau d'un *quiquehatche* tué avec un fusil qui avait servi contre un renard. Cette opinion néanmoins est trop absurde pour être accueillie de tous les Indiens; et il s'en trouve toujours quelques-uns de moins scrupuleux qui ont soin de ne pas laisser pourrir ces peaux. Plusieurs même de ceux qui répugnent à tuer des loups ou des

A L'Océan Nord. 323

quiquehatches ne font pas difficulté de trafiquer de leurs peaux avec d'autres Indiens et de les porter au Fort. 1771. Octobr.

30.

Nos habits, nos raquettes et nos traîneaux se trouvant achevés, nous fixâmes notre départ au lendemain premier Novembre, et effectivement ce jour-là nous fîmes cinq à six milles vers le *Sud*. Novem. 1.

Notre route du premier au 5 Novembre eut lieu à travers un lac glacé, qui, quoique très-étendu en longueur et en largeur, n'était distingué par aucun nom; je l'appelai en conséquence le *Lac sans nom*. Il existait dans la partie méridionale de ce lac quelques bouquets de bois, dont la vue nous fut très-agréable, étant les premiers que nous eussions rencontrés depuis notre départ du lac *Point*. 5.

Le *Lac sans nom* a environ cinquante milles de long du Nord au Sud, et suivant le rapport des Indiens, trente-cinq milles de large de l'Est à l'Ouest. On le dit très-riche en beaux

— poissons; mais le temps, lorsque nous le traversâmes, était si froid, que nous ne pûmes pas nous y arrêter à pêcher à la ligne. Quelques-uns de mes Indiens parvinrent cependant à attraper des truites superbes et de très-gros brochets.

Après que nous eûmes atteint l'extrémité sud du lac, nous dirigeâmes notre route au *Sud-Ouest*. La température était en général très-froide; mais quelques bouquets de bois, au milieu desquels nous établissions nos tentes pour la nuit, nous aidaient à supporter le froid mieux que nous ne l'avions fait jusque-là.

10. Nous entrâmes le 10 Novembre dans les grands bois, et les Indiens commencèrent aussi-tôt à construire des traîneaux et des raquettes plus solides, etc., après-quoi nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest*. Les daims, ainsi que toute autre espèce de gibier, à l'exception de quelques perdrix que nous tuâmes, avaient disparu. Nous avons fait heureusement d'amples provisions au lac *Point*.

A L'Océan Nord. 325

Nous atteignîmes le 20 *Anawd-whoie* ou ~~le~~
le lac *Indien*. Nous avons traversé, chemin 1771.
faisant, une partie du lac *Methy* et parcouru ^{Novem.}
près de quatre-vingt milles sur une petite ri- 20.
vière qui en dépend et qui se jete dans le
grand lac Athapuscow. (1) Tandis que nous
voyagions sur cette petite rivière, les Indiens
tendaient leurs filets toutes les nuits sous la
glace, mais avec si peu de succès, que ce qu'ils
prenaient servait à peine à faire diversité parmi
nos mets, loin de contribuer à ménager nos
provisions.

Le lac *Indien*, quoiqu'il n'ait pas vingt
milles dans sa plus grande largeur, est ce-
pendant très-célèbre parmi les Naturels, à
cause de la grande quantité de poissons qu'il
produit en hiver. Nous nous empressâmes en
conséquence d'y établir tous nos filets, et le
nombre n'en était pas médiocre. Le succès
fut tel, que les femmes employèrent environ

(1) Le cours de cette rivière est presque Sud-Ouest.

~~—~~ dix jours à extraire uniquement les œufs du
1771. poisson pris.

Novem.

Ce poisson consistait dans des *tittimegs*, des barbeaux et quelques petits brochets. Leurs œufs, sur-tout ceux du *tittimeg*, sont plus estimés en voyage par les Indiens du Nord que le poisson lui-même; car environ deux livres de ces œufs bien broyés donnent près de quatre galons d'un bouillon épais et blanc comme du riz, quand il est fait proprement; ce qui le rend aussi agréable à l'œil qu'il l'est au goût.

Le sol qui environne le lac est élevé sans être montagneux. Il est formé principalement de roches et de pierres, dont la surface est recouverte d'une légère couche de terre, sur laquelle croissent des peupliers, des bouleaux, des pins et des sapins. C'est sur-tout dans les vallées adjacentes que paraissent se complaire les trois premières espèces d'arbres, et les sommets des éminences offrent des sapins aussi
forts

forts et aussi beaux que dans aucune autre
partie du monde.

1771.

Novem.

Les Lapins étaient si communs, principalement au Sud et au Sud-Est du lac, que plusieurs Indiens en prirent vingt ou trente dans une nuit avec des pièges. Les perdrix n'étaient pas moins communes dans le voisinage des sapins, et se laissaient approcher de très-près. Un Indien de ma troupe en tua environ vingt dans un jour à coup de flèches. Les Naturels du Nord donnent à cette espèce de perdrix le nom de *perdrix de jour*. Leur chair est en général fort noire et amère, par l'habitude où elles sont de se nourrir de bourgeons de sapin; mais elles me paraissaient bonnes comme variété. Elles sont très-estimées des Indiens, qui, quoique habitués à vivre de ce qu'ils trouvent, le disputent cependant de gourmandise à tous les peuples chez lesquels j'ai voyagé, et je puis assurer qu'ils ne le céderaient point, dans l'occasion, au plus grand épicurien anglais. *Matonabee*,

ainsi que plusieurs autres de ses compatriotes, 1771. m'ont fourni plus d'une fois la preuve de ce
Novem. que j'avance. Je les ai vus souvent, pour faire diversion à leur régime ordinaire, envoyer tuer quelques perdrix par leurs jeunes gens, et dépenser à cette chasse plus de poudre qu'il n'en aurait fallu pour un daim, qui eût suffi à nourrir leurs familles entières pendant plusieurs jours, tandis que les perdrix étaient dévorées dans un seul repas. Pour mieux se régaler, les Indiens font bouillir ces perdrix avec de la graisse, et il faut convenir que cet assaisonnement leur donne une saveur bien supérieure à celle qu'elles contractent dans du bouillon. J'ai mangé aussi des peaux de daims bouillies de cette manière, et je les ai trouvées d'un goût parfait.

Plusieurs Indiens étant tombés malades pendant notre séjour au *Lac sans nom*, nos jongleurs entreprirent leur guérison. Ils s'attachèrent sur-tout à la cure d'un homme que son frère était obligé de voiturer en traîneau depuis

deux mois. Il avait tout un côté mort , à partir ~~du~~ du sommet de la tête jusqu'à la plante du pied. 1771.
 Il était attaqué en outre de maux intérieurs ^{Novem.} et avait perdu entièrement l'appétit , de sorte qu'on l'eût pris pour un vrai squelette. Le malheureux était même si faible , qu'à peine pouvait-il parler. Il fut conduit dans ce déplorable état au milieu d'une de ces maisons que j'ai décrites précédemment. Alors le même homme que j'avais vu ou cru voir avaler une baïonette l'été dernier , offrit d'avalier cette fois-ci , pour la guérison du paralytique, une planche de la grandeur d'une douve de barrique. Cette planche , déposée entre les mains d'un tiers , était peinte , et représentait d'un côté une bête de proie et de l'autre le ciel ; le tout figuré grossièrement et d'après l'ordonnance du docteur.

Sans entrer dans les détails de ce qui précéda l'opération , parce qu'ils seraient trop longs , j'observerai qu'après que le jongleur eut évoqué et entretenu les esprits invisibles, il

~~Il~~ s'informa si j'étais présent, car il avait entendu
1771. dire qu'il m'était resté des doutes relative-
Novem. ment à la baïonette. Sur ce qu'on lui rapporta
que je faisais partie des spectateurs, il me fit
prier d'approcher, et l'assemblée m'ayant ou-
vert aussi-tôt un passage, j'arrivai jusqu'à lui.
Je le trouvai à la porte de la maison, et aussi
nu que lorsqu'il vint au monde.

Lorsque la planche lui eut été remise, il
commença par en introduire le tiers dans sa
bouche, puis un autre tiers après avoir fait
plusieurs fois le tour de l'assemblée. Finalement
le tout disparut comme un éclair, à l'ex-
ception d'environ trois pouces, que le jon-
gleur se ménagea pour avoir la facilité de
retirer la planche, ce qu'il fit lorsqu'il eut
parcouru trois fois l'enceinte. Il rentra ensuite
avec précipitation dans la maison. Toute cette
scène fut jouée avec une dextérité étonnante ;
et je dois confesser que, quoique je fusse toute
attention, je ne pus découvrir l'imposture. J'é-
tais bien sûr que c'était la planche qu'il avait

paru avaler , car je l'avais tenue entre mes ~~_____~~
 mains immédiatement avant et après l'opé- 1771.
 ration. Novem.

Pour réduire ce miracle à sa véritable mesure , et empêcher l'opinion de s'égarer , ainsi que pour justifier mon scepticisme , qui pourrait sans cela paraître un peu outré , je crois nécessaire de faire remarquer que l'évènement se passa la nuit , et que , quoiqu'il y eût à quelque distance de nous un très-grand feu , qui réfléchissait une forte lumière , l'espace prêtait beaucoup à l'illusion par son étendue. Il est vrai que le jongleur était absolument nu ; mais il y avait autour de lui plusieurs de ses camarades bien vêtus , et qui ne le quittèrent point pendant tout le temps qu'il travailla à avaler et à retirer la planche.

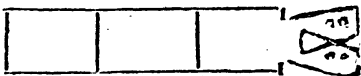
Je dois observer encore , que le jour qui précéda ce tour de force , chassant à plusieurs milles de distance des tentes , le hazard me fit passer auprès d'un buisson , sous lequel j'aperçus ce jongleur assis. Il était

~~1771~~ occupé à tailler un morceau de bois exactement semblable à celui qui dépassait ses lèvres, après qu'il eut fait disparaître la planche entière. La forme de ce morceau de bois représentait la figure suivante ;



et c'était aussi celle du bout fourchu de la planche dont l'esquisse ci-après

offre l'ensemble :



de sorte que quand

les *compères* du jongleur eurent escamoté la planche entière, il était facile à celui-ci de faire apparaître entre ses lèvres le petit morceau de bois préparé pour cette fin.

On peut expliquer de même le tour de la baïonette ; car, à moins que d'être aussi crédule qu'un Indien, il est impossible de croire à sa réalité : mais il faut convenir que les jongleurs Indiens en général mettent beaucoup d'adresse et de persévérance dans tout ce qu'ils entreprennent pour la guérison de leurs malades.

Après que l'opération de la planche fut

achevée, quelques Indiens me demandèrent ~~ce~~
ce que j'en pensais. Comme je ne pouvais al- 1771.
léguer cette fois-ci que j'étais trop éloigné, ^{Novem.}
et qu'en outre je craignais de leur déplaire en
manifestant mon opinion, je demeurai quelque
temps sans répondre. Pressé enfin de le faire,
je leur dis que je ne concevais pas comment
un homme pouvait avaler une pièce de bois,
non seulement beaucoup plus grande que lui,
mais encore deux fois plus large que l'ou-
verture de sa bouche. Ils se mirent à rire de
ce qu'ils appelaient mon ignorance, et m'as-
surèrent que les esprits évoqués avaient avalé
ou caché la planche, en se contentant de lais-
ser le petit morceau de bois fourchu entre les
lèvres du sorcier. Mon guide, *Matonabee*,
avec tout son bon sens, croyait si fort à toutes
ces jongleries, qu'il me protesta avoir vu un
homme, qui était alors présent, avaler le ber-
ceau d'un enfant avec la même facilité que
lui-même avalerait un morceau de papier. Il
m'ajouta que le berceau fut retiré aussi intact
qu'il l'était avant l'opération.

~~_____~~ Ce tour de force surpassait tellement ceux
1771. de la baïonette et de la planche, qu'il me
Novem. porta à faire gravement quelques questions
sur la nature et la forme des esprits qui appa-
raissaient aux jongleurs. On me dit qu'il
en existait de plusieurs espèces, car presque
chaque jongleur avait le sien, et que celui
de l'homme à la planche passait générale-
ment pour lui apparaître sous la forme d'un
brouillard. En effet, il régnaît une si grande
obscurité pendant le temps qu'il opéra, que
sans l'heureux hazard qui me le fit découvrir
travaillant au petit morceau de bois, il m'eût
été difficile de rendre compte d'un tour aussi
extraordinaire et exécuté par un homme nu
depuis la tête jusqu'aux pieds.

J'observerai qu'aussi-tôt que ce jongleur eut
fini et fut entré dans la maison, cinq autres In-
diens et une vieille femme, tous maîtres passés
dans son art, se dépouillèrent de leurs vête-
ments et le suivirent. Arrivés près du pauvre
paralytique, ils commencèrent bientôt, à

qui mieux mieux , à le sucer , à souffler sur ~~lui~~
 lui , ainsi qu'à chanter et danser autour ; ce 1771.
 qu'ils continuèrent pendant trois jours et quatre ^{Novem.}
 nuits , sans prendre le moindre repos , ni le
 plus léger rafraîchissement , pas même un verre
 d'eau. Quand ces malheureux , tout à la fois
 dupes et fripons , quittèrent le malade , leurs
 langues étaient si noires à force d'être sèches ,
 et leurs gosiers si affectés , qu'ils ne pouvaient
 répondre que par oui ou par non , dans leur
 idiôme , aux questions qu'on leur faisait.

Ils eurent soin , à la suite d'une aussi longue
 abstinence , de ne pas trop manger ou boire ,
 sur-tout le premier jour , et en vérité quelques-
 uns d'entr'eux avaient l'air d'être aussi ma-
 lades que le pauvre homme dont ils avaient
 entrepris la cure. Ils affectaient en même temps
 de paraître plus mal en se tenant étendus sur
 le dos , les yeux fixes , et dans un état apparent
 d'agonie. On les traitait alors comme de petits
 enfants. Une personne assise constamment au-
 près d'eux humectait leurs lèvres de graisse ,

et leur faisait avaler de temps en temps quelques gouttes d'eau. Tantôt elle leur mettait un petit morceau de viande dans la bouche, ou une pipe pour fumer. Cette comédie ne dura que le premier jour. Ils parurent ensuite très-bien rétablis, à un enrouement près qu'ils gardèrent assez long-temps. Quant au pauvre malade, je dois à la vérité de déclarer que, lorsqu'on le sortit de la maison, il avait non seulement recouvré son appétit à un degré surprenant, mais encore la faculté de remuer les doigts de la main et du pied, qui étaient tombés en paralysie. Enfin il se trouva en état, au bout de trois semaines, de marcher, et six semaines après, il fut à la chasse avec sa famille. (1) C'était un des Indiens chargés particulièrement de m'approvisionner pendant mon expédition. Il retourna avec moi en Juin 1772 au Fort du Prince de Galles. Dans plusieurs voyages qu'il a faits depuis à la

(1) Cet Indien s'appelait *Cos-abyagh*, nom que les Indiens du Nord donnent à la *perdrix de rochers*.

Factorerie, son extérieur n'annonçait pas une ~~bonne~~
 forte santé, et il se plaignait de temps à autre ^{1771.}
 de maux de nerfs. Sa maladie avait même ^{Novem.}
 opéré un changement total dans ses qualités
 morales, car autant je l'avais connu gai, doux,
 sensible, confiant et désintéressé, autant il
 était devenu sombre, colère, défiant et avare.

Quoique les jongleries des médecins Indiens
 ne sortent pas de la classe des tours d'adresse,
 et qu'il soit facile de les deviner, leurs bons
 effets sur les malades n'en sont pas moins réels.
 Il est possible que la confiance entière de ceux-
 ci influe sur leur imagination au point de faire
 prendre aux humeurs un cours favorable,
 et cette confiance pour le médecin s'établit
 en général, parmi les Indiens, d'après les
 moindres succès. Mais comment opère-t-elle
 aussi heureusement? c'est ce que je ne saurais
 expliquer. En laissant ce soin à de plus savants
 que moi, je me borne à garantir le fait.

Quand ces jongleurs en veulent à quel-
 qu'un, et menacent de se venger de lui, leur

~~leur~~ réputation suffit souvent pour les défaire de
 1771. leur ennemi. La conviction généralement ré-
 Novem. pandue qu'ils sont les maîtres de la vie d'autrui
 effraye tellement les esprits de la personne
 menacée, qu'elle finit par succomber. (1) Il
 est des exemples de familles entières qui ont

(1) Je citerai en preuve de ceci l'anecdote suivante.
Matonabee, qui m'avait toujours cru initié dans l'art
 des jongleurs de son pays, me raconta, à son arrivée
 au Fort du Prince de Galles dans l'hiver de 1778, qu'un
 homme, qu'il n'avait vu qu'une fois, l'avait menacé au
 point de lui faire craindre pour sa vie. En conséquence,
 il me supplia de le tuer, quoique j'en fusse éloigné de
 plusieurs centaines de milles. Pour plaire à ce Chef, au-
 quel j'avais tant d'obligations, et ne le croyant pas d'ail-
 leurs homme à se monter la tête, je figurai sur un mor-
 ceau de papier deux hommes dans l'attitude de com-
 battants. L'un d'eux tenait une baïonnette pointée contre
 le cœur de son adversaire. Ce personnage, dis-je à *Ma-*
tonabee, en mettant le doigt sur la figure armée de la
 baïonnette, c'est moi; l'autre est votre ennemi. Après
 avoir dessiné vis-à-vis un arbre, d'où sortait une main,
 et au-dessus duquel je traçai un grand œil, je remis le
 papier à *Matonabee*, en lui recommandant de le rendre

péri ainsi , sans la moindre effusion de sang ,
 ni même la plus légère voie de fait.

1771.

Novem.

Après avoir fait sécher autant de poissons
 et d'œufs que nous pouvions en emporter , nous

aussi public qu'il pourrait. Lorsqu'il revint l'année suivante , pour trafiquer , il m'apprit que l'homme était mort , quoiqu'il habitât alors à plus de trois cents milles du Fort du Prince de Galles. Il m'assura en même temps que cet Indien se portait très-bien avant d'avoir connaissance de mon papier , mais que bientôt après il tomba dans l'abattement , et que refusant toute espèce de nourriture , il mourut à peu de jours de distance. Cette épreuve me valut , par la suite , bien des importunités de la part de *Matonabee* et des autres Chefs Indiens pour se procurer de mes dessins ; mais je crus devoir résister à leurs instances , tant pour conserver la réputation que je m'étais faite auprès d'eux , que pour les tenir dans une espèce de dépendance , car malheureusement il faut acquérir quelque ascendant sur ce peuple si l'on veut traiter avec lui. Le fait que je viens de rapporter est parfaitement connu de *M. William Jefferson* , qui m'a succédé à la Factorerie de Churchill , ainsi que de tous les Employés de la Compagnie qui étaient alors au Fort du Prince de Galles.

1771 repartîmes le premier Décembre , et nous continuâmes de marcher au *Sud-Ousst*. Plusieurs Décem. des Indiens n'étant pas encore parfaitement rétablis , nous ne fîmes , dans les commencements , que de très-courtes journées.

Du premier au 13 Décembre , nous voyageâmes le long de petits lacs , liés les uns aux autres par de petites rivières ou anses , qui communiquent avec le lac *Anawd* ou *sans nom*.

Nous pêchâmes tous les jours un peu de poisson avec nos lignes , et nous vîmes plusieurs maisons de castors ; mais ces maisons étaient d'un si difficile accès , et quelques-unes même si solides , étant construites de pierres , que les Indiens , malgré toute leur industrie et le secours de leurs outils , ne purent prendre qu'un petit nombre de ces animaux.

13. Le 13 , un Indien tua deux daims , les premiers que nous eussions apperçus depuis le 20 Octobre. Nous n'avions vécu pendant cet

intervalle de près de deux mois, que des provisions que nous avons fait sécher au lac *Point*, ^{1771.} et d'un peu de poisson. Il est vrai que nous ^{Décem.} primes aussi quelques lapins, et sur-tout beaucoup de perdrix de bois, devenues alors si communes, que les Indiens les tuaient à coups de flèches; mais nous étions trop de consommateurs pour nous ressentir tous du bienfait de ces provisions fraîches, dont l'énumération, à partir du lac *Point*, ne laisserait pas encore que de paraître très-considérable. Les Chefs et moi, nous n'éprouvions sans doute pas de besoin réel; mais plusieurs d'entre nous seraient certainement morts de faim sans les viandes sèches que nous apportions avec nous.

Quand nous eûmes quitté les lacs ci-dessus désignés, nous marchâmes encore plus directement au Sud, et le 24, nous atteignîmes le ^{24.} côté Nord du grand lac *Athapuscow*. Nous avons rencontré dans notre route beaucoup de daims, et un plus grand nombre encore de castors, dont les Indiens avaient tué plusieurs,

1771.
Décem. mais les jours étaient si courts, que le soleil, à sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres. Il est vrai que cet inconvénient était en quelque sorte compensé par la lumière de l'*aurore boréale* et des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif pendant toute la nuit, même dans l'absence de la lune, que j'aurais vu clair à déchiffrer les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser le castor; mais ils ne trouvaient pas ces clartés nocturnes suffisantes pour courir le daim ou l'élan.

Je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont voyagé dans ces hautes latitudes Nord ait fait mention du bruit occasionné dans l'air par les aurores boréales, lorsqu'elles changent de couleur ou de position. Il est possible qu'un défaut de silence assez profond autour d'eux les ait privés de le remarquer lorsqu'ils contemplaient ces brillants météores. Quant à moi, j'affirme positivement leur avoir entendu produire le même bruit que celui que fait un grand pavillon

pavillon agité par un vent fort. Ce fait n'est pas particulier aux latitudes élevées dont je parle; car j'ai entendu très-distinctement la même chose à la rivière *Churchill*, et ce ne peut-être qu'un défaut d'attention ou de silence qui ait empêché les autres voyageurs de l'observer dans les parties septentrionales les plus renommées pour les aurores boréales. Comme il y a apparence cependant que le lieu de la scène se trouve plus rapproché de la terre en certains temps que dans d'autres, suivant l'état de l'atmosphère, il est possible que la distance influe sur ce bruit. C'est ce que je laisse à décider à de plus habiles physiciens que moi.

Le daim Indien, qui, à l'exception de l'élan, est le seul animal du même genre qui existe dans ces contrées, est beaucoup plus fort que ceux qui fréquentent les terrains stériles au Nord de la rivière de *Churchill*. La plus petite femelle égale en grandeur un de leurs mâles. Le poil du premier est d'un roux moins

— foncé pendant l'hiver, et son bois, quoique
1771. beaucoup plus dur, n'est pas aussi long ni aussi
Décem. branchu que celui des derniers. Les Indiens
du Nord estiment davantage la chair des daims
qui habitent les parties le plus à l'est et au nord
de leur pays. Il est vrai qu'elle est plus tendre
et plus agréable que celle du daim indien; en
un mot, elle en diffère autant qu'un agneau
bien gras diffère d'un gros mouton du comté
de *Lincoln*. Je dois convenir néanmoins que
la dernière m'a toujours semblé très-bonne.
L'espèce de daims à qui elle appartient est fort
répandue aux environs du fort d'York et de
la rivière *Severn*. On en rencontre aussi quel-
quefois des troupeaux nombreux près de la
rivière *Churchill*, et j'en ai vu tuer dans le voi-
sinage de la rivière *Seal*, non loin des bords
de la mer. Mais il est rare que les daims de la
contrée des Indiens du Nord traversent la ri-
vière *Churchill*, si ce n'est dans les hivers les
plus rigoureux, et quand les vents du Nord ont
régné pendant l'automne précédent. Quoique
je conviène que la chair du daim des pays

méridionaux soit très-bonne, je dois recon-
 naître aussi que celle des mêmes animaux, ^{1771.}
 soit mâles, soit femelles, qui habitent le Nord, ^{Décemb.}
 l'emporte de beaucoup, quand elle est prise
 dans la saison convenable, sur toutes celles
 que j'ai mangées dans aucune section du globe,
 et elle a cela de particulier qu'on ne s'en dé-
 goûte jamais. Je puis en parler pertinemment,
 car réduit presque à cette seule nourriture
 pendant l'espace de douze à dix-huit mois con-
 sécutifs, je ne désirais point d'autre aliment,
 quoique cependant je m'accommodasse très-
 bien du poisson ou du gibier que l'occasion
 me présentait. Les castors étaient devenus si
 communs, que mes compagnons ne s'occu-
 paient presque plus qu'à leur faire la chasse,
 soit pour en avoir la chair, qui est délicate,
 soit pour se procurer leurs peaux, fort esti-
 mées comme article de traite et comme objet
 d'habillement, etc.

Ces petits animaux bâtissent leurs loges
 dans différents emplacements. Quand ils sont

~~————~~ nombreux, ils s'établissent sur les lacs, les
1771, étangs, les rivières, ainsi que dans les anses
Décem. resserrées, qui lient entr'eux les lacs dont cette
partie de l'Amérique est remplie; mais ils pré-
fèrent généralement les deux dernières posi-
tions, lorsqu'elles leur offrent assez d'eau et les
commodités nécessaires. Ce choix est fondé
sur l'avantage d'avoir un courant qui leur fa-
cilité le transport de leurs provisions, et sur
celui en même temps d'être plus en sûreté que
les castors qui habitent des eaux dormantes.

Lorsqu'ils se fixent sur un lac, un étang,
une rivière, ou dans une anse, tous les sites
paraissent leur convenir; car les uns bâtissent
sur des pointes de terre, et les autres dans les
enfoncements. La profondeur de l'eau est la
seule chose à laquelle ils ayent égard, afin d'é-
viter d'être pris par la glace.

Les castors qui construisent leurs demeures
sur de petites rivières ou dans des anses ex-
posées à manquer d'eau lorsque les sources

qui leur en fournissent viennent à geler, remédient à ce mal avec un instinct merveilleux. ^{1771.}

Ils élèvent à une distance convenable de leurs loges une digue à travers la rivière. Ces digues sont le chef-d'œuvre de leur industrie, moins pour le fini de l'ouvrage que pour sa solidité et son importance. Elles annoncent un génie particulier à ces animaux, et les placent en quelque sorte, pour la prévoyance, sur la même ligne que l'homme. ^{Décem.}

La forme de ces digues est toujours adaptée à la nature des lieux où celles-ci sont placées. Si l'eau de la rivière ou de l'anse a peu de mouvement, elles décrivent une ligne presque droite; si au contraire le courant est très-rapide, elles lui présentent une courbe considérable. Les castors employent à leur construction tout le bois qui flotte à la surface de l'eau, ainsi que les branches vertes de saules, de bouleaux et de peupliers qu'ils peuvent détacher et amener. Ils les entremêlent de pierres, et cimentent le tout avec une terre glaise, de

— manière à bien lier chaque partie entr'elles, et
1771. à donner à l'ensemble toute la force nécessaire.

Décem.

Ces digues, lorsqu'un séjour prolongé dans le voisinage a permis aux castors de les surveiller, finissent par acquérir une solidité à l'épreuve de l'eau et de la glace; et comme les branches de saules, de peupliers et de bouleaux y prennent généralement racine, elles offrent l'aspect d'une haie régulièrement plantée, et quelquefois si haute, que les oiseaux viennent y faire leurs nids.

Si les castors qui s'établissent sur des lacs ou dans d'autres eaux dormantes jouissent de l'avantage de se passer de digues, ce bénéfice est en quelque sorte balancé par la privation qu'ils éprouvent d'un courant qui leur facilite le transport des provisions et du bois dont ils ont besoin; et je dois faire observer au sujet de ce dernier article, que les castors qui bâtissent leurs maisons dans des rivières ou des anes, ont toujours l'attention de couper leur

bois au-dessus du courant, afin de pouvoir le faire arriver sans peine à leurs établissemens. 1771.
Décem.

Les maisons des castors sont construites des mêmes matériaux que les digues, et correspondent pour la grandeur au nombre de leurs habitants, qui excède rarement celui de quatre vieux et de six à huit jeunes, quoique je l'aye vu quelquefois porté à plus du double.

On a beaucoup vanté l'architecture de ces maisons; elle n'est pas sans mérite, mais il s'en faut qu'elle soit aussi finie que celle des digues.

Ceux qui ont représenté l'intérieur de ces maisons comme divisé en plusieurs appartemens, tels qu'une salle à manger, une chambre à coucher, des greniers, des lieux d'aisance, etc. devaient être bien peu instruits du sujet qu'ils traitaient, ou, ce qui est plus digne de blâme encore, ils ont voulu en imposer à la crédulité des gens peu réfléchis. Un séjour de plusieurs années parmi les Indiens, pendant

~~lequel~~ lequel j'ai eu occasion d'examiner un nombre
1771. considérable de ces maisons, m'a convaincu
Décem. de la fausseté de ces assertions, et je peux af-
firmer que, malgré toute la sagacité des cas-
tors, leurs loges ne contiennent qu'une seule
pièce, où ils dorment et mangent à l'abri de
l'eau.

Il est vrai que dans les loges les plus gran-
des, cet appartement, si on peut lui donner
ce nom, est divisé en compartiments, afin d'al-
léger le poids des combles; mais en général
ces petites divisions ne communiquent point
entr'elles, et il faut traverser l'eau pour s'y
rendre: de sorte qu'à bien dire, ce sont plu-
sieurs maisons au lieu d'une. J'ai rencontré
sur une petite île un de ces établissements qui
contenait près de douze appartements sous un
seul toit. A l'exception de deux ou trois pièces
seulement, toutes les autres étaient séparées
par l'eau. Comme cette maison renfermait
beaucoup de castors, il est vraisemblable que
chaque famille occupait un appartement en

propre, et n'avait de rapports avec les autres ~~_____~~
 que ceux du voisinage ou d'un travail à frais ^{1771.}
 communs, soit pour l'entretien de la maison, ^{Décem.}
 soit pour l'élevation d'une digue. Il est possible
 que cet intérêt de communauté s'étende en-
 core plus loin. Les Indiens de ma suite tuèrent
 douze vieux castors et vingt-cinq petits domi-
 ciliés dans cette maison. Les autres avaient
 pris la fuite, et nous jugeâmes qu'il nous en
 coûterait plus de peine pour les atteindre, que
 le double de leur nombre ne nous en occa-
 sionnerait dans une position moins difficile.

Les voyageurs qui assurent que ces maisons
 ont deux portes, l'une du côté de terre et l'autre
 donnant sur l'eau, semblent être encore moins
 au fait de ce qui concerne les castors que ceux
 qui les logent dans de beaux appartements de
 plain-pied. Ces deux portes ne cadrent nulle-
 ment avec la manière de vivre de ces animaux,
 et loin de leur être de quelque utilité, elles ne
 serviraient qu'à les exposer à la rigueur du
 froid violent qui se fait sentir l'hiver dans ces

climats, et à favoriser l'introduction de leurs
1771. ennemis.

Décem.

Si les maisons des castors offraient un passage du côté de terre, les *quiquehatches*, qui sont leurs grands ennemis, n'en laisseraient aucun en vie.

Je ne puis m'empêcher de sourire en lisant ce que plusieurs auteurs ont écrit des castors. Ils semblent se disputer entr'eux à qui excédera davantage les bornes de la vérité. La palme me paraît appartenir à l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Merveilles de la Nature et de l'Art*. Il a recueilli non seulement toutes les fables des voyageurs, mais il a encore tellement enchéri sur eux, qu'il ne manque plus à son ouvrage, pour offrir au public l'histoire complète des castors, qu'un vocabulaire de leur langue, le code de leurs lois et leur système de religion.

C'est non seulement en imposer, mais même faire une injure grossière au bon sens de ses

lecteurs que de leur présenter de semblables 1771.
Décem.
fictions. Sans doute le compilateur d'une histoire générale ne peut connaître par lui-même tous les sujets qu'il traite ; mais un peu de discernement suffit pour se mettre en garde contre toutes les merveilles rapportées et même garanties par les voyageurs.

Il serait aussi absurde à moi de refuser un grand degré d'intelligence aux castors, qu'il l'est aux écrivains dont je viens de parler de leur en attribuer trop. Je suis prêt à reconnaître tout leur mérite ; mais comment concevoir qu'un animal qui, quand il se tient droit, a deux pieds et demi, ou tout au plus trois pieds de haut, et dont les pattes de devant n'ont pas deux pouces de largeur, puisse enfoncer des pieux aussi gros que la jambe d'un homme à trois ou quatre pieds de profondeur dans la terre ? les leur faire enfoncer à coups de maillet est aussi absurde ; faire servir leurs queues à porter des pierres, de la paille, de la terre, et à enduire leurs maisons, est encore

~~1771~~ plus incroyable. La forme et la grandeur du
1771. castor, quelque industrie qu'il ait d'ailleurs,
Décem. ne répondent point à de pareilles facultés, et
il serait aussi impossible à cet animal de faire
usage de sa queue comme d'une truelle, si
ce n'est à la surface de la terre, qu'il l'eût été
à sir *James Thornhill* de peindre le dôme de
la cathédrale de Saint-Paul à Londres sans le
secours d'un échaffaud. La position naturelle
de cette queue, qui est toujours baissée, ne
saurait permettre à l'animal de la redresser
ni de la retourner à volonté, et ce n'est qu'avec
une peine infinie qu'il l'empêche de traîner à
terre. Il se tient ordinairement debout, sur-
tout lorsqu'il mange ou qu'il s'épuce, comme
font les chats et les écureuils; mais, à la dif-
férence de ces derniers animaux, il est obligé
alors de passer sa queue entre ses jambes, et
elle a l'air, dans cette position, de lui servir
de tranchoir.

Les castors sont si éloignés de planter les
pieux de leurs maisons en terre, qu'ils couchent

au contraire la plus grande partie du bois en ~~un~~
long et presque horizontalement, sans nulle ^{1771.}
autre précaution que celle de laisser un ^{Décem.}
intervalle entre deux. Quand il s'y rencontre
quelques branches inutiles, ils les coupent
avec leurs dents et les jettent. C'est une erreur
de croire que leurs maisons ne sont construites
qu'en bois et recouvertes d'un simple enduit,
car il en est d'elles comme de leurs digues.
Elles présentent depuis le bas jusqu'en haut
une masse de bois, de terre glaise et de pierres,
lorsque ces animaux peuvent s'en procurer.
La terre est toujours prise sur les écores de la
rivière, au fond de l'ansé ou de l'étang, et le
plus près possible de l'entrée de la maison. Les
castors la transportent, ainsi que les pierres,
entre leurs pattes étroites de devant, qu'ils
tiennent serrées le plus qu'ils peuvent.

Tous leurs travaux se font de nuit, et ils
sont si expéditifs, que je les ai vus apporter,
dans le cours d'une seule nuit, plusieurs milliers
de petites poignées de terre. S'il s'y trouve

~~=====~~ mêlé quelquefois de la paille ou de la mousse ;
 1771. c'est uniquement l'effet de la nature du terrain
 Decem. où elle a été recueillie ; car il n'est nullement
 vrai que ces animaux fassent eux-mêmes ce
 mélange. Ils ont l'instinct , lorsque le froid
 commence à se faire sentir un peu vivement ,
 d'enduire leurs maisons d'une glaise nouvelle ,
 qui , acquérant bientôt la solidité de la pierre ,
 les met dans le cas de résister pendant l'hiver
 aux attaques de leur ennemi naturel , le *quichatche*. Comme on les voit marcher sou-
 vent sur leurs ouvrages , et frapper même
 quelquefois de leurs queues , sur-tout lors-
 qu'ils veulent plonger dans l'eau , on en a
 conjecturé probablement qu'ils s'en servaient
 comme de truelles , tandis que ce mouve-
 ment de leur queue n'est qu'une habitude ,
 qu'ils conservent même étant apprivoisés , et
 qu'ils manifestent presque toujours lorsqu'ils
 ont peur.

Leur nourriture principale consiste en une
 grosse racine , qui a quelque rapport avec la

tige du chou, et qui croît au fond des lacs et ~~des~~
 des rivières. Ils se nourrissent aussi d'écorces ^{1771.}
 d'arbres, entr'autres de celles du peuplier, du ^{Décem.}
 bouleau et du saule. Quand la glace les em-
 pêche l'hiver d'aller à terre, ils se trouvent
 réduits pendant cette saison aux seules écorces
 provenant des morceaux de bois coupés par
 eux l'été, et qu'ils ont jetées dans l'eau, vis-à-
 vis de la porte de leurs maisons. Comme ils
 sont en général grands mangeurs, ils ont re-
 cours à ces racines dont je viens de parler,
 et qui constituent dans la saison froide la base
 de leur nourriture. Ils la varient en été avec
 plusieurs espèces d'herbes et des baies qui
 croissent près de leurs loges.

Quand la chaleur du printemps a fait fondre
 les glaces, les castors quittent leurs maisons,
 et rodent aux environs tout l'été pour décou-
 vrir sans doute un meilleur emplacement, et
 dans le cas où ils n'en trouvent pas, ils re-
 tournent à leurs anciennes demeures un peu
 avant la chute des feuilles, et s'y tiennent

renfermés jusqu'au printemps. Ils attendent
1771. ordinairement les premiers froids pour faire
Dccem. à leurs maisons les réparations nécessaires et
en rafraîchir l'enduit extérieur, comme nous
l'avons déjà dit.

Lorsqu'ils changent d'habitation, ou qu'un
accroissement survenu dans leur nombre les
oblige d'agrandir les loges qu'ils occupent ou
d'en construire de nouvelles, ils abattent le
bois nécessaire à l'entrée de l'été; mais ils ne
commencent à bâtir que vers le milieu ou la
fin d'Août, et ne finissent que lorsque le froid
se fait vivement sentir.

Malgré tout ce qu'on s'est plu à raconter de
la réunion des castors en grands corps de so-
ciété, formant des républiques et vivant dans
des villes, etc. je me suis convaincu, par beau-
coup d'observations, que dans les maisons
mêmes où ces animaux se trouvent habiter en
très-grand nombre, il n'existe entr'eux d'autres
rapports que ceux du voisinage et lorsqu'il
faut

faut bâtir ou entretenir les digues; car chaque famille, en retirant un avantage de ces digues, doit naturellement contribuer soit à leur confection, soit à leur réparation.

1771.
Décem.

Il est indispensable, pour les personnes qui veulent surprendre ces animaux l'hiver, de connaître leur manière de vivre; sans cela, elles courraient risque de manquer leur coup, après s'être donné beaucoup de peines. En effet, les castors pratiquent sous terre une grande quantité de trous, qui leur servent de retraites quand on les attaque dans leurs maisons, et c'est dans ces terriers qu'on les surprend ordinairement.

Lorsque les Indiens veulent s'emparer des castors dont les établissements sont situés sur de petites rivières ou dans des anses, ils commencent quelquefois par en barrer le cours, afin d'intercepter à ces animaux toute communication avec leurs terriers pratiqués sur les bords. Cette opération demande beaucoup

— d'intelligence et d'habitude ; on y procède de
1771. la manière suivante. Chaque Indien se munit
Décem. d'abord d'un ciseau à glace , emmanché à un
bâton de quatre à cinq pieds de long. Il se promène ensuite le long des écores de la rivière , en pointant son ciseau contre la glace. Ceux qui sont accoutumés à cet exercice reconnaissent au son de la glace quand elle recèle quelque trou de castor. Si leurs soupçons leur paraissent fondés , ils font alors une ouverture assez large pour le passage d'un fort castor , et ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils ayent éventé toutes les places de retraite de ces animaux , ou du moins le plus grand nombre. Pendant cette opération , dont se chargent ordinairement les principaux de la bande , d'autres Indiens en sous-ordre , ainsi que les femmes , s'occupent à enfoncer les murs de la maison ; tâche peu facile à remplir , car j'ai vu plusieurs de ces maisons qui avaient cinq à six pieds d'épaisseur , et une entr'autres qui en comportait plus de huit. Dès que les castors ont connaissance que leur loge est envahie , ils

s'empresment de fuir vers leurs souterrains ; ~~mais~~
 mais les Indiens, avertis de leur arrivée par ^{17 1-}
 l'agitation de l'eau, bouchent avec des pieux ^{Décan.}
 l'entrée des trous pour les empêcher de sortir.
 Ils retirent alors ces animaux avec la main,
 s'ils peuvent les atteindre, ou avec un crochet
 fait exprès et adapté au bout d'un long man-
 che de bois.

Tout castor pris dans ces souterrains ap-
 partient de droit à l'Indien qui s'en est em-
 paré, et comme c'est une règle invariable,
 chacun a soin de distinguer sa prise, en la
 suspendant à une branche d'arbre ou à quel-
 que autre endroit élevé, afin de pouvoir la
 reconnaître. Le droit de propriété indivi-
 duelle a lieu aussi pour les castors pris dans la
 maison.

Les Indiens employent les mêmes procédés
 que ci-dessus contre les castors établis dans
 des lacs, excepté cependant celui d'en barrer
 les eaux, vu l'inutilité et l'impossibilité de

— l'opération. Cette espèce de chasse offre en 1771. général moins de peine et plus de succès que la
Décem. première.

Le castor est un animal qui ne peut demeurer long-temps sous l'eau , de sorte que quand sa maison est détruite et sa retraite éventée , il ne lui reste plus que la cruelle alternative de se laisser prendre dans l'une ou l'autre. Il préfère ordinairement ce dernier parti. En effet , pour un castor surpris dans sa maison , mille le sont dans leurs sonterreins. On attrape quelquefois ces animaux avec des filets , et très-souvent l'été avec des pièges. Leur chair est délicieuse en hiver ; mais les soins qu'ils donnent à leurs petits , l'épaisseur de leur toison , le changement continuel de lieu , et l'obligation où ils sont de s'approvisionner et de réparer leurs maisons pour l'hiver , en font un pauvre manger en été , et leur peau a si peu de valeur alors , que les Indiens en brûlent quelquefois des milliers dans cette saison. Les femelles portent entre deux et cinq petits à la fois.

M. *Dobbs* , dans sa *Relation de la Baie de Hudson*, ne compte pas moins de huit espèces de castors; mais il n'en existe qu'une dans le fait. La division de M. *Dobbs* est fondée uniquement sur la différence des saisons de l'année où ces animaux sont tués , et la diversité en même temps des usages auxquels on applique leurs peaux , diversité qui détermine seule leur valeur.

1771.
Décem.

Joseph le Franc ou M. *Dobbs* pour lui , dit qu'un bon chasseur peut tuer six cents castors dans une saison , mais qu'il lui est impossible d'en apporter plus de cent au marché. A supposer que le fait existât du temps de *le Franc* , les canots des Indiens devaient être beaucoup plus petits qu'ils ne le sont aujourd'hui ; car la plus grande partie de ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie depuis quarante à cinquante ans , sont susceptibles de porter très-aisément trois cents peaux de castors , sans compter le bagage et les provisions , etc. des Indiens.

Si jamais un chasseur de cette nation a tué
 1771. six cents castors dans un seul hiver, (ce qui
 Decem. peut être contesté) il est plus que probable
 que d'autres n'en ont pas tué vingt, et quel-
 ques-uns peut-être point du tout ; de sorte
 qu'en y joignant ceux qui manquent d'adresse
 pour cette chasse, le nombre de peaux que,
 suivant l'auteur cité, on laisse pourrir ou que
 l'on brûle, se trouvera considérablement ré-
 duit. J'ai vu, pendant mon séjour parmi les
 Indiens, plusieurs d'entr'eux tuer, dans le
 cours d'un hiver, plus de castors et d'autres
 animaux à fourrures que leurs femmes ne pou-
 vaient préparer de peaux ; mais ce qu'il leur
 étoit impossible d'employer, ils le donnaient
 à leurs amis ou à ceux qui avaient été moins
 heureux qu'eux. Ainsi tout le produit de ces
 grandes chasses revenait toujours à la Facto-
 rerie. Il est vrai que les Indiens du Sud sont
 assez dans l'usage de brûler des peaux de
 loutres et de castors, mais ils ne le font ordina-
 rement qu'en été, lorsque les peaux ne valent
 pas la peine d'être transportées. Aussi a-t-on

toujours regardé comme très-impolitique d'en-
 courager ces Indiens à tuer des animaux aussi
 précieux dans une saison si peu favorable. 1771. Décem.

Les castors blancs dont parle *le Franc* sont
 infiniment rares, et au lieu d'être dédaignés,
 comme il l'assure, par les facteurs de la Com-
 pagnie, je doute même que le dixième d'en-
 tre eux en ait vu un seul pendant tout le temps
 de leur résidence dans ce pays. Malgré que
 j'aye vécu vingt ans dans les environs de la
 Baie, et que j'aye pénétré six cents milles à
 l'Ouest de cette Baie, je n'ai jamais vu qu'une
 seule peau de castor blanc. Elle présentait
 beaucoup de poils rougeâtres et bruns le long
 de l'épine du dos; ceux sur les côtés et sous le
 ventre étaient d'un blanc argenté. Les Indiens
 gardaient cette peau comme un objet précieux.
 Je leur offris trois fois le prix des peaux ordi-
 naires pour chacune de celles de castor blanc
 qu'ils pourraient me procurer; mais dix ans
 après, ils n'avaient encore rien découvert.

1771.
Décem. Le castor noir et celui dont le poil est lustré ne sont pas très rares. Peut-être apporte-t-on une plus grande quantité de leurs fourrures à *Churchill* que dans les autres factoreries de la Baie; mais il est difficile de s'en procurer au-delà de douze à quinze dans le cours d'une traite.

Le Franc, comme Indien, ~~est~~ était trop bien informé pour avoir dit à *M. Dobbs* que la femelle du castor portait dix à quinze petits à la fois; s'il l'a fait, son erreur est inexcusable, car les Indiens, en tuant de ces femelles dans tous les degrés de la gestation, ont, par-là, fréquemment occasion de reconnaître le nombre ordinaire des petits. Il m'est arrivé d'en voir tuer plus de cent dans les mêmes circonstances, et je n'ai jamais compté plus de six petits chez une femelle. Je n'ai même observé ce nombre que deux fois; car, comme je l'ai déjà fait remarquer, le nombre ordinaire des petits est de deux à cinq.

Outre cette manière infallible de vérifier 1771.
Décem.
la quantité de petits que les femelles d'animaux portent à la fois, il en est une autre, relativement au castor, qui n'a jamais trompé les Indiens, c'est la dissection; car en examinant la matrice d'une femelle de castor, même dans un temps ordinaire, on y apperçoit toujours autant de petits corps arrondis et fermes que sa dernière portée comprenait de petits. C'est un fait dont je puis garantir la vérité pour m'en être assuré moi-même.

La plupart des descriptions, et je pourrais même dire toutes celles qui nous ont été données jusqu'ici du castor, sont appuyées sur l'autorité des Français qui ont demeuré dans le Canada; mais ces descriptions diffèrent tellement de l'état réel des castors existants au nord de cette contrée, qu'elles ne peuvent qu'inspirer beaucoup de préventions contre elles. D'abord l'assertion de l'ouverture, comme je l'ai déjà remarqué, de deux portes aux loges des castors, l'une du côté de la terre

et l'autre de celui de l'eau , est absolument
 1771. contraire à ce qui existe et à l'instinct des cas-
 Décem. tors , qui ne trouveraient plus alors dans leurs
 maisons un abri contre l'inclémence d'un froid
 extrême en hiver et contre les invasions de leur
 ennemi commun , le *quiquehatche*. La seule
 chose qui aura pu faire conjecturer à M. Duprat
 et à d'autres écrivains Français que ces deux
 portes existaient , ce sera d'avoir vu quelques
 vieux castors pris par les Indiens , car ceux-ci
 sont toujours obligés de faire un trou à l'un des
 côtés de la maison pour pouvoir en retirer ces
 animaux : et il est plus que probable que , dans
 un climat aussi tempéré que le Canada , les
 Indiens pratiquent ordinairement ces ouver-
 tures du côté de terre ; (1) ce qui aura donné
 lieu à l'histoire des deux portes.

(1) Les Indiens du Nord pensent que l'instinct du cas-
 tor le porte à construire le côté de sa maison qui fait face
 au Nord beaucoup plus épais que celui opposé , afin de
 se préserver des vents froids qui soufflent généralement
 l'hiver de cette partie. Aussi les Indiens commencent-ils
 toujours par attaquer le côté sud de ces maisons.

A L'Océan Nord. 369

Il est pareillement faux, comme quelques ~~personnes~~ ^{1771.} l'assurent, que les castors fassent leurs ordures dans l'intérieur de leurs maisons. ^{Décem.}

Ils plongent à cet effet dans l'eau, et c'est une habitude commune à tous. Je puis en parler pertinemment, pour en avoir gardé et apprivoisé plusieurs, au point de venir quand on les appelait, et de suivre ceux qu'ils connaissaient comme aurait pu faire un chien. J'ajouterai qu'ils se complaisaient beaucoup dans cet état de domesticité par les soins extrêmes que je prenais d'eux. Je leur avais bâti une maison, devant la porte de laquelle était une petite pièce d'eau, où ils plongeaient quand ils voulaient satisfaire leurs besoins. Leurs excréments, d'une substance légère, s'élevaient aussitôt à la surface de l'eau, et après y avoir flotté pendant quelque temps, ils se divisaient et retombaient au fond. L'hiver, lorsque la pièce d'eau était gelée, ils continuaient de sortir dehors, et faisaient alors leurs ordures sur la glace; et quand la rigueur du froid m'obligeait de les prendre chez moi, ils les

1771
Décem. déposaient dans une grande cuve d'eau que j'avais fait arranger exprès. Je n'ai jamais eu à me plaindre d'aucune mal-propreté de leur part, quoiqu'ils se tinssent constamment dans ma salle avec mes servantes Indiennes et leurs enfants, dont ces animaux aimaient tellement la compagnie, que quand tout ce monde était absent pendant quelque temps, ils en témoignaient la plus grande affliction, de même qu'ils manifestaient une joie extrême à leur retour. Ils se précipitaient alors au devant d'eux, leur embrassaient les genoux, se couchaient sur le dos ou se tenaient droits comme des écureuils; en un mot, ils les accablaient de caresses, comme pourraient faire des enfants en revoyant leurs parents après une longue absence. Ils se nourrissaient en général l'hiver des mêmes aliments que les femmes; ils étaient sur-tout friands de riz et de *plum-pudding*. Ils mangeaient aussi de la perdrix et d'autre gibier frais; je n'ai jamais essayé de leur donner du poisson, mais l'on m'a assuré qu'ils s'étaient quelquefois jetés dessus. Il existe dans

le fait peux d'animaux *granivores* qu'on ne ~~peut~~ puisse amener à l'état de *carnivores*. Il est re-1771.
connu que toute notre volaille domestique vi-^{Décem.}vrait très-bien de la chair d'animaux; parmi les oies apportées aux marchés de Londres, plus de mille ont été engraisées avec du suif, et nos chevaux à la Baie de Hudson, mangent non seulement de toutes sortes de viandes, mais ils boivent même volontiers les restes de bière et de liqueurs destinés pour les cochons. Nous savons par les voyageurs les plus dignes de foi, qu'en Islande tout le bétail dans l'hiver ne vit que de poissons; et même dans les îles d'*Orkney*, les troupeaux en été attendent l'instant de la marée basse avec autant de constance que les Esquimaux le *courlieu*, pour se transporter le long des plages que la mer a quittées, et y chercher les substances marines qu'elle y a déposées. Il est vrai que ceci est une affaire de nécessité; car *Pomone*, (1)

(1) Les habitants de *Pomone* lui donnent le nom de *Continent*, comme étant la plus grande des îles *Orkney*.

la plus fameuse de ces îles , ne produit pas
1771. même de quoi les substanter au-delà des li-
Décem. mites de la haute mer.

Quant aux degrés d'infériorité ou à la servitude que quelques auteurs disent exister parmi les castors, il est difficile , suivant moi , même pour ceux qui sont les mieux instruits du régime politique de ces animaux , de prononcer quelque chose à ce sujet. Il arrive quelquefois de prendre des castors dont la fourrure est enlevée sur le dos et les pieds presque dégarnis de poils. On a inféré delà qu'il existait parmi eux des classes subordonnées, et même un état de servitude. C'est peut-être juger trop précipitamment que d'attribuer cette chute du poil chez quelques castors à l'habitude de porter de lourds fardeaux , tandis qu'il est plus probable que cet accident est occasionné par une maladie qui paraît avoir quelque rapport avec la gale ; car s'il provenait du travail , les exemples devraient naturellement en être assez fréquents , et il est rare d'en compter un dans

A L'Océan Nord. 373

l'espace de sept à dix ans. J'ai vu une famille ~~entière~~
entière de castors qui, au lieu de poil, n'offrait ^{1771.}
sur toute la surface du corps qu'un duvet très-^{Décem.}
fin; mais c'est une exception à la règle générale
qu'on doit attribuer à quelque désordre par-
ticulier.
